BIBLIOTHÈQUE
FRANÇAISE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE
M. MAX FUCHS
DOCTEUR EN PHILOSOPHIE,
PROFESSEUR A BERLIN

PORTRAITS DE FEMMES

BIBLIOTHÈQUE FRANÇAISE

VOL. XXXVIII

C.-A. SAINTE-BEUVE

PORTRAITS DE FEMMES

INTERNATIONALE BIBLIOTHEK·G·M·B·H
BERLIN
1922

PORTRAITS DE FEMMES

MADAME DE SÉVIGNÉ.

Les critiques, et particulièrement les étrangers, qui, dans ces derniers temps, ont jugé avec le plus de sévérité nos deux siècles littéraires, se sont accordés à reconnaître que ce qui y dominait, ce qui s'y réfléchissait en mille façons, ce qui leur donnait le plus d'éclat et d'ornement, c'était l'esprit de conversation et de société, l'entente du monde et des hommes, l'intelligence vive et déliée des convenances et des ridicules, l'ingénieuse délicatesse des sentiments, la grâce, le piquant, la politesse achevée du langage. Et en effet c'est bien là, avec les réserves que chacun fait, et deux ou trois noms comme ceux de Bossuet et de Montesquieu qu'on sous-entend, c'est là, jusqu'en 1789 environ, le caractère distinctif, le trait marquant de la littérature française entre les autres littératures d'Europe. Cette gloire, dont on a presque fait un reproche à notre nation, est assez féconde et assez belle pour qui sait l'entendre et l'interpréter.

Au commencement du dix-septième siècle, notre civilisation, et partant notre langue et notre littérature, n'avaient rien de mûr ni d'assuré. L'Europe, au sortir des troubles religieux et à travers les phases de la guerre de trente ans, enfantait laborieusement un ordre politique nouveau ; la France à l'intérieur épuisait son reste de discordes civiles. A la cour, quelques salons, quelques *ruelles* de beaux-esprits étaient déjà de mode ; mais rien n'y germait encore de grand et d'original, et l'on y vivait à satiété sur les romans espagnols, sur les sonnets et les pastorales d'Italie. Ce ne fut qu'après Richelieu, après la Fronde, sous la reine-mère et Mazarin, que tout d'un coup, du milieu des fêtes de Saint-Mandé et de Vaux, des salons de l'hôtel de Rambouillet[1] ou des antichambres du jeune roi, sortirent, comme par miracle, trois esprits excellents, trois génies diversement doués, mais tous les trois d'un goût naïf et pur, d'une parfaite simplicité, d'une abondance heureuse, nourris des grâces et des délicatesses indigènes, et destinés à ouvrir un âge brillant de gloire où nul ne les a surpassés. Molière, La Fontaine et Mme de Sévigné appartiennent à une génération littéraire qui précéda celle dont Racine et Boileau furent les chefs, et ils se distinguent de ces derniers par divers traits qui tiennent à la fois à la nature de leurs génies et à la date de leur venue. On sent que, par tournure d'esprit comme par position, ils sont bien plus voisins de la France d'avant Louis XIV, de la vieille langue et du vieil esprit français ; qu'ils y ont été bien plus mêlés par leur éducation et leurs lectures, et que, s'ils sont

1. Dans un *Mémoire pour servir à l'Histoire de la Société polie* (1835), M. Rœderer a suivi de près et démêlé tout ce qui se rapporte à l'hôtel de Rambouillet en particulier, avec une prédilection et une minutie qui ne nuisent, selon nous, ni à l'exactitude ni à l'agrément de son livre. — Il y faudrait pourtant absolument, pour les noms propres et les dates, une impression plus correcte.

moins appréciés des étrangers que certains écrivains postérieurs, ils le doivent précisément à ce qu'il y a de plus intime, de plus indéfinissable et de plus charmant pour nous dans leur accent et leur manière. Si donc aujourd'hui, et avec raison, l'on s'attache à réviser et à remettre en question beaucoup de jugements rédigés, il y a quelque vingt ans, par les professeurs d'Athénée ; si l'on déclare impitoyablement la guerre à beaucoup de renommées surfaites, on ne saurait en revanche trop vénérer et trop maintenir ces écrivains immortels, qui, les premiers, ont donné à la littérature française son caractère d'originalité, et lui ont assuré jusqu'ici une physionomie unique entre toutes les littératures. Molière a tiré du spectacle de la vie, du jeu animé des travers, des vices et des ridicules humains, tout ce qui se peut concevoir de plus fort et de plus haut en poésie. La Fontaine et Mme de Sévigné, sur une scène moins large, ont eu un sentiment si fin et si vrai des choses et de la vie de leur temps, chacun à sa manière, La Fontaine, plus rapproché de la nature, Mme de Sévigné plus mêlée à la société ; et ce sentiment exquis, ils l'ont tellement exprimé au vif dans leurs écrits, qu'ils se trouvent placés sans effort à côté et fort peu au-dessous de leur illustre contemporain. Nous n'avons en ce moment à parler que de Mme de Sévigné ; il semble qu'on ait tout dit sur elle ; les détails en effet sont à peu près épuisés ; mais nous croyons qu'elle a été jusqu'ici envisagée trop isolément, comme on avait fait longtemps pour La Fontaine, avec lequel elle a tant de ressemblance. Aujourd'hui qu'en s'éloignant de nous, la société, dont elle représente la face la plus brillante, se dessine nettement à nos yeux dans son ensemble, il est plus aisé, en même temps que cela devient plus nécessaire, d'assigner à Mme de Sévigné son rang, son importance et ses rapports. C'est sans doute faute d'avoir fait ces remarques et de s'être rendu

compte de la différence des temps, que plusieurs esprits distingués de nos jours paraissent assez portés à juger avec autant de légèreté que de rigueur un des plus délicieux génies qui aient existé. Nous serions heureux si cet article aidait à dissiper quelques-unes de ces préventions injustes.

On a beaucoup flétri les excès de la *Régence*; mais, avant la régence de Philippe d'Orléans, il y en eut une autre, non moins dissolue, non moins licencieuse, et plus atroce encore par la cruauté qui s'y mêlait; espèce de transition hideuse entre les débordements de Henri III et ceux de Louis XV. Les mauvaises mœurs de la Ligue, qui avaient couvé sous Henri IV et Richelieu, se réveillèrent, n'étant plus comprimées. La débauche alors était tout aussi monstrueuse qu'elle avait été au temps des *mignons*, ou qu'elle fut plus tard au temps des *roués;* mais ce qui rapproche cette époque du seizième siècle et la distingue du dix-huitième, c'est surtout l'assassinat, l'empoisonnement, ces habitudes italiennes dues aux Médicis; c'est la fureur insensée des duels, héritage des guerres civiles. Telle apparaît au lecteur impartial la régence d'Anne d'Autriche; tel est le fond ténébreux et sanglant sur lequel se dessina, un beau matin, la Fronde, qu'on est convenu d'appeler *une plaisanterie à main armée*. La conduite des femmes d'alors, les plus distinguées par leur naissance, leur beauté et leur esprit, semble fabuleuse, et l'on aurait besoin de croire que les historiens les ont calomniées. Mais, comme un excès amène toujours son contraire, le petit nombre de celles qui échappèrent à la corruption se jetèrent dans la métaphysique sentimentale et se firent *précieuses;* de là l'hôtel de Rambouillet [1]. Ce fut l'asile des bonnes

1. On a fort écrit dans ces derniers temps sur l'hôtel de Rambouillet: on en pourrait noter depuis Rœderer quatre ou cinq petites histoires ou notices diverses. Il me semble qu'on

mœurs au sein de la haute société. Quant au bon goût, il y trouva son compte à la longue, puisque Mme de Sévigné en sortit.

Mlle Marie de Rabutin-Chantal, née en 1626, était fille du baron de Chantal, duelliste effréné, qui, un jour de Pâques, quitta la sainte table pour aller servir de second au fameux comte de Bouteville. Élevée par son oncle le bon abbé de Coulanges, elle avait de bonne heure reçu une instruction solide, et appris, sous les soins de Chapelain et de Ménage, le latin, l'italien et l'espagnol [1]. A dix-huit ans, elle avait épousé le marquis de Sévigné, assez peu digne d'elle, et qui, après l'avoir beaucoup négligée, fut tué dans un duel en 1651. Mme de Sévigné, libre à cet âge, avec un fils et une fille, ne songea pas à se remarier. Elle aimait à la folie ses enfants, surtout sa fille ; les autres passions lui restèrent toujours inconnues. C'était une blonde rieuse, nullement sensuelle, fort enjouée et badine ; les éclairs de son esprit passaient et reluisaient dans ses prunelles changeantes, et, comme elle le dit elle-même, dans ses *paupières bigarrées*. Elle se fit *précieuse ;* elle alla dans le monde, aimée, recherchée, courtisée [2], semant

s'est efforcé en général de la faire finir un peu trop tôt. Il apparaît en pleine floraison et il a tout son éclat au début de la Régence (1643—1648).

1. Les talents les plus libres et les plus originaux ne deviennent parfaits que s'ils ont eu une discipline première, s'ils ont fait une bonne *rhétorique:* Mme de Sévigné fit la sienne sous Ménage et sous Chapelain.

2. Mme de La Fayette lui écrivait: «Votre présence augmente les divertissements, et les divertissements augmentent votre beauté lorsqu'ils vous environnent; enfin la joie est l'état véritable de votre âme, et le chagrin vous est plus contraire qu'à personne du monde.» Mme de Sévigné avait ce qu'on peut appeler de l'*humeur*, dans le sens d'*humour*, mais une *belle humeur* à chaque instant colorée et variée de la plus vive imagination. Ces éclairs-là et cette gaieté de couleurs font parfois comme un voile au-devant de sa sensi-

autour d'elle des passions malheureuses auxquelles elle ne prenait pas trop garde, et conservant généreusement pour amis ceux mêmes dont elle ne voulait pas pour amants. Son cousin Bussy, son maître Ménage, le prince de Conti, frère du grand Condé, le surintendant Fouquet, perdirent leurs soupirs auprès d'elle ; mais elle demeura inviolablement fidèle à ce dernier dans sa disgrâce ; et quand elle raconte le procès du surintendant à M. de Pomponne, il faut voir avec quel attendrissement elle parle de *notre cher malheureux!* Jeune encore et belle sans prétention, elle s'était mise dans le monde sur le pied d'aimer sa fille, et ne voulait d'autre bonheur que celui de la produire et de la voir briller [1]. M^lle^ de Sévigné figurait, dès 1663, dans les brillants ballets de Versailles, et le poète officiel, qui tenait alors à la cour la place que Racine et Boileau prirent à partir de 1672, Benserade, fit plus d'un madrigal en l'honneur de cette *bergère* et de cette *nymphe* qu'une mère idolâtre appelait *la plus jolie*

bilité, qui, même aux moments de deuil, ne peut s'empêcher encore de prendre les livrées gracieuses: il faut s'habituer à la voir là-dessous. Il y a un coin de M^me^ Cornuel dans M^me^ de Sévigné.

1. On a un charmant portrait de M^me^ de Sévigné *jeune* par l'abbé Arnauld; il faut qu'elle ait eu bien de l'éclat et de la couleur pour en communiquer un moment au style de ce digne abbé, qui ne paraît pas avoir eu, comme écrivain, tout le talent de la famille: «Ce fut en ce voyage, dit-il en ses *Mémoires* (à l'année 1657), que M. de Sévigné, me fit faire connoissance avec l'illustre marquise de Sévigné, sa nièce... Il me semble que je la vois encore telle qu'elle me parut la première fois que j'eus l'honneur de la voir, arrivant dans le fond de son carrosse tout ouvert, au milieu de M. son fils et de M^lle^ sa fille: tous trois tels que les poètes représentent Latone au milieu du jeune Apollon et de la jeune Diane, tant il éclatoit d'agrément dans la mère et dans les enfants!» Que c'est bien elle! un esprit, une beauté, une grâce à plein soleil, dans un carrosse *tout ouvert*, et radieuse entre deux beaux enfants!

fille de France. En 1669, M. de Grignan l'obtint en mariage, et, seize mois après, il l'emmena en Provence, où il commandait comme lieutenant général, durant l'absence de M. de Vendôme. Désormais séparée de sa fille, qu'elle ne revit plus qu'inégalement après des intervalles toujours longs, Mme de Sévigné chercha une consolation à ses ennuis dans une correspondance de tous les instants, qui dura jusqu'à sa mort (en 1696), et qui comprend l'espace de vingt-cinq années sauf les lacunes qui tiennent aux réunions passagères de la mère et de la fille. Avant cette séparation de 1671, on n'a de Mme de Sévigné qu'un assez petit nombre de lettres adressées à son cousin Bussy, et d'autres à M. de Pomponne sur le procès de Fouquet. Ce n'est donc qu'à dater de cette époque que l'on sait parfaitement sa vie privée, ses habitudes, ses lectures, et jusqu'aux moindres mouvements de la société où elle vit et dont elle est l'âme.

Et d'abord, dès les premières pages de cette correspondance, nous nous trouvons dans un tout autre monde que celui de la Fronde et de la Régence ; nous reconnaissons que ce qu'on appelle la société française est enfin constitué. Sans doute (et, au défaut des nombreux mémoires du temps, les anecdotes racontées par Mme de Sévigné elle-même en feraient foi), sans doute d'horribles désordres, des orgies grossières se transmettent encore parmi cette jeune noblesse à laquelle Louis XIV impose pour prix de sa faveur la dignité, la politesse et l'élégance ; sans doute, sous cette superficie brillante et cette dorure de carrousel, il y a bien assez de vices pour déborder de nouveau en une autre régence, surtout quand le bigotisme d'une fin de règne les aura fait fermenter. Mais au moins les convenances sont observées ; l'opinion commence à flétrir ce qui est ignoble et crapuleux. De plus, en même temps que le désordre et la brutalité ont perdu en scandale,

la décence et le bel-esprit ont gagné en simplicité. La qualification de *précieuse* a passé de mode ; on se souvient encore, en souriant, de l'avoir été, mais on ne l'est plus. On ne disserte point comme autrefois, à perte de vue, sur le sonnet de Job ou d'Uranie, sur la carte de *Tendre* ou sur le caractère du *Romain ;* mais on *cause ;* on cause nouvelles de cour, souvenirs du siège de Paris ou de la guerre de Guyenne ; M. le cardinal de Retz raconte ses voyages, M. de La Rochefoucauld moralise, Mme de La Fayette fait des réflexions de cœur, et Mme de Sévigné les interrompt tous pour citer un mot de sa fille, une espièglerie de son fils, une distraction du bon d'Hacqueville ou de M. de Brancas. Nous avons peine, en 1829, avec nos habitudes d'occupations positives, à nous représenter fidèlement cette vie de loisir et de causerie. Le monde va si vite de nos jours, et tant de choses sont tour à tour amenées sur la scène, que nous n'avons pas trop de tous nos instants pour les regarder et les saisir. Les journées pour nous se passent en études, les soirées en discussions sérieuses ; de conversations à l'amiable, de causeries, peu ou point. La noble société de nos jours, qui a conservé le plus de ces habitudes oisives des deux derniers siècles, semble ne l'avoir pu qu'à la condition de rester étrangère aux mœurs et aux idées d'à présent [1]. A l'époque dont nous parlons, loin d'être un obstacle à suivre le mouvement littéraire, religieux ou politique, ce genre de vie était le plus propre à l'observer ; il suffisait de regarder quelquefois du coin de l'œil et sans bouger de sa chaise, et puis l'on pouvait,

1. Depuis que ces pages sont écrites, j'ai eu souvent l'occasion de remarquer tout bas avec bien du plaisir qu'on exagérait un peu cette ruine de l'esprit de conversation en France: sans doute l'ensemble de la société n'est plus là, mais il y a de beaux restes, des coins d'arrière-saison. On est d'autant plus heureux d'en jouir comme d'un retour et presque d'un mystère.

le reste du temps, vaquer à ses goûts et à ses amis. La conversation, d'ailleurs, n'était pas encore devenue, comme au dix-huitième siècle, dans les salons ouverts sous la présidence de Fontenelle, une occupation, une affaire, une prétention ; on n'y visait pas nécessairement au trait ; l'étalage géométrique, philosophique et sentimental n'y était pas de rigueur ; mais on y causait de soi, des autres, de peu ou de rien. C'étaient, comme dit Mme de Sévigné, des conversations *infinies* : «Après le dîner, écrit-elle quelque part à sa fille, nous allâmes causer dans les plus agréables bois du monde ; nous y fûmes jusqu'à six heures dans plusieurs sortes de conversations si bonnes, si tendres, si aimables, si obligeantes et pour vous et pour moi, que j'en suis pénétrée [1].» Au milieu de ce mouvement de société si facile et si simple, si capricieux et si gracieusement animé, une visite. une lettre reçue, insignifiante au fond, était un événement auquel on prenait plaisir, et dont on se faisait part avec empressement. Les plus petites choses tiraient du prix de la manière et de la forme ; c'était de l'art que, sans s'en apercevoir et négligemment, l'on mettait jusque dans la vie. Qu'on se rappelle la visite de Mme de Chaulnes aux *Rochers*. On a beaucoup dit que Mme de Sévigné soignait curieusement ses lettres, et qu'en les écrivant elle songeait, sinon à la postérité, du moins au monde d'alors, dont elle recherchait le suffrage. Cela est faux ; le temps de Voiture et de Balzac était déjà loin. Elle écrit d'ordinaire au courant de la plume,

1. Mademoiselle de Montpensier, du même âge que Mme de Sévigné, mais qui s'était un peu moins assouplie qu'elle, écrivant en 1660 à Mme de Motteville sur un idéal de vie retirée qu'elle se compose, y désire des *héros* et des *héroïnes* de diverses manières: «Aussi nous faut-il, dit-elle, de toutes sortes de personnes pour pouvoir parler de toutes sortes de choses dans la conversation, qui, à votre goût et au mien, est le plus grand plaisir de la vie et presque le seul à mon gré.»

et le plus de choses qu'elle peut ; et quand l'heure presse, à peine si elle relit. «En vérité, dit-elle, il faut un peu entre amis laisser trotter les plumes comme elles veulent : la mienne a toujours la bride sur le cou.» Mais il y a des jours où elle a plus de temps et où elle se sent davantage en humeur ; alors, tout naturellement, elle soigne, elle arrange, elle compose à peu près autant que La Fontaine pour une de ses fables : ainsi la lettre à M. de Coulanges sur le mariage de Mademoiselle ; ainsi celle encore sur ce pauvre Picard qui est renvoyé pour n'avoir pas voulu *faner*. Ces sortes de lettres, brillantes de forme et d'art, et où il n'y avait pas trop de petits secrets ni de médisances, faisaient bruit dans la société, et chacun désirait les lire. «Je ne veux pas oublier ce qui m'est arrivé ce matin, écrit Mme de Coulanges à son amie ; on m'a dit : Madame, voilà un laquais de Mme de Thianges ; j'ai ordonné qu'on le fît entrer. Voici ce qu'il avoit à me dire : Madame, c'est de la part de Mme de Thianges, qui vous prie de lui envoyer la lettre du *cheval* de Mme de Sévigné, et celle de la *prairie*. J'ai dit au laquais que je les porterois à sa maîtresse, et je m'en suis défaite. Vos lettres font tout le bruit qu'elles méritent, comme vous voyez ; il est certain qu'elles sont délicieuses, et vous êtes comme vos lettres.» Les correspondances avaient donc alors, comme les conversations, une grande importance ; mais on ne les composait ni les unes ni les autres ; seulement on s'y livrait de tout son esprit et de toute son âme. Mme de Sévigné loue continuellement sa fille sur ce chapitre des lettres : «Vous avez des pensées et des tirades incomparables.» Et elle raconte qu'elle en lit *par-ci par-là* certains endroits choisis aux gens qui en sont dignes : «quelquefois j'en donne aussi une petite part à Mme de Villars, mais elle s'attache aux tendresses, et les larmes lui en viennent aux yeux.»

Si on a contesté à Mme de Sévigné la naïveté de ses lettres, on ne lui a pas moins contesté la sincérité de son amour pour sa fille ; et en cela on a encore oublié le temps où elle vivait, et combien dans cette vie de luxe et de désœuvrement les passions peuvent ressembler à des fantaisies de même que les manies y deviennent souvent des passions. Elle idolâtrait sa fille et s'était de bonne heure établie dans le monde sur ce pied-là. Arnauld d'Andilly l'appelait à cet égard une *jolie païenne*. L'éloignement n'avait fait qu'exalter sa tendresse ; elle n'avait guère autre chose à quoi penser ; les questions, les compliments de tous ceux qu'elle voyait la ramenaient là-dessus ; cette chère et presque unique affection de son cœur avait fini par être à la longue pour elle une contenance, dont elle avait besoin comme d'un éventail. D'ailleurs, Mme de Sévigné était parfaitement sincère, ouverte, et ennemie des faux-semblants ; c'est même à elle, une des premières, qu'on doit d'avoir dit une personne *vraie ;* elle aurait inventé cette expression pour sa fille, si M. de La Rochefoucauld ne l'avait déjà trouvée pour Mme de La Fayette : elle se plaît du moins à l'appliquer à ce qu'elle aime. Quand on a bien analysé et retourné en cent façons cet inépuisable amour de mère, on en revient à l'avis et à l'explication de M. de Pomponne : «Il paroît que Mme de Sévigné aime passionnément Mme de Grignan? Savez-vous le dessous des cartes? Voulez-vous que je vous le dise? *C'est qu'elle l'aime passionnément.*» Ce serait en vérité se montrer bien ingrat que de chicaner Mme de Sévigné sur cette innocente et légitime passion, à laquelle on est redevable de suivre pas à pas la femme la plus spirituelle, durant vingt-six années de la plus aimable époque de la plus aimable société française [1].

1. M. Walckenaer (*Mémoires* sur Mme de Sévigné) remarque très bien qu'elle, qui eut le sentiment maternel si

La Fontaine, peintre des champs et des animaux, n'ignorait pas du tout la société, et l'a souvent retracée avec finesse et malice. Mme de Sévigné, à son tour, aimait beaucoup les champs ; elle allait faire de longs séjours à Livry chez l'abbé de Coulanges, ou à sa terre des *Rochers* en Bretagne ; et il est piquant de connaître sous quels traits elle a vu et a peint la nature. On s'aperçoit d'abord que, comme notre bon fabuliste, elle a lu de bonne heure l'*Astrée*, et qu'elle a rêvé dans sa jeunesse sous les ombrages mythologiques de Vaux et de Saint-Mandé. Elle aime à se promener *aux rayons de la belle maîtresse d'Endymion*, à passer deux heures seule avec les *hamadryades ;* ses arbres sont décorés d'inscriptions et d'ingénieuses devises, comme dans les paysages du *Pastor fido* et de l'*Aminta: «Bella cosa far niente*, dit un de mes arbres ; l'autre lui répond, *Amor odit inertes ;* on ne sait auquel entendre.» Et ailleurs : «Pour nos sentences, elles ne sont point défigurées ; je les visite souvent ; elles sont même augmentées, et deux arbres voisins disent quelquefois les deux contraires : *La lontananza ogni gran piaga salda*, et *Piaga d'amor non si sana mai.* Il y en a cinq ou six dans cette contrariété.» Ces réminiscences un peu fades de pastorales et de romans sont naturelles sous son pinceau, et font agréablement ressortir tant de descriptions fraîches et neuves qui n'appartiennent qu'à elle : «Je suis venue ici (*à Livry*) achever les beaux jours, et dire adieu aux feuilles ; elles sont encore toutes aux arbres, elles n'ont fait que changer de couleur ; au lieu d'être vertes,

développé, n'eut pas le temps d'avoir le sentiment filial, étant restée orpheline en si bas âge. Toute sa passion de cœur fut comme tenue en réserve pour descendre ensuite et se reporter sur sa fille. Veuve de bonne heure, aux belles années de sa jeunesse, elle paraît n'avoir jamais aimé d'amant. Que d'épargne, quel trésor d'amour! Sa fille hérita de tout, et des intérêts accumulés.

elles sont aurore, et de tant de sortes d'aurore que cela compose un brocard d'or riche et magnifique, que nous voulons trouver plus beau que du vert, quand ce ne seroit que pour changer.» Et quand elle est aux Rochers : «Je serois fort heureuse dans ces bois, si j'avois une feuille qui chantât : ah ! la jolie chose qu'une feuille qui chante !» Et comme elle nous peint encore *le triomphe du mois de mai,* quand *le rossignol, le coucou, la fauvette, ouvrent le printemps dans nos forêts !* comme elle nous fait sentir et presque toucher *ces beaux jours de cristal de l'automne, qui ne sont plus chauds, qui ne sont pas froids !* Quand son fils, pour fournir à de folles dépenses, fait jeter bas les antiques bois de Buron, elle s'émeut, elle s'afflige avec toutes ces *dryades* fugitives et ces *sylvains* dépossédés ; Ronsard n'a pas mieux déploré la chute de la forêt de Gastine, ni M. de Chateaubriand celle des bois paternels.

Parce qu'on la voit souvent d'une humeur enjouée et folâtre, on aurait tort de juger Mme de Sévigné frivole ou peu sensible. Elle était sérieuse, même triste, surtout pendant les séjours qu'elle faisait à la campagne, et la rêverie tint une grande place dans sa vie. Seulement il est besoin de s'entendre : elle ne rêvait pas sous ses longues avenues épaisses et sombres, dans le goût de Delphine ou comme l'amante d'Oswald ; cette rêverie-là n'était pas inventée encore [1] ; il a fallu 93, pour que Mme de Staël écrivît son admirable livre de l'*Influence des Passions sur le Bonheur.* Jusque-là, rêver, c'était une chose plus facile, plus simple, plus individuelle, et dont pourtant on se rendait moins compte : c'était penser à sa fille absente en Provence, à son fils qui était *en Candie* ou à l'armée du roi, à ses amis éloignés ou morts ; c'était

1. «La joie de l'esprit en marque la force», écrivait en ce temps Ninon à Saint-Évremond.

dire : «Pour ma vie, vous la connoissez : on la passe avec cinq ou six amies dont la société plaît, et à mille devoirs à quoi l'on est obligé, et ce n'est pas une petite affaire. Mais, ce qui me fâche, c'est qu'en ne faisant rien les jours se passent, et notre pauvre vie est composée de ces jours, et l'on vieillit, et l'on meurt. Je trouve cela bien mauvais.» La religion précise et régulière, qui gouvernait la vie, contribuait beaucoup alors à tempérer ce libertinage de sensibilité et d'imagination qui, depuis, n'a plus connu de frein. Mme de Sévigné se défiait avec soin de ces pensées sur lesquelles il faut *glisser* ; elle veut expressément que la morale soit chrétienne, et raille plus d'une fois sa fille d'être entichée de cartésianisme [1]. Quant à elle, au milieu des accidents de ce monde, elle incline la tête, et se réfugie dans une sorte de fatalisme providentiel, que ses liaisons avec Port-Royal et ses lectures de Nicole et de saint Augustin lui avaient inspiré. Ce caractère religieux et résigné augmenta chez elle avec l'âge, sans altérer en rien la sérénité de son humeur ; il communique souvent à son langage quelque chose de plus fortement sensé et d'une tendresse plus grave. Il y a surtout une lettre à M. de Coulanges sur la mort du ministre Louvois, où elle s'élève jusqu'à la sublimité de Bossuet, comme, en d'autres temps et en d'autres endroits, elle avait atteint au comique de Molière.

1. On a souvent discuté sur les mérites de Mme de Grignan, et sa mère lui a fait quelque tort à nos yeux en la louant trop. C'est un rôle embarrassant à soutenir devant les indifférents, que d'être tant aimée. Le fils, un peu libertin, nous paraît bien plus aimable. Selon moi, on peut se figurer assez bien que la raison et l'enjouement de Mme de Sévigné, si agréablement mélangés en elle, s'étaient divisés et comme dédoublés entre ses enfants: l'un, le fils, avait la grâce, mais non pas très raisonnable et solide; l'autre, la fille, avait la raison, mais un peu *rêche*, ce semble, non assez tempérée non plus enchanteresse et piquante.

M. de Saint-Surin, dans ses estimables travaux sur Mme de Sévigné, n'a perdu aucune occasion de l'opposer à Mme de Staël et de lui donner l'avantage sur cette femme célèbre. Nous croyons aussi qu'il y a intérêt et profit dans ce rapprochement, mais ce ne doit être au détriment de l'une ni de l'autre. Mme de Staël représente toute une société nouvelle, Mme de Sévigné une société évanouie ; de là des différences prodigieuses, qu'on serait tenté d'abord d'expliquer uniquement par la tournure différente des esprits et des natures. Cependant, et sans prétendre nier cette profonde dissemblance originelle entre deux âmes, dont l'une n'a connu que l'amour maternel, et dont l'autre a ressenti toutes les passions, jusqu'aux plus généreuses et aux plus viriles, on trouve en elles, en y regardant de près, bien des faiblesses, bien des qualités communes, dont le développement divers n'a tenu qu'à la diversité des temps. Quel naturel plein de légèreté gracieuse, quelles pages éblouissantes de pur esprit dans Mme de Staël, quand le sentiment ne vient pas à la traverse, et qu'elle laisse sommeiller sa philosophie et sa politique ! Et Mme de Sévigné, est-ce donc qu'il ne lui arrive jamais de philosopher et de disserter? A quoi lui servirait-il autrement de faire son ordinaire des *Essais de Morale*, du *Socrate chrétien* et de saint Augustin? car cette femme, qu'on a traitée de frivole, lisait tout et lisait bien : cela donne, disait-elle, *les pâles couleurs* à l'esprit, de ne pas se plaire aux solides lectures. Elle lisait Rabelais et l'histoire des *Variations*, Montaigne et Pascal, la *Cléopâtre* et Quintilien, saint Jean Chrysostome et Tacite, et Virgile, non pas *travesti*, mais *dans toute la majesté du latin et de l'italien*. Quand il pleuvait, elle lisait des *in-folio* en *douze jours*. Pendant les carêmes elle se faisait une joie d'aller *en Bourdaloue*. Sa conduite envers Fouquet dans la disgrâce donne à penser de quel dévouement elle

eût été capable en des jours de révolution. Si elle se montre un peu vaine et glorieuse quand le roi danse un soir avec elle, ou quand il lui adresse un compliment à Saint-Cyr après *Esther*, quelle autre de son sexe eût été plus philosophe en sa place? M^me^ de Staël elle-même ne s'est-elle pas mise en frais, dit-on, pour arracher un mot et un coup d'œil au conquérant de l'Égypte et de l'Italie? Certes, une femme qui, mêlée dès sa jeunesse aux Ménage, aux Godeau, aux Benserade, se garantit, par la seule force de son bon sens, de leurs pointes et de leurs fadeurs ; qui esquive, comme en se jouant, la prétention plus raffinée et plus séduisante des Saint-Évremond et des Bussy ; une femme qui, amie, admiratrice de M^lle^ de Scudéry et de M^me^ de Maintenon, se tient à égale distance des sentiments romanesques de l'une et de la réserve un peu renchérie de l'autre ; qui, liée avec Port-Royal et nourrie des ouvrages de ces *Messieurs*, n'en prise pas moins Montaigne, n'en cite pas moins Rabelais, et ne veut d'autre inscription à ce qu'elle appelle *son couvent* que *Sainte liberté*, ou *Fais ce que voudras*, comme à l'abbaye de Thélème ; une telle femme a beau folâtrer, s'ébattre, *glisser sur les pensées*, et prendre volontiers les choses par le côté familier et divertissant, elle fait preuve d'une énergie profonde et d'une originalité d'esprit bien rare.

Il est une seule circonstance où l'on ne peut s'empêcher de regretter que M^me^ de Sévigné se soit abandonnée à ses habitudes moqueuses et légères ; où l'on se refuse absolument à entrer dans son badinage, et où, après en avoir recherché toutes les raisons atténuantes, on a peine encore à le lui pardonner : c'est lorsqu'elle raconte si gaiement à sa fille la révolte des paysans bas-bretons et les horribles sévérités qui la réprimèrent. Tant qu'elle se borne à rire des *États*, des gentilshommes campagnards et de leurs galas étour-

dissants, et de leur enthousiasme à tout voter *entre midi et une heure*, et de toutes les autres folies du *prochain* de Bretagne après dîner, cela est bien, cela est d'une solide et légitime plaisanterie, cela rappelle en certains endroits la touche de Molière. Mais, du moment qu'il y a eu de petites *tranchées* en Bretagne, et à Rennes une *colique pierreuse*, c'est-à-dire que le gouverneur, M. de Chaulnes, voulant dissiper le peuple par sa présence, a été repoussé chez lui à coups de pierres ; du moment que M. de Forbin arrive avec six mille hommes de troupes contre les mutins, et que ces pauvres diables, du plus loin qu'ils aperçoivent les troupes royales, se débandent par les champs, se jettent à genoux, en criant *Meâ culpâ* (car c'est le seul mot de français qu'ils sachent) ; quand, pour châtier Rennes, on transfère son parlement à Vannes, qu'on prend *à l'aventure* vingt-cinq *ou* trente hommes pour les prendre, qu'on chasse et qu'on bannit toute une grande rue, femmes accouchées, vieillards, enfants, avec défense de les recueillir, sous peine de mort ; quand on roue, qu'on écartelle, et qu'à force d'avoir écartelé et roué l'on se relâche, et qu'on pend : au milieu de ces horreurs exercées contre des innocents ou de pauvres égarés, on souffre de voir M^me^ de Sévigné se jouer presque comme à l'ordinaire ; on lui voudrait une indignation brûlante, amère, généreuse ; surtout on voudrait effacer de ses lettres des lignes comme celles-ci : «Les mutins de Rennes se sont sauvés il y a longtemps ; ainsi les bons pâtiront pour les méchants ; mais je trouve tout fort bon, pourvu que les quatre mille hommes de guerre qui sont à Rennes, sous MM. de Forbin et de Vins, ne m'empêchent point de me promener dans mes bois, qui sont d'une hauteur et d'une beauté merveilleuses ;» et ailleurs : «On a pris soixante bourgeois ; on commence demain à pendre. Cette province est un bel exemple pour les autres, et surtout de respec-

ter les gouverneurs et les gouvernantes, de ne leur point dire d'injures et de ne point jeter de pierres dans leur jardin ;» et enfin : «Vous me parlez bien plaisamment de nos misères : nous ne sommes plus si roués ; un en huit jours seulement pour entretenir la justice : la *penderie* me paroît maintenant un rafraîchissement.» Le duc de Chaulnes, qui a provoqué toutes ces vengeances, parce qu'on a jeté des pierres dans son jardin et qu'on lui a dit mille injures dont la plus douce et la plus familière était *gros cochon*, ne baisse pas pour cela d'un cran dans l'amitié de M^me^ de Sévigné ; il reste toujours pour elle et pour M^me^ de Grignan *notre bon duc* à tour de bras ; bien plus, lorsqu'il est nommé ambassadeur à Rome et qu'il part du pays, il laisse toute la Bretagne *en tristesse*. Certes, il y aurait là matière à bien des réflexions sur les mœurs et la civilisation du grand siècle ; nos lecteurs y suppléeront sans peine. Nous regretterons seulement qu'en cette occasion le cœur de M^me^ de Sévigné ne se soit pas davantage élevé au-dessus des préjugés de son temps. Elle en était digne, car sa bonté égalait sa beauté et sa grâce. Il lui arrive quelquefois de recommander des galériens à M. de Vivonne ou à M. de Grignan. Le plus intéressant de ses protégés est assurément un gentilhomme de Provence, dont le nom n'a pas été conservé : «Ce pauvre garçon, dit-elle, étoit attaché à M. Fouquet : il a été convaincu d'avoir servi à faire tenir à M^me^ Fouquet une lettre de son mari ; sur cela il a été condamné aux galères pour cinq ans : c'est une chose un peu extraordinaire. Vous savez que c'est un des plus honnêtes garçons qu'on puisse voir, et propre aux galères comme à prendre la lune avec les dents.»

Le style de M^me^ de Sévigné a été si souvent et si spirituellement jugé, analysé, admiré, qu'il serait difficile aujourd'hui de trouver un éloge à la fois nou-

veau et convenable à lui appliquer ; et, d'autre part, nous ne nous sentons disposé nullement à rajeunir le lieu-commun par des chicanes et des critiques. Une seule observation générale nous suffira : c'est qu'on peut rattacher les grands et beaux styles du siècle de Louis XIV à deux procédés différents, à deux manières opposées. Malherbe et Balzac fondèrent dans notre littérature le style savant, châtié, poli, travaillé, dans l'enfantement duquel on arrive de la pensée à l'expression, lentement, par degrés, à force de tâtonnements et de ratures. C'est ce style que Boileau a conseillé en toute occasion ; il veut qu'on remette vingt fois son ouvrage sur le métier, qu'on le polisse et le repolisse sans cesse ; il se vante d'avoir appris à Racine à faire difficilement des vers faciles. Racine, en effet, est le plus parfait modèle de ce style en poésie ; Fléchier fut moins heureux dans sa prose. Mais à côté de ce genre d'écrire, toujours un peu uniforme et académique, il en est un autre, bien autrement libre, capricieux et mobile, sans méthode traditionnelle, et tout conforme à la diversité des talents et des génies. Montaigne et Regnier en avaient déjà donné d'admirables échantillons, et la reine Marguerite un charmant en ses familiers mémoires, œuvre de quelques *après-disnées* : c'est le style large, lâché, abondant, qui suit davantage le courant des idées ; un style de première venue et *prime-sautier*, pour parler comme Montaigne lui-même ; c'est celui de La Fontaine et de Molière, celui de Fénelon, de Bossuet, du duc de Saint-Simon et de M^me^ de Sévigné. Cette dernière y excelle : elle laisse *trotter* sa plume *la bride sur le cou*, et, chemin faisant, elle sème à profusion couleurs, comparaisons, images, et l'esprit et le sentiment lui échappent de tous côtés. Elle s'est placée ainsi, sans le vouloir ni s'en douter, au premier rang des écrivains de notre langue.

«Le seul art dont j'oserais soupçonner M^me^ de Sévigné, dit M^me^ Necker, c'est d'employer souvent des termes généraux, et par conséquent un peu vagues, qu'elle fait ressembler, par la façon dont elle les place, à ces robes flottantes dont une main habile change la forme à son gré.» La comparaison est ingénieuse ; mais il ne faut pas voir un artifice d'auteur dans cette manière commune à l'époque. Avant de s'ajuster exactement aux différentes espèces d'idées, le langage est jeté à l'entour avec une ampleur qui lui donne l'aisance et une grâce singulière. Quand une fois le siècle d'analyse a passé sur la langue et l'a travaillée, découpée à son usage, le charme indéfinissable est perdu ; c'est à vouloir alors y revenir qu'il y a réellement de l'artifice.

Et maintenant, si dans tout ce qui précède nous paraissons à quelques esprits difficiles avoir poussé bien loin l'admiration pour M^me^ de Sévigné, qu'ils nous permettent de leur adresser une question : L'avez-vous lue? Et nous entendons par lire, non point parcourir au hasard un choix de ses lettres, non point s'attacher aux deux ou trois qui jouissent d'une renommée classique, au mariage de Mademoiselle, à la mort de Vatel, de M. de Turenne, de M. de Longueville ; mais entrer et cheminer pas à pas dans les dix volumes de lettres (et c'est surtout l'édition de MM. de Monmerqué et de Saint-Surin que nous conseillons), mais tout suivre, tout *dévider*, comme elle dit ; faire pour elle enfin comme pour *Clarisse Harlowe*, quand on a quinze jours de loisir et de pluie à la campagne. Après cette épreuve fort peu terrible, qu'on s'en prenne à notre admiration, si on en a le courage, et si toutefois l'on s'en souvient encore.

Mai 1829. (*Portraits de femmes.*)

MADAME DE STAËL.

I

M^lle^ Germaine Necker, élevée entre la sévérité un peu rigide de sa mère et les encouragements tantôt enjoués, tantôt éloquents de son père, dut pencher naturellement de ce dernier côté, et devint de bonne heure un enfant prodigieux. Elle avait sa place dans le salon, sur un petit tabouret de bois, près du fauteuil de M^me^ Necker, qui l'obligeait à s'y tenir droite ; mais ce que M^me^ Necker ne pouvait contraindre, c'étaient les réponses de l'enfant aux personnages célèbres, tels que Grimm, Thomas, Raynal, Gibbon, Marmontel, qui se plaisaient à l'entourer, à la provoquer de questions, et qui ne la trouvaient jamais en défaut. M^me^ Necker de Saussure a peint à merveille ces commencements gracieux dans l'excellente notice qu'elle a écrite sur sa cousine. M^lle^ Necker lisait donc des livres au-dessus de son âge, allait à la comédie, en faisait des extraits au retour ; plus enfant, son principal jeu avait été de tailler en papier des figures de rois et de reines, et de leur faire jouer la tragédie : ce furent là ses marionnettes comme Goethe eut les siennes. L'instinct dramatique, le besoin d'émotion et d'expression, se trahissaient en tout chez elle. Dès onze ans, M^lle^ Necker composait des portraits, des éloges, suivant la mode d'alors. Elle écrivit à quinze ans des extraits de *l'Esprit*

des Lois, avec des réflexions ; à cet âge, en 1781, lors de l'apparition du Compte-rendu, elle adressa à son père une lettre anonyme où son style la fit reconnaître. Mais ce qui prédominait surtout en elle, c'était cette sensibilité qui, vers la fin du dix-huitième siècle, et principalement par l'influence de Jean-Jacques, devint régnante sur les jeunes cœurs, et qui offrait un si singulier contraste avec l'analyse excessive et les prétentions incrédules du reste de l'époque. Dans cette revanche un peu désordonnée des puissances instinctives de l'âme, la rêverie, la mélancolie, la pitié, l'enthousiasme pour le génie, pour la nature, pour la vertu et le malheur, ces sentiments que *la Nouvelle Héloïse* avait propagés, s'emparèrent fortement de M^lle^ Necker, et imprimèrent à toute la première partie de sa vie et de ses écrits un ton ingénument exagéré, qui ne laisse pas d'avoir son charme, même en faisant sourire. Cette disposition se montra tout d'abord dans son enthousiasme pour son père, enthousiasme que le temps et la mort ne firent qu'accroître, mais qui a sa source en ces premières années ; c'était au point de paraître, en certains moments, comme jalouse de sa mère. Racontant, dans la vie de M. Necker, le long séjour qu'il fit à Paris, jeune et non marié encore, M^me^ de Staël a pu dire : «Quelquefois, en causant avec moi dans sa retraite, il repassait ce temps de sa vie dont le souvenir m'attendrissait profondément, ce temps où je me le représentais si jeune, si aimable, si seul ! ce temps où nos destinées auraient pu s'unir pour toujours, si le sort nous avait créés contemporains.» Et plus loin, parlant de sa mère : «Il lui fallait l'être unique, elle l'a trouvé, elle a passé sa vie avec lui. Dieu lui a épargné le malheur de lui survivre !... elle a plus mérité que moi d'être heureuse.» Ce culte de M^me^ de Staël pour son père, c'est, avec plus de solennité et certes non moins de profondeur, l'inverse et le pendant du

sentiment de M^me^ de Sévigné pour sa fille ; on aime à rencontrer de si ardentes et de si pures affections chez de si brillants esprits. Quant à M^me^ de Staël, on se rend mieux compte encore de cette chaleur et de cette durée du culte filial. Dans cette ruine successive, qui se fait en avançant, de toutes les illusions du cœur et de la pensée, un seul être mortel, un seul entre ceux anciennement aimés, était resté debout en son souvenir, sans atteinte, sans tache, sans diminution aucune ni infidélité au passé, et sur cette tête auguste reposaient, immortelles et déjà célestes, toutes les flammes, ailleurs évanouies, de sa jeunesse.

A cet âge d'exaltation, la rêverie, les combinaisons romanesques, le sentiment et les obstacles qu'il rencontre, la facilité à souffrir et à mourir, étaient, après le culte singulier pour son père, les plus chères occupations de son âme, de cette âme *vive et triste*, et *qui ne s'amusait que de ce qui la faisait pleurer*. Elle aimait écrire sur ces sujets de prédilection, et le faisait à la dérobée, ainsi que pour certaines lectures que M^me^ Necker n'eût pas choisies. Je me la figure dans le cabinet d'étude, sous les yeux de sa mère assise, elle debout, se promenant de long en large un volume à la main, et tour à tour lisant le livre de rigueur quand elle s'avançait vers sa mère, et puis reprenant le roman sentimental, quelque nouvelle de M^me^ Riccoboni peut-être, lorsqu'elle s'éloignait à pas lents. Elle disait plus tard que l'enlèvement de Clarisse avait été l'un des événements de sa jeunesse : mot charmant, une fois trouvé, qui résume tout un monde d'émotions premières ; que ce soit à propos de *Clarisse* ou de quelque autre, chaque imagination poétique et tendre peut se redire cela. Le plus précoce des écrits imprimés de M^lle^ Necker, s'il était réellement d'elle, devrait être un volume intitulé *Lettres de Nanine à Simphal*, que M. Beuchot paraît attribuer à notre

auteur, mais qui fut désavoué dans le temps (1818). Ce petit roman, qui n'offre rien qu'une jeune personne exaltée et innocente n'ait pu imaginer, et dont le fond ne diffère guère de *Sophie*, de *Mirza*, de *Pauline*, et autres productions du premier début, est d'une inexpérience de style et de composition plus grande encore. Je n'y ai trouvé à remarquer, comme ton de l'époque, comme couleur du paysage familier aux héroïnes de quatorze ans, que ces paroles de Nanine : «Je parvins hier matin à aller au tombeau ; j'y versai un torrent de ces larmes précieuses que le sentiment et la douleur fournissent aux malheureux de mon espèce. Une grande pluie qui survint me fit croire la nature sensible à mes maux. Chaque feuille semblait pleurer avec moi ; les oiseaux semblaient interdits par mes gémissements. Cette idée saisit tellement mon âme, que je fis tout haut à l'Éternel les plus véhémentes prières. Ne pouvant rester longtemps dans ce désert, je revins cacher ici ma tristesse, etc.»

Sophie, ou *les Sentiments secrets*, composé à vingt ans, vers 1786 ou même auparavant, est un drame en vers dont la scène se passe dans un jardin anglais, en vue d'une urne environnée de cyprès et d'arbres funèbres. Cécile, enfant de six ans, s'avançant vers la triste Sophie, qu'une passion silencieuse dévore, lui dit :

> Pourquoi donc loin de nous restes-tu maintenant?
> Mon père est inquiet.
>
> SOPHIE.
> Ton père?
>
> CÉCILE.
> Mon amie.
> Il redoute pour toi de la mélancolie.
> Explique-moi ce mot.

N'est-ce pas ainsi que Mlle Necker demanda un jour brusquement à la vieille maréchale de Mouchy ce

qu'elle pensait de l'amour? folle histoire dont s'égayait tant M. Necker et dont sa fille aimait chaque fois à le faire ressouvenir. Il y avait, sinon dans les premiers écrits de M^me^ de Staël, du moins dans sa personne, une vivacité alliée à la tristesse, une spirituelle pétulance à côté de la mélancolie, une facilité piquante à saisir vite son propre ridicule et à en faire justice, qui la sauvait de toute fadeur, et qui attestait la vigueur saine du dedans.

C'est dans la pièce de *Sophie* que se trouvent ces charmants vers dont se souviennent volontiers encore quelques personnes contemporaines de l'auteur. Lorsqu'on les entend pour la première fois, on s'étonne de ne les point connaître, on se demande où M^me^ de Staël a pu les dire ; on ne s'aviserait point de chercher là cette jolie perle un peu noyée :

> Mais un jour vous saurez ce qu'éprouve le cœur,
> Quand un vrai sentiment n'en fait pas le bonheur;
> Lorsque sur cette terre on se sent délaissée,
> Qu'on n'est d'aucun objet la première pensée;
> Lorsque l'on peut souffrir, sûre que ses douleurs
> D'aucun mortel jamais ne font couler les pleurs.
> On se désintéresse à la fin de soi-même,
> On cesse de s'aimer, si quelqu'un ne nous aime;
> Et d'insipides jours, l'un sur l'autre entassés,
> Se passent lentement et sont vite effacés.
>
> (ACTE II, scène VIII.)

Les trois nouvelles, publiées en 95, et composées dix ans auparavant, *Mirza, Adélaïde et Théodore, Pauline,* ont tout à fait la même couleur que *Sophie,* et leur prose facile les rend plus attachantes. Ce sont toujours (que la scène se passe en Afrique chez les nègres ou au fond de nos parcs anglais), ce sont des infortunés que la sensibilité enveloppe d'un nuage, des amants que la nouvelle funeste d'une infidélité réduit à l'état d'ombres ; c'est quelque tombeau qui s'élève au sein des bosquets. Je crois, en lisant ces évanouissements, ces

morts si promptes, me retrouver avec les personnages, assez semblables, du bon abbé Prevost, ou plutôt je me promène véritablement dans les bosquets de Saint-Ouen où M^lle^ Necker égarait ses rêves, dans les jardins d'Ermenonville où tant de pèlerinages allaient s'inspirer. Je comprends sous quelles allées ont erré, de quels ombrages sont sortiés en pleurs MM^mes^ de Montolieu et Cottin, et M^me^ Desbordes-Valmore. Ce ne devait être pour M^me^ de Staël qu'un séjour passager, une saison de sa première jeunesse. Plus tard... bientôt... brisée par le spectacle des passions publiques, avertie peut-être aussi par quelque blessure, elle sera en réaction contre elle-même, contre cette expansion extrême de la sensibilité. Dans son livre de l'*Influence des Passions*, elle essaiera de les combattre, elle les voudrait supprimer ; mais son accent accusateur en est plein encore, et cette voix qui s'efforce ne paraît que plus émue. Tant d'appareil stoïque aboutit bien vite à *Delphine ;* elle restera toute sa vie le génie le plus entraîné et le plus aimant.

M. de Guibert avait tracé de M^lle^ Necker, lorsqu'elle atteignait déjà sa vingtième année, un portrait brillant, cité par M^me^ Necker de Saussure. Ce morceau est censé traduit d'un poète grec, et exprime bien le goût de la société d'alors, celui du *Jeune Anacharsis ;* les portraits du duc et de la duchesse de Choiseul ont été donnés, on le sait, par l'abbé Barthélemy, sous les noms d'Arsame et de Phédime. Voici quelques traits de celui de Zulmé par M. de Guibert : «Zulmé n'a que vingt ans, et elle est la prêtresse la plus célèbre d'Apollon ; elle est celle dont l'encens lui est le plus agréable, dont les hymnes lui sont les plus chers... Ses grands yeux noirs étincelaient de génie, ses cheveux de couleur d'ébène retombaient sur ses épaules en boucles ondoyantes ; ses traits étaient plutôt prononcés que délicats, on y sentait quelque chose au-dessus de la destinée de son sexe...» J'ai eu

moi-même sous les yeux un portrait peint de Mlle Necker, toute jeune personne ; c'est bien ainsi : cheveux épars et légèrement bouffants, l'œil confiant et baigné de clarté, le front haut, la lèvre entr'ouverte et parlante, modérément épaisse en signe d'intelligence et de bonté ; le teint animé par le sentiment ; le cou, les bras nus, un costume léger, un ruban qui flotte à la ceinture, le sein respirant à pleine haleine ; telle pouvait être la Sophie de l'*Émile*, tel l'auteur des *Lettres sur Jean-Jacques*, accompagnant l'admirable guide en son Élysée, s'excitant de chacun de ses pas, allant, revenant sans cesse, tantôt à côté et quelquefois en avant.

Les *Lettres sur Jean-Jacques*, composées dès 1787, sont, à vrai dire, le premier ouvrage de Mme de Staël, celui duquel il faut dater avec elle, et où se produisent, armées déjà de fermeté et d'éloquence, ses dispositions, jusque-là vaguement essayées. Grimm, dans sa Correspondance [1], donne des extraits de ce *charmant ouvrage* comme il l'appelle, dont il ne fut tiré d'abord qu'une vingtaine d'exemplaires, mais qui, malgré les réserves infinies de la distribution, ne put bientôt échapper à l'honneur d'une édition publique. Avant de donner des extraits du livre, le spirituel habitué du salon de Mme Necker vante et caractérise «cette jeune personne entourée de toutes les illusions de son âge, de tous les plaisirs de la ville et de la cour, de tous les hommages que lui attirent la gloire de son père et sa propre célébrité, sans compter encore un désir de plaire tel qu'il suppléerait seul peut-être tous les moyens que lui ont prodigués la nature et le destin.» Les *Lettres sur Jean-Jacques* sont un hommage de reconnaissance envers l'auteur admiré et préféré, envers celui même à qui Mme de Staël se rattache le plus immédiatement. Assez d'autres dissimulent avec soin, taisent ou critiquent

1. Grimm ou peut-être son secrétaire et suppléant, l'aimable Meister, qui tenait souvent la plume pour lui en ces années,

les parents littéraires dont ils procèdent. Il est d'une noble candeur de débuter en avouant, en célébrant celui de qui on s'est inspiré, des mains duquel on a reçu le flambeau, celui d'où nous est venu ce large fleuve de la belle parole dont autrefois Dante remerciait Virgile : M^me^ de Staël, en littérature aussi, avait de la passion filiale. Les *Lettres sur Jean-Jacques* sont un hymne, mais un hymne nourri de pensées graves, en même temps que varié d'observations fines, un hymne au ton déjà mâle et soutenu, où Corinne se pourra reconnaître encore après être redescendue du Capitole. Tous les écrits futurs de M^me^ de Staël en divers genres, romans, morale, politique, se trouvent d'avance présagés dans cette rapide et harmonieuse louange de ceux de Rousseau, comme une grande œuvre musicale se pose, entière déjà de pensée, dans son ouverture. Le succès de ces Lettres, qui répondaient au mouvement sympathique du temps, fut universel.

Les terribles événements de la Révolution française vinrent couper court à cette première partie d'une vie littéraire si brillamment accueillie, et suspendre, utilement, je le crois, pour la pensée, le tourbillon mondain qui ne laissait pas de trêve.

Malgré sa croyance absolue en M. Necker, malgré l'adoption complète et la revendication définitive qu'elle fit des idées politiques de son père dans le livre des *Considérations sur la Révolution française*, il faut noter que M^me^ de Staël, jeune, enthousiaste, se hasardait alors plus loin que lui dans la même route. Elle ne se tenait pas aux combinaisons de la Constitution anglaise ; elle allait aussi avant sur bien des points que les royalistes constitutionnels de la plus vive génération, tels que MM. de Narbonne, de Montmorency, et M. de La Fayette lui-même. En un mot, s'il fallait dès lors assigner une ligne politique à une pensée si traversée et si balancée par les affections, ce serait moins encore dans

le groupe de MM. Malouet, Mounier et Necker, qu'on devrait, pour être exact, se représenter Mme de Staël, que dans celui des royalistes constitutionnels de 91, avec lesquels seulement elle s'arrêta. On peut voir d'elle, au reste, un article de journal conservé dans ses œuvres, seule expression écrite de son opinion à cette époque : elle y juge Mirabeau mort, d'un ton de faveur qu'elle a depuis rétracté.

Mme de Staël quitta Paris, non sans danger, après le 2 septembre. Elle passa l'année de la Terreur au pays de Vaud, avec son père et quelques amis réfugiés, M. de Montmorency, M. de Jaucourt. De ces terrasses de Coppet, au bord du lac de Genève, sa plus fixe méditation était de comparer l'éclatant soleil et la paix de la nature avec les horreurs partout déchaînées de la main des hommes. A part ce cri éloquent de pitié qu'elle fit entendre pour la reine, à part une épître en vers *au Malheur,* son talent observa un religieux silence : on entendait de loin, aussi sourds et pressés qu'un bruit de rames sur le lac, les coups réguliers de la machine sur l'échafaud. L'état d'oppression et d'angoisse où Mme de Staël resta durant ces mois funestes ne lui permettait, dans les intervalles de son actif dévouement pour les autres, que de désirer la mort pour elle, d'aspirer à la fin du monde et de cette race humaine si perdue : «Je me serais reproché, dit-elle, jusques à la pensée comme trop indépendante de la douleur.» Le 9 thermidor lui rendit cette faculté de pensée, plus énergique après l'accablement ; et le prompt usage qu'elle en fit fut d'écrire ses *Réflexions sur la paix extérieure et intérieure,* dont la première partie s'adresse *à M. Pitt,* et la seconde *aux Français.* Dans celle-ci principalement, un mélange de commisération profonde et de justice déjà calme, l'appel de toutes les opinions non fanatiques à l'oubli, à la conciliation, la crainte des réactions imminentes et de *tous les extrêmes renais-*

sant les uns des autres, ces sentiments aussi généreux qu'opportuns marquent à la fois l'élévation de l'âme et celle des vues. Il y a une inspiration antique dans cette figure de jeune femme qui s'élance pour parler à un peuple, le pied sur des décombres tout fumants. Il y a de plus une grande sagacité politique et une entente de la situation réelle, dans les conseils déjà mûrs qui lui échappent sous cet accent passionné. Témoin des succès audacieux du fanatisme, M^me^ de Staël le déclare la plus redoutable des forces humaines ; elle l'estime inévitable dans la lutte et nécessaire au triomphe en temps de révolution, mais elle le voudrait à présent circonscrire dans le cercle régulier qui s'est fait autour de lui. Puisque ce fanatisme se portait sur la forme républicaine qu'il a enfin obtenue, elle convie tous les esprits sages, tous les amis d'une liberté honnête, quel que soit leur point de départ, à se réunir sincèrement en cette nouvelle enceinte ; elle conjure les cœurs saignants de ne pas se soulever contre un fait accompli : «Il me semble, dit-elle, que la vengeance (si même elle est nécessaire aux regrets irréparables) ne peut s'attacher à telle ou telle forme de gouvernement, ne peut faire désirer des secousses politiques qui portent sur les innocents comme sur les coupables.» Il n'est pas en révolution de période plus heureuse, selon elle, c'est-à-dire plus à la merci des efforts et des sacrifices intelligents, que celle où le fanatisme s'applique à vouloir l'établissement d'un gouvernement dont on n'est plus séparé, si les esprits sages y consentent, par aucun nouveau malheur. On voit qu'elle traite le fanatisme tout à fait comme une force physique, comme elle parlerait de la pesanteur, par exemple : grande preuve d'un esprit ferme le lendemain d'une ruine ! Persuadée qu'on n'agit que sur les opinions mixtes, M^me^ de Staël se montre surtout préoccupée dans cet écrit de convaincre les Français de sa ligne, les anciens royalistes constitution-

nels, et de les rallier franchement à l'ordre de choses établi, pour qu'ils y influent et le tempèrent sans essayer de l'entraver : «Il est bien différent, leur dit-elle, de s'être opposé à une expérience aussi nouvelle que l'était celle de la république en France, alors qu'il y avait tant de chances contre son succès, tant de malheurs à supporter pour l'obtenir ; ou de vouloir, par une présomption d'un autre genre, faire couler autant de sang qu'on en a déjà versé, pour revenir au seul gouvernement qu'on juge possible, la monarchie.» De telles conclusions, on le sent, durent paraître trop républicaines à beaucoup de ceux à qui elles allaient ; elles durent aussi le sembler trop peu aux purs conventionnels et aux républicains par conviction. Dans les autres écrits qu'elle publia jusqu'en 1803, M^me^ de Staël, nous le verrons, se rattacha de plus en plus près à cette forme de gouvernement et aux conditions essentielles qui la pouvaient maintenir. La plupart des principes philosophiques, qui tendaient à leur développement sous la Constitution de l'an III bien comprise et mieux respectée, trouvèrent un brillant organe en elle durant cette période, assez mal appréciée, de sa vie politique et littéraire. Ce ne fut que plus tard, et surtout vers la fin de l'Empire, que l'idée de la Constitution anglaise la saisit.

Dans le volume de morceaux détachés que M^me^ de Staël publia en 95, on rencontre, outre trois nouvelles qui datent de sa première jeunesse, un charmant *Essai sur les Fictions*, composé plus récemment, et une *Épître au Malheur* ou *Adèle et Édouard*, petit poème écrit sous le coup même de la Terreur. Il est remarquable que, dans cette situation extraordinaire où toutes les facultés habituelles de son talent demeuraient suspendues et comme anéanties, une idée de chant, de poème lui soit seule venue en manière d'entretien et de soulagement : tant la poésie en vers ré-

pond effectivement à la souffrance la plus intérieure, en est la plainte instinctive, l'harmonieux soupir naturellement désiré ; tant ce langage aux souveraines douceurs excellerait, quand tout le reste se tait, à exprimer et à épancher nos larmes. Mais dans ce poème en vers, comme dans les autres tentatives du même genre, telles que *Jeanne Gray* et *Sophie*, l'intention chez M^me^ de Staël vaut mieux que la réussite. Ainsi, en cette épître, d'après le sentiment dominant qui l'affectait, et que nous avons indiqué déjà, elle s'écrie :

Souvent les yeux fixés sur ce beau paysage
Dont le lac avec pompe agrandit les tableaux,
Je contemplais ces monts qui, formant son rivage,
Peignent leur cime auguste au milieu de ses eaux :

Quoi ! disais-je, ce calme où se plaît la nature
Ne peut-il pénétrer dans mon cœur agité ?
Et l'homme seul, en proie aux peines qu'il endure,
De l'ordre général serait-il excepté ?

Ce sentiment du désaccord de la nature glorieuse et en fête avec les souffrances et la mort de l'homme a inspiré des accents d'amertume ou de mélancolie à la plupart des poètes de nos jours : à Byron dans le début magnifiquement ironique du second chant de *Lara* [1] ; à Shelley vers la fin si contristée d'*Alastor* [2] ; à M. de Lamartine dans le *Dernier Pèlerinage de Childe-Harold* [3] ; à M. Hugo en l'un des *Soleils couchants* de ses *Feuilles d'Automne* [4]. Corinne elle-même, au cap

1. But mighty Nature bounds, as from her birth, etc.
(*Lara*, cant. II.)

2. . . . . And mighty Earth,
From sea and mountain, city and wilderness, etc.
(*Alastor.*)

3. Triomphe, disait-il, immortelle Nature, etc.
(Dernier chant de *Childe-Harold*, XLII.)

4. Je m'en irai bientôt au milieu de la fête,
Sans que rien manque au Monde immense et radieux.
(*Feuilles d'Automne*, XXXV.)

En comparant les quatre poètes sur cette même pensée, on saisira bien le caractère différent de leur inspiration habituelle

Misène, n'a-t-elle pas repris cette haute inspiration : «O Terre toute baignée de sang et de larmes, tu n'as jamais cessé de produire et des fruits et des fleurs ! Es-tu donc sans pitié pour l'homme? et sa poussière retournerait-elle dans ton sein maternel sans le faire tressaillir?» D'où vient maintenant qu'un poète par l'âme et par l'expression, comme l'était M^me^ de Staël, abordant en vers un sentiment si profond chez elle, l'ait prosaïquement rendu? Cela tiendrait-il, comme le dit M^me^ Necker de Saussure, à ce que, le mécanisme de la versification s'étant tellement perfectionné en France, le travail qu'il exige amortit la verve quand on n'y est pas suffisamment habitué? Cela tiendrait-il, comme un critique moins indulgent l'a conjecturé, à ce que, ne s'assujettissant presque jamais, même dans sa prose, à un rigoureux enchaînement, M^me^ de Staël était peut-être, parmi les contemporains, la personne la moins propre à recevoir avec résignation et à porter avec grâce le joug de la rime? — Mais d'abord on voit des écrivains éminents, très sévères, très accomplis et très artistes dans leur prose, n'être pas plus avancés, grâce à ces fortes habitudes, pour atteindre à l'expression savante et facile en vers. Et, d'autre part, un des plus harmonieux et grands poètes que nous ayons ne nous offre-t-il pas la singularité d'être volontiers un des plus négligents écrivains, un des moins laborieux à ses vers comme à sa prose? Il vaut mieux reconnaître qu'indépendamment des habitudes et des tours acquis, le talent de poésie est en nous un don comme le chant. Ceux que la Muse a voués à ces belles régions y arrivent comme sur des ailes. Chez M^me^ de Staël aussi bien que chez Benjamin Constant, les essais en ce genre furent médiocres. Leur pensée si libre, si distinguée, dans la prose, n'emportait jamais, à l'origine, cette forme ailée du vers, qui, pour être véritablement sacrée, doit naître et partir avec la pensée même.

Toutes les facultés de M^me^ de Staël reçurent du violent orage qu'elle venait de traverser une impulsion frémissante, et prirent dans tous les sens un rapide essor. Son imagination, sa sensibilité, sa pénétration d'analyse et de jugement, se mêlèrent, s'unirent et concoururent aussitôt sous sa plume en de mémorables écrits. L'*Essai sur les Fictions*, composé alors, renferme déjà toute la poétique de *Delphine*. Froissée par le spectacle de la réalité, l'imagination de M^me^ de Staël se reporte avec attendrissement vers des créations meilleures et plus heureuses, vers des peines dont le souvenir du moins et les récits font couler nos plus douces larmes. Mais, en même temps, c'est pour le véritable roman naturel, pour l'analyse et la mise en jeu des passions humaines, que M^me^ de Staël se prononce entre toutes les fictions ; elle les veut sans mythologie, sans allégorie, sans surnaturel fantastique ou féerique, sans but philosophique trop à découvert. Clémentine, Clarisse, Julie, Werther, ces témoins de la toute-puissance du cœur, comme elle les appelle, sont cités en tête des consolateurs chéris : il est aisé de prévoir, à l'émotion qui la saisit en les nommant, qu'il leur naîtra bientôt quelque sœur. Une note de cet *Essai* mentionne avec éloge l'*Esprit des Religions*, ouvrage commencé dès lors par Benjamin Constant, et publié seulement trente ans plus tard. M^me^ de Staël en avait connu pour la première fois l'auteur en Suisse, vers septembre 94 ; elle avait lu quelques chapitres de ce livre qui, au début, dans la conception primitive, remarquons-le en passant, était beaucoup plus *philosophique* et plus d'accord avec les résultats d'analyse du dix-huitième siècle qu'il n'est devenu depuis. — L'*Essai sur les Fictions* nous offre déjà, dans sa rapidité spirituelle, une foule de ces mots vifs, courus et profonds, de ces touches délicieuses de sentiment, comme il n'en échappe qu'à M^me^ de Staël, et qui lui composent, à proprement

parler, sa poésie à elle, sa mélodie rêveuse ; elle avait, en les prononçant, des larmes jusque dans les notes brillantes de la voix. Ce sont des riens dont l'accent surtout nous frappe, comme par exemple : *Dans cette vie qu'il faut passer plutôt que sentir*, etc. *Il n'y a sur cette terre que des commencements*... et cette pensée si applicable à ses propres ouvrages : «Oui, il a raison le livre qui donne seulement un jour de distraction à la douleur, il sert aux meilleurs des hommes.»

Mais ce genre d'inspiration sentimentale, ce mystérieux reflet sorti des profondeurs du cœur, éclaire tout entier le livre *de l'Influence des Passions*, et y répand un charme indéfinissable qui, pour certaines natures douloureuses, et à un certain âge de la vie, n'est surpassé par l'impression d'aucune autre lecture, ni par la mélancolie d'Ossian, ni par celle d'Oberman. Les premières pages du livre sont très remarquables, en outre, sous le point de vue politique. L'auteur, en effet, qui n'a traité au long que de l'influence des passions sur le bonheur des individus, avait dessein d'approfondir en une seconde partie l'influence des mêmes mobiles sur le bonheur des sociétés, et les questions principales que présageait cette immense recherche sont essayées et soulevées dans une introduction éloquente. Aux prises tout d'abord avec le souvenir du passé monstrueux qui la poursuit, M^me^ de Staël s'écrie qu'elle n'y veut pas revenir en idée : «A cette affreuse image, tous les mouvements de l'âme se renouvellent ; on frissonne, on s'enflamme, on veut combattre, on souhaite de mourir.» Les générations qui viennent pourront étudier à froid ces deux dernières années ; mais elle, elle ne veut pas y entrer, même par le raisonnement ; elle se tourne donc vers l'avenir ; elle sépare les idées généreuses d'avec les hommes néfastes, et dégage certains principes de dessous les crimes dont on les a souillés ; elle espère encore. Son

jugement sur la Constitution anglaise est formel ; elle croit qu'on peut désormais se passer en France des fictions consacrées par cet établissement aristocratique de nos voisins. Elle est, non pour l'antagonisme et l'équilibre des pouvoirs, mais pour leur concours en une même direction, bien qu'avec des degrés de vitesse différents. Dans toutes les sciences, dit-elle, on débute par le plus composé pour arriver au plus simple ; en mécanique, on avait les rouages de Marly avant l'usage des pompes. «Sans vouloir faire d'une comparaison une preuve, peut-être, ajoute-t-elle, lorsqu'il y a cent ans, en Angleterre, l'idée de la liberté reparut dans le monde, l'organisation combinée du gouvernement anglais était le plus haut point de perfection où l'on pût atteindre alors ; mais aujourd'hui des bases plus simples peuvent donner en France, après la Révolution, des résultats pareils à quelques égards, et supérieurs à d'autres.» La France doit donc persister, selon elle, dans cette grande expérience dont le désastre est passé, dont l'espoir est à venir. «Laissez-nous, dit-elle à l'Europe, laissez-nous en France combattre, vaincre, souffrir, mourir dans nos affections, dans nos penchants les plus chers, renaître ensuite, peut-être, pour l'étonnement et l'admiration du monde !... N'êtes-vous pas heureux qu'une nation tout entière se soit placée à l'avant-garde de l'espèce humaine pour affronter tous les préjugés, pour essayer tous les principes?» (Marie-Joseph Chénier aurait dû se souvenir de tant de passages inspirés par le libre génie de ces années d'espérance, plutôt que de se prendre, comme il l'a fait [*Tableau de la Littérature*], à un mot douteux échappé sur Condorcet.) Vers la fin de l'introduction, M^me^ de Staël revient à l'influence des passions individuelles, à cette science du bonheur moral, c'est-à-dire *d'un malheur moindre*, et elle achève en éloquence attendrissante. Le besoin de dévouement et d'expansion,

la pitié née des peines ressenties, la prévenance et la sollicitude à soulager, s'il se peut, les douleurs de tous et de chacun, comment dirai-je? la maternité compatissante du génie pour toutes les infortunes des hommes y éclate, y déborde en paroles dont on ne saurait qualifier le timbre et l'accent. Nulle part, aussi visiblement que dans ces admirables pages, M^me^ de Staël ne s'est montrée ce qu'elle restera toute sa vie, un génie cordial et bon. Il y avait dans ses écrits, dans sa conversation, dans toute sa personne, une émotion salutaire, améliorante, qui se communiquait à ceux qui l'entendaient, qui se retrouve et survit pour ceux qui la lisent. Bien différente des génies altiers d'homme ou de femme, des Lara, des Lélia (je parle de *Lélia* seulement, et non pas de vous, *ô Geneviève! ô Lavinia!* [1]), rien chez elle d'arrogant ni d'ironique contre la pauvre humanité. Malgré son goût pour les types incomparables qui font saillie dans ses romans, elle croyait à l'égalité de la famille humaine; M^me^ Necker de Saussure nous apprend que, même à l'égard des facultés intellectuelles, elle estimait que c'était assez peu de chose au fond, une assez petite disproportion originelle, qui constituait la supériorité des talents éminents sur la moyenne des hommes. Mais, qu'il y ait théorie ou non chez elle, son mouvement naturel n'attend pas, sa voix qui s'empresse fait d'abord appel à toutes les bonnes puissances, les réchauffe en nous et les vivifie. L'effet de sa parole est toujours sociable, conciliant, allant à l'amour de nos semblables. Elle a exprimé, dans ce livre de *l'Influence des Passions*, bien des idées qui sont aussi dans les *Considérations sur la Révolution française*, de M. de Maistre, écrites

1. Je m'étais attaché de bonne heure, dans George Sand, à distinguer le côté délicat, passionné, et à désirer le voir triompher de l'élément plus fougueux et déclamatoire. Avec les années ce beau génie, sans s'affaiblir, est allé s'épurant.

et publiées précisément à la même date. Mais quelle différence de ton ! Le patricien méprisant, l'orthodoxe paradoxal et dur, se plaît à montrer aux contemporains et aux victimes leurs *neveux qui danseront sur leurs tombes*. Cette cervelle puissante juge les désastres à froid et avec une offensante rigidité. M^me^ de Staël, à travers quelques vapeurs d'illusions, pénètre souvent les choses aussi avant que M. de Maistre, mais comme un génie ému et qui en fait partie. Je n'analyserai pas le livre : qu'on relise seulement le chapitre *de l'Amour*, c'est l'histoire intime, à demi palpitante et voilée, de tout ce cœur de trente ans, telle qu'il nous suffit de la savoir. On y entend autour de soi mille échos de pensées qu'on n'oubliera plus : un mot, entre autres, m'est resté, que je redis souvent : *La vie de l'âme est plus active que sur le trône des Césars*. Si l'on me voit tant m'arrêter à ces plus anciens écrits de M^me^ de Staël, au livre *de l'Influence des Passions*, et bientôt à celui *de la Littérature*, c'est qu'à moi-même M^me^ de Staël m'est apparue pour la première fois par là ; c'est que je les ai lus, surtout *l'Influence*, non pas à vingt-cinq ans comme elle le veut, mais plus tôt, à cet âge où tout est simple, rigoureux, en politique, en amour, et plein de solennelles résolutions ; où, en se croyant le plus infortuné des êtres, on rêve ardemment le progrès et la félicité du monde ; à cet âge, de plus en plus regretté, où l'excès des espérances confuses, des passions troublantes, se dissimule sous un stoïcisme qu'on croit éternel, et où l'on renonçait si aisément à tout, parce qu'on était à la veille de tout sentir. Même aujourd'hui, ces deux ouvrages de M^me^ de Staël, *l'Influence des Passions* et le livre *de la Littérature*, me semblent les illustres produits tout à fait particuliers à une époque qui eut sa gloire, à l'époque directoriale, ou, pour mieux dire, de la Constitution de l'an III. Ils n'eussent pu être écrits auparavant ; ils

n'eussent pu l'être ensuite sous l'Empire. Ils me représentent, sous un air de jeunesse, la poésie et la philosophie exaltées, enthousiastes et pures de cette période républicaine, le pendant en littérature d'une marche de Moreau sur le Rhin ou de quelque premier combat d'Italie. M. de Chateaubriand et tout le mouvement réactionnaire de 1800 ne s'étaient pas produits encore. M^me^ de Staël seule propageait le sentiment et le spiritualisme poétiques, mais au centre de la philosophie et du siècle.

Le livre *de l'Influence des Passions* obtint un favorable accueil : *le Mercure*, non encore restauré comme il le fut en 1800, en donna des extraits accompagnés de critiques bienveillantes. M^me^ de Staël était revenue à Paris dès l'année 95, et elle ne cessa, jusqu'à son exil, d'y faire de fréquents et longs séjours. Nous n'avons pas à nous occuper en détail de sa conduite politique, dont elle a tracé la ligne principale dans ses *Considérations sur la Révolution française*, et il serait peu sûr de vouloir suppléer avec des particularités de source équivoque à ce qu'elle n'a pas dit. Mais, dans un morceau très distingué et très spirituel sur Benjamin Constant, que la *Revue des Deux Mondes* a publié [1], il a été donné, de M^me^ de Staël et de ses relations d'alors, une idée inexacte, assez conforme du reste à un préjugé répandu, et que pour ces motifs nous ne pouvons nous empêcher de rectifier. Le salon de M^me^ de Staël, à Paris, est représenté comme le centre d'une coterie de mécontents, d'hommes blasés de l'ancien et du nouveau régime, incompatibles avec une république pure, et hostiles à l'établissement intègre qu'on allait, si vainement, essayer. Benjamin Constant y apparaît, au contraire, dans la candeur du noviciat, enclin de sentiments vers les républicains mo-

1. 1833, 1^er^ volume, p. 185. L'article est de Loève-Veimars.

dérés, vers ces mêmes *patriotes* qu'on lui peint dans le salon de M^me^ de Staël comme des âmes sanguinaires. Exact et bien dirigé en ce qui touche les sentiments politiques de Benjamin Constant, l'ingénieux écrivain n'a pas rendu la même justice à M^me^ de Staël. Quel qu'ait pu être, en effet, le mélange inévitable de son salon, comme de tous les salons à cette époque bigarrée, les vœux manifestes qu'elle formait n'étaient pas dans un autre sens que l'honorable et raisonnable tentative de l'établissement de l'an III. Sans nous en tenir à ce qu'elle exprime là-dessus dans ses *Considérations*, qu'on pourrait soupçonner d'arrangement à distance, nous ne voulons pour preuve que ses écrits de 95 à 1800, et les résultats ostensibles de ses actes. En général, il y a deux sortes de personnes qu'il ne faut jamais consulter ni croire, quand il s'agit des relations et du rôle de M^me^ de Staël durant cette période : d'une part, les royalistes restés fidèles à leurs vieilles rancunes ; ceux-ci l'accusent d'alliances monstrueuses, de jacobinisme presque, d'adhésion au 18 fructidor [1], que sais-je? — d'autre part, ceux dont on ne doit pas moins récuser le témoignage à son sujet, ce sont les conventionnels, plus ou moins ardents, qui, favorables eux-mêmes au 18 fructidor, puis adhérents au 18 brumaire, ont finalement servi l'Empire : ils n'ont jamais rencontré cette femme insoumise que dans des rangs opposés. Les amis politiques, les plus vrais de M^me^ de Staël, à cette époque, doivent se chercher dans le groupe éclairé et modéré où figurent Lanjuinais, Boissy-d'Anglas, Cabanis, Garat, Daunou, Tracy, Chénier. Elle les estimait, les recherchait ; sa liaison avec quelques-uns

1. C'est cette idée assez répandue, qu'elle aurait adhéré ou poussé au 18 fructidor, qui a fait dire d'elle «qu'elle jetait ses amis à l'eau pour se donner le plaisir de les repêcher le lendemain.» En France un bon mot est souvent toute la preuve d'un fait.

d'entre eux était assez grande. A partir du 18 brumaire, un intérêt plus vif s'y mêla ; l'opposition de Benjamin Constant au Tribunat devint un dernier nœud de rapprochement. Lorsque le livre *de la Littérature*, en 1800, et *Delphine*, en 1803, parurent, ce fut seulement parmi cette classe d'amis politiques, nous le verrons, qu'elle trouva de zélés défenseurs contre le déchaînement et la virulence du parti contraire. Après cela, hâtons-nous de le dire, nous ne voulons faire, à aucun moment, Mme de Staël plus circonscrite en matière de pensée, plus circonspecte en matière de relations[1], plus exclusive enfin qu'elle ne l'a réellement été. Elle a toujours été précisément le contraire d'être *exclusive*. En même temps que sa jeune et mâle raison se déclarait pour cette cause républicaine, son esprit, ses goûts sympathisaient par mille côtés avec des opinions et des sentiments d'une autre origine, d'une nature ou plus frivole ou plus délicate, mais profondément distincte. C'est son honneur, et un peu son faible, d'avoir pu ainsi allier les contraires. Si Garat, Cabanis, Chénier, Ginguené, Daunou, se réunissaient à dîner chez elle avec Benjamin Constant une fois par semaine ou plutôt par *décade* (on disait encore ainsi), les neuf autres jours étaient destinés à d'autres amis, à d'autres habitudes de société, à des nuances de sentiment qui ne faisaient jamais invasion dans les teintes plus sévères.

1. Un poète anglais moraliste, et qui, tour à tour aimable ou austère, s'est parfois montré sévère pour la France jusqu'à l'injustice, William Cowper, n'a pourtant pas tout à fait tort quand il définit quelque part les Français (à l'occasion de la guerre d'Amérique), ce peuple à l'humeur inquiète et *ingérante* (*meddling*), qui se mêle de tout, — qui se mêle du moins de bien des choses. Mme de Staël ne pouvait s'empêcher d'être plus que personne de cette nation-là. Aussi il lui arriva souvent d'étonner, par ses empressements d'expansion et sa *mise en avant*, des Anglais, des Hollandais, des hommes distingués de ces races réservées et prudentes, lorsqu'ils la rencontraient dans le monde pour la première fois.

Tout cela, je le crois bien, avait pour elle un certain ordre, une certaine hiérarchie peut-être : M. de Montmorency ou tel autre du même monde ne se serait jamais rencontré, par hasard, chez elle, le jour où les écrivains de la *Décade philosophique* y dînaient réunis. Ginguené en faisait parfois la remarque en s'en revenant, et ne se montrait pas trop satisfait de ces séparations exactes, un peu suspectes, à son gré, d'aristocratie. Ses compagnons le ramenaient bientôt à plus de tolérance : l'amabilité élevée, le charme sérieux de M^me^ de Staël, maintenait tout.

Le livre *de la Littérature considérée dans ses Rapports avec les Institutions sociales* parut en 1800, un an environ avant cette autre publication rivale et glorieuse qui se présageait déjà sous le titre de *Beautés morales et poétiques de la Religion chrétienne*. Quoique le livre *de la Littérature* n'ait pas eu depuis lors le retentissement et l'influence directe qu'on aurait pu attendre, ce fut, dans le moment de l'apparition, un grand événement pour les esprits, et il se livra à l'entour un violent combat. Nous tâcherons d'en retracer la scène, les accidents principaux, et d'en ranimer quelques acteurs du fond de ces vastes cimetières appelés *journaux*, où ils gisent presque sans nom.

On a souvent fait la remarque du désaccord frappant qui règne entre les principes politiques avancés de certains hommes et leurs principes littéraires opiniâtrément arrêtés. Les libéraux et républicains se sont toujours montrés assez religieusement classiques en théorie littéraire, et c'est de l'autre côté qu'est venue principalement l'innovation poétique, l'audace brillante et couronnée. Le livre *de la Littérature* était destiné à prévenir ce désaccord fâcheux, et l'esprit qui l'a inspiré aurait certes porté fruit à l'entour, si les institutions de liberté politique, nécessaires à un développement na-

turel, n'avaient été brusquement rompues, avec toutes les pensées morales et littéraires qui tendaient à en ressortir. En un mot, des générations jeunes, si elles avaient eu le temps de grandir sous un régime honnêtement directorial ou modérément consulaire, auraient pu développer en elles cette inspiration renouvelée, poétique, sentimentale, et pourtant d'accord avec les résultats de la philosophie et des lumières modernes, tandis qu'il n'y a eu de mouvement littéraire qu'à l'aide d'une réaction catholique, monarchique et chevaleresque, qui a scindé de nobles facultés dans la pensée moderne : le divorce n'a pas cessé encore.

L'idée que M^me^ de Staël ne perd jamais de vue dans cet écrit, c'est celle du génie moderne lui-même, toutes les fois qu'il marche, qu'il réussit, qu'il espère ; c'est la perfectibilité indéfinie de l'espèce humaine. Cette idée, qui se trouve déjà éclose chez Bacon quand il disait : *Antiquitas sæculi, juventus mundi* ; que M. Leroux (*Revue Encyclopédique*, mars 1833) a démontrée explicite au sein du dix-septième siècle, par plus d'un passage de Fontenelle et de Perrault, et que le dix-huitième siècle a propagée dans tous les sens, jusqu'à Turgot qui en fit des discours latins en Sorbonne, jusqu'à Condorcet qui s'enflammait pour elle à la veille du poison, cette idée anime énergiquement et dirige M^me^ de Staël : «Je ne pense pas, dit-elle, que ce grand œuvre de la nature morale ait jamais été abandonné ; dans les périodes lumineuses comme dans les siècles de ténèbres, la marche graduelle de l'esprit humain n'a point été interrompue.» Et plus loin : «En étudiant l'histoire, il me semble qu'on acquiert la conviction que tous les événements principaux tendent au même but : la civilisation universelle...» — «J'adopte de toutes mes facultés cette croyance philosophique : un de ses principaux avantages, c'est d'inspirer un grand sentiment d'élévation.» M^me^ de Staël n'assujettit pas

à la loi de perfectibilité les beaux-arts, ceux qui tiennent plus particulièrement à l'imagination ; mais elle croit au progrès, surtout dans les sciences, la philosophie, l'histoire même, et aussi, à certains égards, dans la poésie, qui de tous les arts étant celui qui se rattache le plus directement à la pensée, admet chez les modernes un accent plus profond de rêverie, de tristesse, et une analyse des passions inconnue aux anciens : de ce côté se déclare sa prédilection pour Ossian, pour Werther, pour l'Héloïse de Pope, la Julie de Rousseau, et Aménaïde dans *Tancrède*. Les nombreux aperçus sur la littérature grecque, très contestables par la légèreté des détails, aboutissent à un point de vue général qui reste vrai à travers les erreurs ou les insuffisances. Le caractère imposant, positif, éloquemment philosophique, de la littérature latine, y est fermement tracé : on sent que, pour en écrire, elle s'est, de première main, adressée à Salluste, à Cicéron, et qu'elle y a saisi des conformités existantes ou possibles avec l'époque contemporaine, avec le génie héroïque de la France. L'influence du Christianisme sur la société, lors du mélange des nouveaux-venus Barbares et des Romains dégénérés, n'est pas du tout méconnue ; mais cette appréciation, cet hommage, ne sortent pas des termes philosophiques. Une idée neuve et féconde, fort mise en œuvre dans ces derniers temps, développée par le Saint-Simonisme et ailleurs, appartient en propre à M^me^ de Staël : c'est que, par la Révolution française, il y a eu véritable invasion de barbares, mais *à l'intérieur* de la société, et qu'il s'agit de civiliser et de fondre le résultat, un peu brut encore, sous une loi de liberté et d'égalité. On peut aisément aujourd'hui compléter la pensée de M^me^ de Staël : c'est la bourgeoisie seule qui a fait invasion en 89 ; le peuple des derniers rangs, qui avait fait trouée en 93, a été repoussé depuis à plusieurs reprises, et la bourgeoisie s'est cantonnée vi-

goureusement. Il y a aujourd'hui temps d'arrêt dans l'invasion, comme sous l'empereur Probus ou quelque autre pareil. De nouvelles invasions menacent pourtant, et il reste à savoir si elles se pourront diriger et amortir à l'amiable, ou si l'on ne peut éviter la voie violente. Dans tous les cas, il faudrait que le mélange résultant arrivât à se fondre, à s'organiser. Or, c'est le Christianisme qui a agi sur cette masse combinée des Barbares et des Romains : où est le Christianisme nouveau qui rendra aujourd'hui le même service moral? «Heureux, s'écrie M^me^ de Staël, si nous trouvions, comme à l'époque de l'invasion des peuples du Nord, un système philosophique, un enthousiasme vertueux, une législation forte et juste, qui fût, comme la religion chrétienne l'a été, l'opinion dans laquelle les vainqueurs et les vaincus pourraient se réunir !» Plus tard, en avançant en âge, en croyant moins, nous le verrons, aux inventions nouvelles et à la toute-puissance humaine, M^me^ de Staël n'eût pas placé hors de l'ancien et de l'unique Christianisme le moyen de régénération morale qu'elle appelait de ses vœux. Mais la manière dont le Christianisme se remettra à avoir prise sur la société de l'avenir demeure voilée encore ; et pour les esprits méditatifs les plus religieux, l'inquiétude du grand problème n'a pas diminué.

La réaction monarchique, religieuse et littéraire, de 1800, se dessinait en effet sur tous les points, se déployait sur toute la ligne. Bonaparte favorisait ce mouvement parce qu'il en devait profiter, et les hommes de ce mouvement ménageaient tous alors Bonaparte qui ne leur était point contraire. Le *Journal des Débats* restaurait solennellement la critique littéraire, et déclarait, dans un article de Geoffroy (30 prairial an VIII), que «d'extinction des partis, la tranquillité publique établie sur des bases solides, et un Gouvernement fort, sage et modéré, avaient enfin donné au peuple français le loisir de se reconnaître et de re-

cueillir ses idées.» Dussault, Féletz, Delalot, Fiévée, Saint-Victor, l'abbé de Boulogne, écrivaient fréquemment dans ce journal. *Le Mercure de France* avait été rétabli ou du moins régénéré, et c'est dans le premier numéro de ce renouvellement que parut le premier article de Fontanes contre M^me^ de Staël. Avec Fontanes, y allaient écrire La Harpe, l'abbé de Vauxcelles, Guéneau de Mussy, M. de Bonald, M. de Chateaubriand, plusieurs des écrivains des *Débats*. Chaque numéro du *Mercure* était annoncé avec louange par son auxiliaire quotidien qui en donnait de longs extraits. On avait rouvert le Lycée, rue de Valois, et La Harpe y professait contre le dix-huitième siècle et contre la Révolution ses brillantes et sincères palinodies, que les *Débats* du lendemain et *le Mercure* de la semaine reproduisaient ou commentaient. «Le chaos formé par dix années de trouble et de confusion se démêle tous les jours,» écrivait-on dans les *Débats* ; et, pour remédier aux désordres du goût, les plus prolongés et les plus rebelles, on proposait le rétablissement de l'ancienne *Académie française*. M. Michaud, de retour de l'exil où l'avait jeté le 18 fructidor, publiait ses lettres à Delille *sur la Pitié*, en préparant son poème du *Printemps d'un Proscrit*, dont il courait à l'avance des citations. A propos de la réimpression faite à Londres du *Poème des Jardins*, on engageait *le Virgile français* à rompre enfin un exil désormais volontaire, à revoir au plus vite cette France digne de lui ; on lui citait l'exemple de Voltaire qui, réfugié en son temps à Londres, n'avait point prolongé à plaisir une pénible absence. L'apparition du *Génie du Christianisme*, un an à l'avance pressentie, allait ajouter un éclat incomparable à une restauration déjà si brillante, et l'environner de la seule gloire, après tout, qui éclaire pour nous dans le lointain ce qu'autrement on eût oublié...

S'il y a, comme fonds naturel et comme manière d'artiste, de grandes différences entre M. de Chateaubriand et M^me^ de Staël, on est frappé d'ailleurs par les ressemblances bien essentielles qu'ils présentent : tous deux aimant la liberté, impatients de la même tyrannie, capables de sentir la grandeur des destinées populaires, sans abjurer les souvenirs et les penchants aristocratiques ; tous deux travaillant au retour du sentiment religieux, dans des voies plutôt différentes que contraires. A la Restauration, ils se revirent, et c'est à M. de Chateaubriand que, dans sa dernière maladie, M^me^ de Staël a pu dire ces belles paroles : «J'ai toujours été la même, vive et triste ; j'ai aimé Dieu, mon père, et la liberté.» Pourtant la politique alors traça une séparation entre eux, comme autrefois la philosophie. Dans ses *Considérations sur la Révolution française*, qui parurent peu après la mort de l'auteur, M. de Chateaubriand n'est pas nommé ; et, dans un morceau de lui inséré au *Conservateur* (déc. 1819), on retrouve un de ces hommages à M^me^ de Staël, toujours respectueux et décents, mais d'une admiration tempérée de réserves, un hommage enfin de parfait et courtois adversaire. Ce trop long désaccord a cessé. Une femme [1] qui, par une singulière rencontre, avait vu pour la première fois M. de Chateaubriand chez M^me^ de Staël en 1801, qui l'avait revu pour la seconde fois chez la même en 1814, est devenue le nœud sympathique de l'une à l'autre. Dans son noble attachement pour l'amie intime de cette âme de génie, pour la dépositaire de tant de pensées aimantes, M. de Chateaubriand a modifié et agrandi ses premiers jugements sur un caractère et un talent mieux connus ; toutes les barrières précédentes sont tombées. La préface des *Études historiques* fait foi de cette communication

1. M^me^ Récamier.

plus expansive ; mais surtout le monument dernier qu'il prépare contiendra, de Mme de Staël, un portrait et un jugement, le plus grandiose, le plus enviable assurément, le plus définitif pour une telle mémoire. Il y a du moins, entre tant de tristesses, cela de bon à survivre à ses contemporains illustres, illustre soi-même, et quand on a la piété de la gloire : c'est de pouvoir à loisir couronner leur image, réparer leur statue, solenniser leur tombe. Les éloges sentis de M. de Chateaubriand sur Mme de Staël, son pèlerinage à Coppet en 1831 avec l'amie attentive qui forme le lien sacré entre tous deux, avec celle qu'il n'accompagna pourtant pas jusqu'au fond de l'asile funèbre, et qui, par pudeur de deuil, voulut seule pénétrer dans le bois des tombeaux ; tout cela, au bord de ce lac de Genève, si proche des lieux célébrés par le peintre de Julie, ce seront, aux yeux de la postérité, de mémorables et touchantes funérailles. Notons bien, à l'honneur de notre siècle, ces pieuses alliances des génies rivaux, Goethe et Schiller, Scott et Byron, Chateaubriand et Mme de Staël. Voltaire insultait Jean-Jacques, et c'est la voix seule du genre humain (pour parler comme Chénier) qui les réconcilie. Racine et Molière, qui ne s'aimaient pas, se turent l'un sur l'autre, et on leur sut gré de cette convenance morale. Il y a certes une grandeur poétique de plus dans ce que nous voyons.

II.

Mme de Staël, lors de la publication du livre *de la Littérature*, entrait dans une disposition d'âme, dans une inspiration ouvertement et noblement ambitieuse, qu'elle conserva plus ou moins entière jusqu'en 1811 environ, époque où un grand et sérieux changement

se fit en elle. Dans la disposition antérieure et plus exclusivement sentimentale où nous l'avons vue, M^me^ de Staël n'avait guère considéré la littérature que comme un organe pour la sensibilité, comme une exhalaison de la peine. Elle se désespérait, elle se plaignait d'être calomniée ; elle passait du stoïcisme mal soutenu à la lamentation éloquente ; elle voulait aimer, elle croyait mourir. Mais elle s'aperçut alors que, pour tant souffrir, on ne mourait pas ; que les facultés de la pensée, que les puissances de l'âme grandissaient dans la douleur, qu'elle ne serait jamais aimée comme elle aimait, et qu'il fallait pourtant se proposer quelque vaste emploi de la vie. Elle songea donc sérieusement à faire un plein usage de ses facultés, de ses talents, à ne pas s'abattre ; et, puisqu'il était temps et que le soleil s'inclinait à peine, son génie se résolut à marcher fièrement dans les années du milieu : «Relevons-nous enfin, s'écriait-elle en sa préface du livre tant cité, relevons-nous sous le poids de l'existence ; ne donnons pas à nos injustes ennemis et à nos amis ingrats le triomphe d'avoir abattu nos facultés intellectuelles. Ils réduisent à chercher la gloire ceux qui se seraient contentés des affections ; eh bien ! il faut l'atteindre !» La gloire en effet entra dès lors en partage ouvert dans son cœur avec le sentiment. La société avait toujours été beaucoup pour elle, l'Europe devint désormais quelque chose, et c'est en présence de ce grand théâtre qu'elle aspira aux longues entreprises. Son beau vaisseau battu de la tempête au sortir du port, longtemps lassé en vue du rivage, s'irrita d'attendre, de signaler des débris, et se lança à toutes voiles sur la haute mer. *Delphine*, *Corinne*, le livre de *l'Allemagne* furent les conquêtes successives d'une si glorieuse aventure. M^me^ de Staël, en 1800, était jeune encore, mais cette jeunesse de plus de trente ans ne faisait pas une illusion pour elle ni un avenir ; elle substituait donc à temps l'horizon in-

défini de la gloire à celui, déjà restreint et un peu pâlissant, de la jeunesse ; ce dernier s'allongeait et se perpétuait ainsi dans l'autre, et elle marchait en possession de toute sa puissance durant ces années les plus radieuses, mais qu'on ne compte plus. *Corinne* et le moment qui suivit cette apparition marquent le point dominant de la vie de M^me^ de Staël. Toute vie humaine, un peu grande, a sa colline sacrée : toute existence qui a brillé et régné a son Capitole. Le Capitole, le cap Misène de *Corinne*, est aussi celui de M^me^ de Staël. A partir de là, le reste de jeunesse qui s'enfuyait, les persécutions croissantes, les amitiés dont plusieurs faillirent, dont la plupart se décolorèrent, la maladie enfin, tout contribua, nous le verrons, en mûrissant le talent encore, à introduire ce génie, majestueux et couronné, dans les années sombres. A dater de 1811, surtout, en regardant au fond de la pensée de M^me^ de Staël, nous y découvrirons par degrés le recueillement que la religion procure, la douleur qui mûrit, la force qui se contient, et cette âme, jusque-là violente comme un Océan, soumise aussi comme lui, et rentrant avec effort et mérite dans ses bornes. Nous verrons enfin, au bout de cette route triomphale, comme au bout des plus humblement pieuses, nous verrons une Croix. Mais, au sortir des rêves du sentiment, des espérances et des déceptions romanesques, nous n'en sommes encore qu'aux années de la pleine action et du triomphe.

Si le livre *de la Littérature* avait produit un tel effet, le roman de *Delphine*, publié à la fin de 1802, n'en produisit pas un moindre. Qu'on juge de ce que devait être cette entraînante lecture dans une société exaltée par les vicissitudes politiques, par tous les conflits des destinées, quand *le Génie du Christianisme* venait de remettre en honneur les discussions religieuses, vers l'époque du Concordat et de la modification de la loi sur le divorce ! Benjamin Constant a écrit que c'est

peut-être dans les pages qu'elle a consacrées à son père que Mme de Staël se montre le plus elle-même. Mais il en est ainsi toujours selon le livre qu'on lit d'elle ; c'est dans le volume le dernier ouvert qu'on croit à chaque fois la retrouver le plus. Cela pourtant me paraît vrai surtout de *Delphine*. «*Corinne*, dit Mme Necker de Saussure, est l'idéal de Mme de Staël ; *Delphine* en est la réalité durant sa jeunesse.» *Delphine*, pour Mme de Staël, devenait une touchante personnification de ses années de pur sentiment et de tendresse au moment où elle s'en détachait, un dernier et déchirant adieu en arrière, au début du règne public, à l'entrée du rôle européen et de la gloire, quelque statue d'Ariane éperdue, au parvis d'un temple de Thésée.

Dans *Delphine*, l'auteur a voulu faire un roman tout naturel, d'analyse, d'observation morale et de passion. Pour moi, si délicieuses que m'en semblent presque toutes les pages, ce n'est pas encore un roman aussi *naturel*, aussi réel que je le voudrais, et que Mme de Staël me le présageait dans l'*Essai sur les Fictions*. Il a quelques-uns des défauts de *la Nouvelle Héloïse*, et cette forme par lettres y introduit trop de convenu et d'arrangement littéraire. Un des inconvénients des romans par lettres, c'est de faire prendre tout de suite aux personnages un ton trop d'accord avec le caractère qu'on leur attribue. Dès la première lettre de Mathilde, il faut que son âpre et sec caractère se dessine ; la voilà toute roide de dévotion. De peur qu'on ne s'y méprenne, Delphine, en lui répondant, lui parle de cette règle rigoureuse, nécessaire peut-être à *un caractère moins doux ;* choses qui ne se disent ni ne s'écrivent tout d'abord entre personnes façonnées au monde comme Delphine et Mathilde. Léonce, dès sa première lettre à M. Barton, disserte en plein sur le préjugé de l'honneur, qui est son trait distinctif. Ces traits-là, dans la vie, ne se dessinent qu'au fur et à mesure, et

successivement par des faits. Le contraire établit, au sein du roman le plus transportant, un ton de convention, de genre ; ainsi, dans *la Nouvelle Héloïse*, toutes les lettres de Claire d'Albe sont forcément rieuses et folâtres ; l'enjouement, dès la première ligne, y est de rigueur. En un mot, les personnages des romans par lettres, au moment où ils prennent la plume, se regardent toujours eux-mêmes, de manière à se présenter au lecteur dans des attitudes expressives et selon les profils les plus significatifs : cela fait des groupes un peu guindés, classiques, à moins qu'on ne se donne carrière en toute lenteur et profusion, comme dans *Clarisse*. Ajoutez la nécessité si invraisemblable, et très fâcheuse pour l'émotion, que ces personnages s'enferment pour écrire lors même qu'ils n'en ont ni le temps ni la force, lorsqu'ils sont au lit, au sortir d'un évanouissement, etc., etc. Mais, ce défaut de forme une fois admis pour *Delphine*, que de finesse et de passion tout ensemble ! que de sensibilité épanchée, et quelle pénétration subtile des caractères ! A propos de ces caractères, il était difficile dans le monde d'alors qu'on n'y cherchât pas des portraits. Je ne crois guère aux portraits complets chez les romanciers d'imagination féconde ; il n'y a de copié que des traits premiers plus ou moins nombreux, lesquels s'achèvent bientôt différemment et se transforment ; l'auteur seul, le créateur des personnages, pourrait indiquer la ligne sinueuse et cachée où l'invention se rejoint au souvenir. Mais alors on dut chercher et nommer pour chaque figure quelque modèle existant. Si Delphine ressemblait évidemment à M^me^ de Staël, à qui donc ressemblait, sinon l'imaginaire Léonce, du moins M. de Lebensei, M^me^ de Cerlèbe, Mathilde, M^me^ de Vernon? On a trouvé que M^me^ de Cerlèbe, adonnée à la vie domestique, à la douce uniformité des devoirs, et puisant d'infinies jouissances dans l'éducation de ses enfants, se rapprochait de M^me^ Necker

de Saussure, qui de plus, comme M^me^ de Cerlèbe, avait encore le culte de son père. On a cru reconnaître chez M. de Lebensei, dans ce gentilhomme protestant aux manières anglaises, dans cet homme *le plus remarquable par l'esprit qu'il soit possible de rencontrer*, un rapport frappant de physionomie avec Benjamin Constant. Mais il n'y aurait en ce cas qu'une partie du portrait qui serait vraie, la partie brillante ; et une moitié, pour le moins, des louanges accordées aux qualités solides de M. de Lebensei ne pouvait s'adresser à l'original présumé qu'à titre de regrets ou de conseils. Quant à M^me^ de Vernon, le caractère le mieux tracé du livre, d'après Chénier et tous les critiques, on s'avisa d'y découvrir un portrait, retourné et déguisé en femme, du plus fameux de nos politiques, de celui que M^me^ de Staël avait fait rayer le premier de la liste des émigrés, qu'elle avait poussé au pouvoir avant le 18 fructidor, et qui ne l'avait payée de cette chaleur active d'amitié que par un égoïsme ménagé et poli. Déjà, lors de la composition de *Delphine*, avait eu lieu cet incident du dîner dont il est question dans les *dix Années d'Exil :* «Le jour, dit M^me^ de Staël, où le signal de l'opposition fut donné dans le Tribunat par l'un de mes amis, je devais réunir chez moi plusieurs personnes dont la société me plaisait beaucoup, mais qui tenaient toutes au Gouvernement nouveau. Je reçus dix billets d'excuses à cinq heures ; je reçus assez bien le premier, le second ; mais, à mesure que ces billets se succédaient, je commençai à me troubler.» L'homme qu'elle avait si généreusement servi s'éloigna d'elle alors de ce ton parfaitement convenable avec lequel on s'excuse de ne pouvoir dîner. Admis dans les nouvelles grandeurs, il ne se commit en rien pour soutenir celle qu'on allait bientôt exiler. Que sais-je? il la justifiait peut-être auprès du Héros, mais de cette même façon douteuse qui réussissait si bien à M^me^ de Vernon justifiant Del-

phine auprès de Léonce. M^me^ de Staël, comme Delphine, ne put vivre sans pardonner. Elle s'adressait de Vienne en 1808 à ce même personnage, comme à un ancien ami sur lequel on compte ; elle lui rappelait sans amertume le passé : «Vous m'écriviez, il y a treize ans, d'Amérique : *Si je reste encore un an ici, j'y meurs ;* j'en pourrais dire autant de l'étranger, j'y succombe.» Elle ajoutait ces paroles si pleines d'une tristesse clémente : «Adieu, — êtes-vous heureux? Avec un esprit si supérieur, n'allez-vous pas quelquefois au fond de tout, c'est-à-dire jusqu'à la peine?» Mais, sans nous hasarder à prétendre que M^me^ de Vernon soit en tout point un portrait légèrement travesti, sans trop vouloir identifier avec le modèle en question cette femme adroite dont l'amabilité séduisante ne laisse après elle que sécheresse et mécontentement de soi, cette femme à la conduite si compliquée et à la conversation si simple, qui a de la douceur dans le discours et un air de rêverie dans le silence, qui n'a d'esprit que pour causer et non pas pour lire ni pour réfléchir, et qui se sauve de l'ennui par le jeu, etc., etc., sans aller si loin, il nous a été impossible de ne pas saisir du moins l'application d'un trait plus innocent : «Personne ne sait mieux que moi, dit en un endroit M^me^ de Vernon (lettre XXVIII, 1^re^ partie), faire usage de l'indolence ; elle me sert à déjouer naturellement l'activité des autres... Je ne me suis pas donné la peine de vouloir quatre fois en ma vie, mais quand j'ai tant fait que de prendre cette fatigue, rien ne me détourne de mon but, et je l'atteins ; comptez-y.» Je voyais naturellement dans cette phrase un trait applicable à l'indolence habile du personnage tant prôné, lorsqu'un soir j'entendis un diplomate spirituel, à qui l'on demandait s'il se rendait bientôt à son poste, répondre qu'il ne se pressait pas, qu'il attendait : «J'étais bien jeune encore, ajouta-t-il, quand M. de Talleyrand m'a dit, comme instruction

essentielle de conduite : *N'ayez pas de zèle!*» N'est-ce pas là tout juste le principe de M^me^ de Vernon?

Puisque nous en sommes à ce qu'il peut y avoir de traits réels dans *Delphine*, n'en oublions pas un, entre autres, qui révèle à nu l'âme dévouée de M^me^ de Staël. Au dénoûment de *Delphine* (je parle de l'ancien dénoûment qui reste le plus beau et le seul), l'héroïne, après avoir épuisé toutes les supplications auprès du juge de Léonce, s'aperçoit que l'enfant du magistrat est malade, et elle s'écrie d'un cri sublime : «Eh bien ! votre enfant, si vous livrez Léonce au tribunal, votre enfant, il mourra ! il mourra !» Ce mot de Delphine fut réellement prononcé par M^me^ de Staël lorsqu'à la suite du 18 fructidor, elle courut près du général Lemoine, pour solliciter de lui la grâce d'un jeune homme qu'elle savait en danger d'être fusillé, et qui n'est autre que M. de Norvins. Le sentiment d'humanité dominait impétueusement chez elle, et, une fois en alarme, ne lui laissait pas de trêve. En 1802, inquiète pour Chénier menacé de proscription, elle courait dès le matin, lui faisant offrir asile, argent, passe-port. Combien de fois, en 92, et à toute époque, ne se montra-t-elle pas ainsi ! «Mes opinions politiques sont des noms propres,» disait-elle. Non pas !... ses opinions politiques étaient bien des principes ; mais les noms propres, c'est-à-dire les personnes, les amis, les inconnus, tout ce qui vivait et souffrait, entrait en compte dans sa pensée généreuse, et elle ne savait pas ce que c'est qu'un principe abstrait de justice devant qui se tairait la sympathie humaine.

Lorsque *Delphine* parut, la critique ne put pas se contenir. Toutes ces opinions, en effet, sur la religion, sur la politique, sur le mariage, datées de 90 et de 92 dans le roman, étaient d'un singulier à-propos en 1802, et touchaient à des animosités de nouveau flagrantes. Le *Journal des Débats* (décembre 1802) publia un article signé A, c'est-à-dire de M. de Feletz, article

persiflant, aigre-doux, plein d'égratignures, mais strictement poli ; le critique de salon s'y faisait l'organe des reproches de la belle société qui renaissait. «Rien de plus dangereux et de plus immoral que les principes répandus dans cet ouvrage... Oubliant les principes dans lesquels elle a été élevée, même dans une famille protestante, la fille de M. Necker, de l'auteur des *Opinions religieuses*, méprise la révélation ; la fille de M^me^ Necker, de l'auteur d'un ouvrage contre le divorce, fait de longues apologies du divorce.» En somme, *Delphine* était appelée «un très mauvais ouvrage écrit avec beaucoup d'esprit et de talent.» Cet article parut peu suffisant, je pense ; car la même feuille inséra quelques jours après (4 et 9 janvier 1803) deux lettres adressées à M^me^ de Staël et signées *l'Admireur ;* elles sont de M. Michaud. L'homme d'esprit et de goût qui s'est porté à ces attaques, jeune, sous une inspiration de parti et dans l'entraînement des querelles dont il est revenu avec sourire, nous excusera de noter une trop blessante virulence. La première lettre se prenait aux caractères du roman qui est jugé immoral ; *Delphine* s'y voit confrontée avec l'héroïne d'un roman injurieux, de laquelle on a également voulu, de nos jours, rapprocher *Lélia*. La seconde lettre tombe plus particulièrement sur le style ; elle est parfois fondée, et d'un tour cavalier assez agréable : «*Quel sentiment que l'amour ! quelle autre vie dans la vie !* Lorsque vos personnages font des réflexions douloureuses sur le passé, l'un s'écrie : *J'ai gâté ma vie ;* un autre dit : *J'ai manqué ma vie ;* un troisième renchérissant sur les deux autres : *Je croyais que j'avais seul bien entendu la vie.*» La *hauteur des principes*, les *images basées sur les idées éternelles*, le *terrain des siècles*, les *bornes des âmes*, les *mystères du sort*, les *âmes exilées de l'amour*, cette phraséologie en partie sentimentale, spiritualiste, et certainement permise, en

partie genevoise, incohérente et très contestable, y est longuement raillée. M. de Feletz avait lui-même relevé un certain nombre d'incorrections réelles de style, et quelques mots comme *insistance*, *persistance*, *vulgarité*, qui ont passé malgré son véto. On pourrait reprendre dans le détail de *Delphine* des répétitions, des consonnances, mille petites fautes fréquentes que M^me^ de Staël n'évitait pas, et où l'artiste écrivain ne tombe jamais...

Qu'après tout, et nonobstant toute justification, *Delphine* soit une lecture troublante, il faut bien le reconnaître ; mais ce trouble, dont nous ne conseillerions pas l'épreuve à la parfaite innocence, n'est souvent qu'un réveil salutaire du sentiment chez les âmes que les soins réels et le désenchantement aride tendraient à envahir. Heureux trouble, qui nous tente de renaître aux émotions aimantes et à la faculté de dévouement de la jeunesse !

En retour de l'aide qu'elle avait trouvée chez les écrivains, littérateurs ou philosophes, M^me^ de Staël a toujours bien parlé d'eux en ses écrits. A part Chénier, sur le compte duquel elle s'est montrée un peu sévère dans ses *Considérations*, elle n'a jamais mentionné aucun des noms de ce groupe littéraire et philosophique qu'honorablement et comme en souvenir d'une ancienne alliance. Mais son exil à la fin de 1803, ses voyages, son existence de suzeraine à Coppet, ses relations germaniques, aristocratiques, moins contrebalancées, tout la jeta dès lors dans une autre sphère, et dissipa vite en elle cette inspiration de l'an III, que nous avons essayé de ressaisir. Forcée de quitter Paris, elle se dirigea aussitôt vers l'Allemagne, s'exerça à lire, à entendre l'allemand, visita Weimar et Berlin, connut Gœthe et les princes de Prusse. Elle amassait les premiers matériaux de l'ouvrage, qu'un second voyage en 1807 et 1808 la mit à même de compléter. Se lancer

ainsi du premier bond au delà du Rhin, c'était rompre brusquement d'une part avec Bonaparte irrité, c'était rompre aussi avec les habitudes de la philosophie du dix-huitième siècle, qu'elle venait en apparence d'épouser par un choix d'éclat. Ainsi ces grands esprits se comportent. Ils sont déjà à l'autre pôle quand on les croit encore tout à l'opposite. Comme les rapides et infatigables généraux, ils allument des feux sur les hauteurs, et on les suppose campés derrière, quand ils sont déjà à bien des lieues de marche et qu'ils vous prennent par les flancs. La mort de son père ramena subitement M^me^ de Staël à Coppet. Après le premier deuil des funérailles et la publication des manuscrits de M. Necker, elle repartit en 1804 pour visiter l'Italie. L'amour de la nature et des beaux-arts se déclara en elle sous ce soleil nouveau [1]. Delphine confesse quelque part qu'elle aime peu la peinture, et quand elle se promène dans les jardins, elle est bien plus occupée des urnes et des tombeaux que de la nature elle-même. Mais cette vapeur d'automne, qui enveloppait l'horizon de Bellerive, s'évanouit à la clarté des horizons romains ; tous les dons, toutes les muses qui vont faire cortège à Corinne, se hâtent d'éclore.

Revenue à Coppet en 1805, et s'occupant d'écrire

1. L'amour des arts fut toujours chez M^me^ de Staël quelque chose d'acquis, d'exotique, et comme une plante qui ne poussa jamais en pleine terre. Son état d'esprit naturel est très bien rendu dans une lettre que Goethe écrivait de Weimar, le 27 février 1804, à son ami le compositeur Zelter, qui habitait Berlin: «Le professeur Wolf et le conseiller de Müller sont restés quinze jours à Weimar; Voss y a passé quelques jours; et voilà déjà quatre semaines que nous avons le bonheur de posséder M^me^ de Staël. Cette femme extraordinaire va bientôt à Berlin, et je lui donnerai une lettre pour vous. Allez tout de suite la voir; elle est très facile à vivre, et vos compositions musicales lui feront certainement le plus grand plaisir, quoique la littérature, la poésie, la philosophie et tout ce qui s'y rattache la touche plus que les arts.»

son roman-poème[1], M^me^ de Staël ne put demeurer plus longtemps à distance de ce centre unique de Paris où elle avait brillé, et en vue duquel elle aspirait à la gloire. C'est alors que se manifeste en elle cette inquiétude croissante, ce *mal de la capitale*, qui ôte sans doute un peu à la dignité de son exil, mais qui trahit du moins la sincérité passionnée de tous ses mouvements. Un ordre de police la rejetait à quarante lieues de Paris. Instinctivement, opiniâtrément, comme le noble coursier au piquet qui tend en tout sens son attache, comme la mouche abusée qui se brise sans cesse à tous les points de la vitre en bourdonnant, elle arrivait à cette fatale limite, à Auxerre, à Châlons, à Blois, à Saumur. Sur cette circonférence qu'elle décrit et qu'elle essaie d'entamer, sa marche inégale avec ses amis devient une stratégie savante ; c'est comme une partie d'échecs qu'elle joue contre Bonaparte et Fouché, représentés par quelque préfet plus ou moins rigoriste. Quand elle peut s'établir à Rouen, la voilà, dans le premier instant, qui triomphe, car elle a gagné quelques lieues sur le rayon géométrique. Mais ces villes de province offraient peu de ressources à un esprit si actif, si jaloux de l'accent et des paroles de la pure Athènes. Le mépris des petitesses et du médiocre en tout genre la prenait à la gorge, la suffoquait ; elle vérifiait et commentait à satiété la jolie pièce de Picard. L'étonnante conversation de Benjamin Constant conjurait à grand'peine cette vapeur : «Le pauvre Schlegel, disait-elle, se meurt d'ennui ; Benjamin Constant se tire mieux d'affaire avec les bêtes.» Voyageant plus tard, en 1808, en Allemagne, elle disait : «Tout ce que je vois ici est meilleur, plus instruit, plus éclairé peut-être que la France, mais un petit morceau de France ferait bien mieux mon affaire.» Deux ans auparavant,

1. Corinne.

en France, en province, elle ne disait pas cela, ou elle le disait alors de Paris, qui seul existait pour elle. Enfin, grâce à la tolérance de Fouché, qui avait pour principe de faire le moins de mal possible quand c'était inutile, il y eut moyen de s'établir à dix-huit lieues de Paris (quelle conquête !), à Acosta, terre de Mme de Castellane ; elle surveillait de là l'impression de *Corinne*. En renvoyant les *épreuves* du livre, elle devait répéter souvent, comme Ovide : «Va, mon livre, heureux livre, qui iras à la ville sans moi !» — «Oh ! le ruisseau de la rue du Bac[1] !» s'écriait-elle quand on lui montrait le miroir du Léman. A Acosta comme à Coppet, elle disait ainsi ; elle tendait plus que jamais les mains vers cette rive si prochaine[2]. L'année 1806 lui sembla trop longue pour que son imagination tînt à un pareil supplice, et elle arriva à Paris un soir, n'amenant ou ne prévenant qu'un très petit nombre d'amis. Elle se promenait chaque soir et une partie de la nuit à la clarté de la lune, n'osant sortir de jour. Mais il lui prit, durant cette aventureuse incursion, une envie violente qui

1. Mme de Staël demeurait, avant son exil, rue de Grenelle-Saint-Germain, près de la rue du Bac.

2. Le goût de la nature champêtre ne fut jamais *essentiel* chez Mme de Staël, et cette opiniâtre idée de la rue du Bac achevait de lui en gâter le plaisir. Se promenant un jour à Acosta avec les deux Schlegel et M. Fauriel, celui-ci qui lui donnait le bras se mit involontairement à admirer un point de vue: «Ah! mon cher Fauriel, dit-elle, vous en êtes donc encore au préjugé de la campagne.» Et sentant aussitôt qu'elle disait quelque chose d'extraordinaire, elle sourit pour corriger cela. — Bien plus tard, après l'Empire, causant un jour avec M. Molé et s'étonnant qu'un homme d'autant d'esprit aimât la campagne, elle s'échappa à lui dire: «Si ce n'était le respect humain, je n'ouvrirais pas ma fenêtre pour voir la baie de Naples pour la première fois, tandis que je ferais cinq cents lieues pour aller causer avec un homme d'esprit que je ne connais pas.» Manière piquante et même flatteuse d'exprimer combien elle préférait la conversation et la société à la nature.

la caractérise, un caprice, par souvenir, de voir une grande dame, ancienne amie de son père, M^me^ de Tessé, celle même qui disait : «Si j'étais reine, j'ordonnerais à M^me^ de Staël de me parler toujours.» Cette dame pourtant, alors fort âgée, s'effraya à l'idée de recevoir M^me^ de Staël proscrite, et il résulta de la démarche une série d'indiscrétions qui firent que Fouché fut averti. Il fallut vite partir, et ne plus se risquer désormais à ces promenades, au clair de la lune, le long des quais, du ruisseau favori, et autour de cette place Louis XV si familière à Delphine. Bientôt la publication de *Corinne* vint confirmer et redoubler pour M^me^ de Staël la rigueur du premier exil ; nous la trouvons rejetée à Coppet, où, après tout, elle nous apparaît dans sa vraie dignité, au centre de sa cour majestueuse.

Ce que le séjour de Ferney fut pour Voltaire, celui de Coppet l'est pour M^me^ de Staël, mais avec bien plus d'auréole poétique, ce nous semble, et de grandiose existence. Tous deux ils règnent dans leur exil. Mais l'un dans sa plaine, du fond de son château assez mince, en vue de ses jardins taillés et peu ombragés, détruit et raille. L'influence de Coppet (*Tancrède* à part et Aménaïde qu'on y adore) est toute contraire ; c'est celle de Jean-Jacques continuée, ennoblie, qui s'installe et règne tout près des mêmes lieux que sa rivale. Coppet contre-balance Ferney et le détrône à demi. Nous tous du jeune siècle, nous jugeons Ferney en descendant de Coppet. La beauté du site, les bois qui l'ombragent, le sexe du poète, l'enthousiasme qu'on y respire, l'élégance de la compagnie, la gloire des noms, les promenades du lac, les matinées du parc, les mystères et les orages inévitables qu'on suppose, tout contribue à enchanter pour nous l'image de ce séjour. Coppet, c'est l'Élysée que tous les cœurs, enfants de Jean-Jacques, eussent naturellement prêté à la châtelaine de leurs rêves. M^me^ de Genlis, revenue

de ses premiers torts et les voulant réparer, a essayé de peindre, dans une nouvelle intitulée *Athénaïs ou le Château de Coppet en* 1807, les habitudes et quelques complications délicates de cette vie que de loin nous nous figurons à travers un charme. Mais on ne doit pas chercher une peinture fidèle dans cette production, d'ailleurs agréable. Les dates y sont confuses, les personnages groupés, les rôles arrangés. M. de Schlegel y devient un grotesque, sacrifié sans goût et sans mesure. Le tout enfin se présente sous un faux jour romanesque, qui altère, à nos yeux, la vraie poésie autant que la réalité. Pour moi, j'aimerais mieux quelques détails précis, sur lesquels ensuite l'imagination de ceux qui n'ont pas vu se plairait à rêver ce qui a dû être. La vie de Coppet était une vie de château. Il y avait souvent jusqu'à trente personnes, étrangers et amis ; les plus habituels étaient Benjamin Constant, M. Auguste-Wilhelm de Schlegel, M. de Sabran, M. de Sismondi, M. de Bonstetten, les barons de Voigt, de Balk, etc. ; chaque année y ramenait une ou plusieurs fois M. Mathieu de Montmorency, M. Prosper de Barante, le prince Auguste de Prusse, la beauté célèbre tout à l'heure désignée par M^me^ de Genlis sous le nom d'*Athénaïs*, une foule de personnes du monde, des connaissances d'Allemagne ou de Genève. Les conversations philosophiques, littéraires, toujours piquantes ou élevées, s'engageaient déjà vers onze heures du matin, à la réunion du déjeuner ; on les reprenait au dîner, dans l'intervalle du dîner au souper, lequel avait lieu à onze heures du soir, et encore au delà souvent jusqu'après minuit. Benjamin Constant et M^me^ de Staël y tenaient surtout le dé. C'est là que Benjamin Constant, que nous, plus jeunes, n'avons guère vu que blasé, sortant de sa raillerie trop invétérée par un enthousiasme un peu factice, causeur toujours prodigieusement spirituel, mais chez qui l'esprit, à la fin,

avait hérité de toutes les autres facultés et passions plus puissantes, c'est là qu'il se montrait avec feu et naturellement ce que M^me^ de Staël le proclamait sans prévention, *le premier esprit du monde* : il était certes le plus grand des hommes distingués. Leurs esprits du moins, à tous les deux, se convenaient toujours ; ils étaient sûrs de s'entendre par là. Rien, au dire des témoins, n'était éblouissant et supérieur comme leur conversation engagée dans ce cercle choisi, eux deux tenant la raquette magique du discours, et se renvoyant, durant des heures, sans manquer jamais, le volant de mille pensées entre-croisées. Mais il ne faudrait pas croire qu'on fût là, de tout point, sentimental ou solennel ; on y était souvent simplement gai ; Corinne avait des jours d'abandon où elle se rapprochait de la signora *Fantastici*. On jouait souvent à Coppet des tragédies, des drames, ou les pièces chevaleresques de Voltaire, *Zaïre*, *Tancrède* si préféré de M^me^ de Staël, ou des pièces composées exprès par elle ou par ses amis. Ces dernières s'imprimaient quelquefois à Paris, pour qu'on pût ensuite apprendre plus commodément les rôles ; l'intérêt qu'on mettait à ces envois était vif, et quand on avisait à de graves corrections dans l'intervalle, vite on expédiait un courrier, et, en certaines circonstances, un second pour rattraper ou modifier la correction déjà en route. La poésie européenne assistait à Coppet dans la personne de plusieurs représentants célèbres. Zacharias Werner, l'un des originaux de cette cour, et dont on jouait l'*Attila* et les autres drames avec grand renfort de dames allemandes, Werner écrivait, vers ce temps (1809), au conseiller Schneffer (nous atténuons pourtant deux ou trois traits, auxquels l'imagination, malgré lui sensuelle et voluptueuse, du mystique poète, s'est trop complu) : «M^me^ de Staël est une reine, et tous les hommes d'intelligence qui vivent dans son cercle ne peuvent en sortir, car

elle les y retient par une sorte de magie. Tous ces hommes-là ne sont pas, comme on le croit follement en Allemagne, occupés à la former ; au contraire, ils reçoivent d'elle l'éducation sociale. Elle possède d'une manière admirable le secret d'allier les éléments les plus disparates, et tous ceux qui l'approchent ont beau être divisés d'opinions, ils sont tous d'accord pour adorer cette idole. M^me^ de Staël est d'une taille moyenne, et son corps, sans avoir une élégance de nymphe, a la noblesse des proportions... Elle est forte, brunette, et son visage n'est pas, à la lettre, très beau. Mais on oublie tout dès que l'on voit ses yeux superbes, dans lesquels une grande âme divine, non seulement étincelle, mais jette feu et flamme. Et si elle laisse parler complètement son cœur, comme cela arrive si souvent, on voit comme ce cœur élevé déverse encore tout ce qu'il y a de vaste et de profond dans son esprit, et alors il faut l'adorer comme mes amis A.-W. Schlegel et Benjamin Constant, etc.» Il n'est pas inutile de se figurer l'auteur galant de cette peinture, Werner, bizarre de mise et volontiers barbouillé de tabac, muni qu'il était d'une tabatière énorme où il puisait à foison durant ses longues digressions érotiques et platoniques sur l'*androgyne* ; sa destinée était de courir sans cesse, disait-il, après cette autre moitié de lui-même, et, d'essai en essai, de divorce en divorce, il ne désespérait pas d'arriver enfin à reconstituer son tout primitif. Le poète danois Oehlenschlæger a raconté en détail une visite qu'il fit à Coppet, et il y parle du bon Werner en ce sens ; nous emprunterons au récit d'Oehlenschlæger quelques autres traits :

« M^me^ de Staël vint avec bonté au-devant de moi, et me pria de passer quelques semaines à Coppet, tout en me plaisantant avec grâce sur mes fautes de français. Je me mis à lui parler allemand ; elle comprenait très bien cette langue, et ses deux enfants la comprenaient

et la parlaient très bien aussi. Je trouvai, chez M^me^ de Staël, Benjamin Constant, Auguste Schlegel, le vieux baron Voigt d'Altona, Bonstetten de Genève, le célèbre Simonde de Sismondi, et le comte de Sabran, le seul de toute cette société qui ne sût pas l'allemand... Schlegel était poli à mon égard, mais froid... M^me^ de Staël n'était pas jolie, mais il y avait dans l'éclair de ses yeux noirs un charme irrésistible ; et elle possédait au plus haut degré le don de subjuguer les caractères opiniâtres, et de rapprocher par son amabilité des hommes tout à fait antipathiques. Elle avait la voix forte, le visage un peu mâle, mais l'âme tendre et délicate... Elle écrivait alors son livre sur l'Allemagne et nous en lisait chaque jour une partie. On l'a accusée de n'avoir pas étudié elle-même les livres dont elle parle dans cet ouvrage, et de s'être complètement soumise au jugement de Schlegel. C'est faux. Elle lisait l'allemand avec la plus grande facilité. Schlegel avait bien quelque influence sur elle, mais très souvent elle différait d'opinion avec lui, et elle lui reprochait sa partialité... Schlegel, pour l'érudition et pour l'esprit duquel j'ai un grand respect, était, en effet, imbu de partialité. Il plaçait Calderon au-dessus de Shakespeare ; il blâmait sévèrement Luther et Herder. Il était, comme son frère, infatué d'aristocratie... Si l'on ajoute à toutes les qualités de M^me^ de Staël, qu'elle était riche, généreuse, on ne s'étonnera pas qu'elle ait vécu dans son château enchanté, comme une reine, comme une fée ; et sa baguette magique était peut-être cette petite branche d'arbre qu'un domestique devait déposer chaque jour sur la table, à côté de son couvert, et qu'elle agitait pendant la conversation.» A défaut du rameau de feuillage, du gui sacré, c'était l'évantail, ou le couteau d'ivoire ou d'argent, ou simplement un petit étendard de papier qu'agitait sa main, cette main inquiète du sceptre. Quant au portrait de M^me^ de Staël, on voit

combien tous ceux qui le crayonnent s'accordent dans les traits principaux, depuis M. de Guibert jusqu'à Oehlenschlæger et Werner. Deux fidèles et véritables portraits par le pinceau dispenseraient, d'ailleurs, de toutes ces esquisses littéraires : le portrait peint par M^me^ Lebrun (1807), qui nous rend M^me^ de Staël en Corinne, nu-tête, la chevelure frisée, une lyre à la main, et le portrait à turban par Gérard, composé depuis la mort, mais d'après un parfait souvenir. En réunissant quelques ébauches de diverses plumes contemporaines, nous croyons pourtant n'avoir pas fait inutilement : on n'est jamais las de ces nombreuses concordances, à l'égard des personnes chéries, admirées et disparues[1].

La poésie anglaise, qui, durant la guerre du continent, n'avait pu assister à ce congrès permanent de la pensée dont Coppet fut le séjour, y parut en 1816, représentée par Lewis et par Byron. Ce dernier, dans ses *Mémoires*, a parlé de M^me^ de Staël d'une manière affectueuse et admirative, malgré quelques légèretés de ton pour l'*oracle*. Il convient, tout blasé qu'il est, qu'elle a fait de Coppet le lieu le plus agréable de la terre par la société qu'elle y reçoit et que ses talents y animent. De son côté, elle le jugeait l'homme *le plus séduisant* de l'Angleterre, ajoutant toutefois : «Je lui crois juste assez de sensibilité pour abîmer le bonheur d'une femme[2].»

1. Un trait essentiel de la vaste hospitalité de Coppet, c'est un fond d'ordre au milieu de tant de variété et de diversion. On sentait toute l'aisance de la richesse sans rien de ces profusions qui minent trop souvent et dégradent de près de brillantes existences. Ici une main dispensatrice rendait la scène facile et ouvrait une part large au drame et au roman, par une sage économie de moyens. En un mot, on jouissait, sans en voir les ressorts, de l'habile ménagement d'une grande fortune. La fille de M. Necker, au milieu de tant de contrastes qu'elle associait, avait encore retenu cela de son père.

2. Près de l'endroit où elle juge ainsi Byron, elle disait comme par une association naturelle: «Je n'aime pas le livre

Mais ce qu'on ne peut exprimer de Coppet aux années les plus brillantes, ce que vous voudriez maintenant en ressaisir, ô vous tous, cœurs adolescents ou désabusés, rebelles au présent, passionnés du moins des souvenirs, avides d'un idéal que vous n'espérez plus pour vous, — ô vous tous qui êtes encore, on l'a dit justement, ce qu'il y a de plus beau sur la terre après le génie, puisque vous avez puissance de l'admirer avec pleurs et de le sentir, c'est le secret et l'entre-croisement des pensées de ces hôtes sous ces ombrages ; ce sont les entretiens du milieu du jour le long des belles eaux voilées de verdure. Un hôte habituel de Coppet, qu'interrogeait en ce sens ma curiosité émue (il n'est pas de ceux que j'ai nommés plus haut) [1], me disait : «J'étais sorti un matin du château pour prendre le frais ; je m'étais couché dans l'herbe épaisse, près d'une nappe d'eau, à un endroit du parc très écarté, et je regardais le ciel en rêvant. Tout d'un coup j'entendis deux voix ; la conversation était animée, secrète, et se rapprochait. Je voulais faire du bruit pour avertir que j'étais là ; mais j'hésitai, jusqu'à ce que, l'entretien continuant et s'établissant à quelques pas de moi, il

de B. Constant, je ne crois pas que tous les hommes soient Adolphe, mais les hommes à vanité.» Byron lui-même a dit en ses Mémoires: «Je vous envoie l'*Adolphe* de B. C.; il contient de sombres vérités, quoiqu'à mon avis ce soit un ouvrage trop triste pour être jamais populaire. La première fois que je le lus, ce fut en Suisse (1816), d'après le désir de Mme de Staël;» et il ajoute un mot contre une supposition fausse qui avait couru. L'original d'Ellénore était Mme Lindsay, celle que M. de Chateaubriand, dans ses Mémoires, appelle *la dernière des Ninons*. — Ce qui pourtant ne veut pas dire qu'il ne s'y soit glissé plus d'un trait applicable à la liaison de l'auteur et de Mme de Staël. Ces personnages de roman sont complexes. Sismondi en a trop dit dans ses lettres, publiées depuis, pour qu'on ne perce pas les masques plus qu'on n'aurait voulu.

1. Je puis le nommer aujourd'hui, c'était le compositeur Catruffo.

fut trop tard pour interrompre, et il me fallut tout écouter, reproches, explications, promesses, sans me montrer, sans oser reprendre haleine.» — «Heureux homme ! lui dis-je ; et quelles étaient ces deux voix? et qu'avez-vous entendu?» — Puis, comme le délicat scrupule du promeneur ne me répondait qu'à demi, je me gardai d'insister. Laissons au roman, à la poésie de nos neveux, le frais coloris de ces mystères ; nous en sommes trop voisins encore. Laissons le temps s'écouler, l'auréole se former de plus en plus sur ces collines, les cimes, de plus en plus touffues, murmurer confusément les voix du passé, et l'imagination lointaine embellir un jour, à souhait, les troubles, les déchirements des âmes, en ces Édens de la gloire.

Corinne parut en 1807. Le succès fut instantané, universel ; mais ce n'est pas dans la presse que nous devons en chercher les témoignages. La liberté critique, même littéraire, allait cesser d'exister. On était, quand parut *Corinne*, à la veille et sous la menace de la censure absolue. Le mécontentement du souverain contre l'ouvrage [1], probablement parce que cet enthousiasme idéal n'était pas quelque chose qui allât à son but, suffit à paralyser les éloges imprimés. Avec *Corinne* elle est décidément entrée dans la gloire et dans l'empire. Il y a un moment décisif pour les génies, où ils s'établissent tellement, que désormais les

1. «S'il faut en croire une anecdote, dit M. Villemain en ses belles leçons sur Mme de Staël, le dominateur de la France fut tellement blessé du bruit que faisait ce roman, qu'il en composa lui-même une critique insérée au *Moniteur*. Il y blâmait vivement l'intérêt répandu sur Oswald et s'en fâchait comme d'un défaut de patriotisme. On peut lire cette critique amère et spirituelle.» J'ai recherché vainement cet article, qui probablement ne porte pas le titre direct de *Corinne*. Je laisse le plaisir de le trouver aux admirateurs de la littérature napoléonienne, qui commencent à découvrir dans le héros *le premier écrivain du siècle*.

éloges qu'on en peut faire n'intéressent plus que la vanité et l'honneur de ceux qui les font. On leur est redevable d'avoir à les louer ; leur nom devient une illustration dans le discours ; c'est comme un vase d'or qu'on emprunte et dont notre logis se pare. Ainsi pour M^me^ de Staël, à dater de *Corinne*. L'Europe entière la couronna sous ce nom. *Corinne* est bien l'image de l'indépendance souveraine du génie, même au temps de l'oppression la plus entière, *Corinne* qui se fait couronner à Rome, dans ce Capitole de la Ville éternelle, où le conquérant qui l'exile ne mettra pas le pied. M^me^ Necker de Saussure (*Notice*), Benjamin Constant (*Mélanges*), M.-J. Chénier (*Tableau de la littérature*), ont analysé et apprécié l'ouvrage, de manière à abréger notre tâche après eux : «Corinne, dit Chénier, c'est Delphine encore, mais perfectionnée, mais indépendante, laissant à ses facultés un plein essor, et toujours doublement inspirée par le talent et par l'amour.» Oui, mais la gloire elle-même pour Corinne n'est qu'une distraction éclatante, une plus vaste occasion de conquérir les cœurs : «En cherchant la gloire, dit-elle à Oswald, j'ai toujours espéré qu'elle me ferait aimer.» Le fond du livre nous montre cette lutte des puissances noblement ambitieuses ou sentimentales et du bonheur domestique, pensée perpétuelle de M^me^ de Staël. Corinne a beau resplendir par instants comme la prêtresse d'Apollon, elle a beau être, dans les rapports habituels de la vie, la plus simple des femmes, une femme gaie, mobile, ouverte à mille attraits, capable sans effort du plus gracieux abandon ; malgré toutes ces ressources du dehors et de l'intérieur, elle n'échappera point à elle-même. Du moment qu'elle se sent saisie par la passion, *par cette griffe de vautour sous laquelle le bonheur et l'indépendance succombent*, j'aime son impuissance à se consoler, j'aime son sentiment plus fort que son génie, son invocation fré-

quente à la sainteté et à la durée des liens qui seuls empêchent les brusques déchirements, et l'entendre, à l'heure de mourir, avouer en son chant du cygne : «De toutes les facultés de l'âme que je tiens de la nature, celle de souffrir est la seule que j'aie exercée tout entière.» Ce côté prolongé de Delphine à travers Corinne me séduit principalement et m'attache dans la lecture ; l'admirable cadre qui environne de toutes parts les situations d'une âme ardente et mobile y ajoute par sa sévérité. Ces noms d'amants, non pas gravés, cette fois, sur les écorces de quelque hêtre, mais inscrits aux parois des ruines éternelles, s'associent à la grave histoire, et deviennent une partie vivante de son immortalité. La passion divine d'un être qu'on ne peut croire imaginaire introduit, le long des cirques antiques, une victime de plus, qu'on n'oubliera jamais ; le génie, qui l'a tirée de son sein, est un vainqueur de plus, et non pas le moindre, dans cette cité de tous les vainqueurs.

Quand Bernardin de Saint-Pierre se promenait avec Rousseau, comme il lui demandait un jour si Saint-Preux n'était pas lui-même : «Non, répondit Jean-Jacques ; Saint-Preux n'est pas tout à fait ce que j'ai été, mais ce que j'aurais voulu être.» Presque tous les romanciers poètes peuvent dire ainsi. Corinne est, pour M^me^ de Staël, ce qu'elle aurait voulu être, ce qu'après tout (et sauf la différence du groupe de l'art à la dispersion de la vie) elle a été. De Corinne, elle n'a pas eu seulement le Capitole et le triomphe : elle en aura aussi la mort par la souffrance.

Cette Rome, cette Naples, que M^me^ de Staël exprimait à sa manière dans le roman-poème de *Corinne*, M. de Chateaubriand les peignait vers le même moment dans l'épopée des *Martyrs*. Ici ne s'interpose aucun nuage léger de Germanie ; on rentre avec Eudore dans l'antique jeunesse ; partout la netteté virile du

dessin, la splendeur première et naturelle du pinceau. Pour la comparaison de toutes ces manières diverses de sentir et de peindre Rome depuis que Rome a commencé d'être une ruine, on ne saurait rien lire de plus complet qu'un docte et ingénieux travail de M. Ampère[1].

Rome, Rome! des marbres, des horizons, des cadres plus grands, pour prêter appui à des pensées moins éphémères!

Une personne d'esprit écrivait: «Comme j'aime certaines poésies! il en est d'elles comme de Rome, c'est tout ou rien: on vit avec, ou on ne comprend pas.» *Corinne* n'est qu'une variété imposante dans ce *culte romain*, dans cette façon de sentir à des époques et avec des âmes diverses la Ville éternelle.

Une partie charmante de *Corinne*, et d'autant plus charmante qu'elle est moins voulue, c'est l'esprit de conversation qui souvent s'y mêle par le comte d'Erfeuil et par les retours vers la société française. M^me^ de Staël raille cette société trop légèrement spirituelle; mais en ces moments elle en est elle-même plus qu'elle ne croit: ce qu'elle sait peut-être le mieux dire, comme il arrive souvent, elle le dédaigne.

Comme dans *Delphine*, il y a des portraits: M^me^ d'Arbigny, cette femme française qui arrange et calcule tout, en est un, comme l'était M^me^ de Vernon. On la nommait tout bas dans l'intimité, de même qu'aussi l'on savait de quels éléments un peu divers se composait la noble figure d'Oswald, de même qu'on croyait à la vérité fidèle de la scène des adieux, et qu'on se souvenait presque des déchirements de Corinne durant l'absence.

Quoi qu'il en soit, malgré ce qu'il y a dans *Corinne* de conversations et de peintures du monde, ce n'est pas à propos de ce livre qu'il y a lieu de reprocher à M^me^ de

1. *Revue des Deux Mondes*, 1835, tomes II et III.

Staël un manque de consistance et de fermeté dans le style, et quelque chose de trop couru dans la distribution des pensées. Elle est tout à fait sortie, pour l'exécution générale de cette œuvre, de la conversation spirituelle, de l'improvisation écrite, comme elle faisait quelquefois (*stans pede in uno*) debout, et appuyée à l'angle d'une cheminée. S'il y a encore des imperfections de style, ce n'est que par rares accidents ; j'ai vu notés au crayon, dans un exemplaire de *Corinne*, une quantité prodigieuse de *mais*, qui donnent en effet de la monotonie aux premières pages. Toutefois, un soin attentif préside au détail de ce monument ; l'écrivain est arrivé à l'art, à la majesté soutenue, au nombre.

Le livre de *l'Allemagne*, qui n'a paru qu'en 1813 à Londres, était à la veille d'être publié à Paris en 1810. L'impression soumise aux censeurs impériaux, Esménard et autres, s'achevait, lorsqu'un brusque revirement de police mit les feuilles au pilon et anéantit le tout. On sait la lettre du duc de Rovigo et cette honteuse histoire. L'Allemagne ayant été de plus en plus connue, et ayant d'ailleurs marché depuis cette époque, le livre de M^me^ de Staël peut sembler aujourd'hui moins complet dans sa partie historique ; l'opinion s'est montrée dans ces derniers temps plus sensible à ces défectuosités. Mais, à part même l'honneur d'une initiative dont personne autre n'était capable alors, et que Villers seul, s'il avait eu autant d'esprit en écrivant qu'en conversant, aurait pu partager avec elle, je ne crois pas qu'il y ait encore à chercher ailleurs la vive image de cette éclosion soudaine du génie allemand, le tableau de cet âge brillant et poétique qu'on peut appeler le siècle de Gœthe ; car la belle poésie allemande semble, à peu de chose près, être née et morte avec ce grand homme et n'avoir vécu qu'une vie de patriarche ; depuis, c'est déjà une décomposition et une décadence. En abordant l'Allemagne, M^me^ de Staël insista beau-

coup aussi sur la partie philosophique, sur l'ordre de doctrines opposées à celle des idéologues français ; elle se trouvait assez loin elle-même, en ces moments, de la philosophie de ses débuts. Ici se dénote chez elle, remarquons-le bien, un souci croissant de la moralité dans les écrits. Un écrit n'est suffisamment moral, à son gré, que lorsqu'il sert par quelque endroit au perfectionnement de l'âme. Dans l'admirable discours qu'elle fait tenir à Jean-Jacques par un solitaire religieux, il est posé que «le génie ne doit servir qu'à manifester la bonté suprême de l'âme.» Elle paraît très occupée, en plus d'un passage, de combattre l'idée du suicide. «Quand on est très jeune, dit-elle excellemment, la dégradation de l'être n'ayant en rien commencé, le tombeau ne semble qu'une image poétique, qu'un sommeil, environné de figures à genoux qui nous pleurent ; il n'en est plus ainsi, même dès le milieu de la vie, et l'on apprend alors pourquoi la religion, cette science de l'âme, a mêlé l'horreur du meurtre à l'attentat contre soi-même.» M^me^ de Staël, dans la période douloureuse où elle était alors, n'abjurait pas l'enthousiasme, et elle termine son livre en le célébrant ; mais elle s'efforce de le régler en présence de Dieu. L'*Essai sur le Suicide*, qui parut en 1812 à Stockholm, était composé dès 1810, et les signes d'une révolution morale intérieure chez M^me^ de Staël s'y déclarent plus manifestes encore.

L'amertume que lui causa la suppression inattendue de son livre fut grande. Six années d'études et d'espérances détruites, un redoublement de persécution au moment où elle avait lieu de compter sur une trêve, et d'autres circonstances contradictoires, pénibles, faisaient de sa situation, à cette époque, une crise violente, une décisive épreuve, qui l'introduisait sans retour dans ce que j'ai appelé les années sombres. Qu'elle aille, qu'elle aille ! il n'y a plus désormais, malgré la gloire

qui ne la quitte pas, il n'y a plus de station ni de chant au Capitole. Jusque-là les orages même avaient laissé jour pour elle à des reflets gracieux, à des attraits momentanés, et, selon sa propre expression si charmante, à quelque *air écossais* dans sa vie. Mais à partir de là tout devient plus âpre. La jeunesse d'abord, cette grande et facile consolatrice, s'enfuit. M^me^ de Staël avait horreur de l'âge et de l'idée d'y arriver. Un jour qu'elle ne dissimulait pas ce sentiment devant M^me^ Suard, celle-ci lui disait : «Allons donc, vous prendrez votre parti, vous serez une très aimable vieille.» Mais elle frémissait à cette pensée ; le mot de jeunesse avait un charme musical à son oreille ; elle se plaisait à en clore ses phrases, et ces simples mots, *Nous étions jeunes alors,* remplissaient ses yeux de larmes : «Ne voit-on pas souvent, s'écriait-elle (*Essai sur le Suicide*), le spectacle du supplice de Mézence renouvelé par l'union d'une âme encore vivante et d'un corps détruit, ennemis inséparables? Que signifie ce triste avant-coureur dont la nature fait précéder la mort? si ce n'est l'ordre d'exister sans bonheur et d'abdiquer chaque jour, fleur après fleur, la couronne de la vie.» Elle se rejetait le plus longtemps possible en arrière, loin de *ces derniers jours qui répètent d'une voix si rauque les airs brillants des premiers.* Le sentiment dont elle fut l'objet à cette époque de la part de M. Rocca lui rendit encore un peu de l'illusion de la jeunesse ; elle se laissait aller à voir dans le miroir magique de deux jeunes yeux éblouis le démenti de trop de ravages. Mais son mariage avec M. Rocca, ruiné de blessures, le culte de reconnaissance qu'elle lui voua, sa propre santé altérée, tout l'amena à de plus réguliers devoirs. L'*air écossais*, l'*air brillant* du début devint bientôt un hymne grave, sanctifiant, austère. Il fallait que la religion pénétrât désormais, non plus dans les discours seulement, mais dans la pratique suivie. Plus jeune,

moins accablée, il lui avait suffi d'aller, à certaines heures de tristesse, faire visite de l'autre côté du parc au tombeau de son père, ou d'agiter avec Benjamin Constant, avec M. de Montmorency, quelque conversation mystiquement élevée. En avançant dans la vie, une fois le ressort brisé contre les souffrances positives et croissantes, quand tout manque, et se fane jour par jour, et se décolore, les inspirations passagères ne soutiennent plus ; on a besoin d'une croyance plus ferme, plus continuellement présente : M^me^ de Staël ne la chercha qu'où elle la pouvait trouver, dans l'Évangile, au sein de la religion chrétienne. Avant la résignation complète, le plus fort de sa crise fut durant la longue année qui précéda sa fuite. L'active constance de quelques amis frappés pour elle, l'abandon, les chétives excuses, les *peurs déguisées en mal de poitrine*, de quelques autres, l'avaient touchée au cœur et diversement contristée. Elle se voyait entourée d'une contagion de fatalité qu'elle communiquait aux êtres les plus chers ; sa tête s'exaltait sur les dangers. «*Je suis l'Oreste de l'exil*,» s'écriait-elle au sein de l'intimité qui se dévouait pour elle. Et encore : »*Je suis dans mon imagination comme dans la tour d'Ugolin*.» Trop à l'étroit dans Coppet et surtout dans son imagination terrible, elle voulait à toute force ressaisir l'air libre, l'espace immense. Le préfet de Genève, M. Capelle, qui avait succédé à M. de Barante père révoqué, lui insinuait d'écrire quelque chose sur le roi de Rome ; un mot lui eût aplani tous les chemins, ouvert toutes les capitales : elle n'y songea pas un seul instant, et, dans sa saillie toujours prompte, elle ne trouvait à souhaiter à l'enfant qu'une bonne nourrice. Les *Dix Années d'exil* peignent au naturel les vicissitudes de cette situation agitée ; elle s'y représente étudiant sans cesse la carte d'Europe comme le plan d'une vaste prison d'où il s'agissait de s'évader. Tous ses vœux ten-

daient vers l'Angleterre, elle y dut aller par Saint-Pétersbourg.

C'est dans de telles dispositions longtemps couvées, et après cette crise résolue en une véritable maturité intérieure, que la Restauration trouva et ramena M^me^ de Staël. Elle avait vu Louis XVIII en Angleterre : «Nous aurons, annonçait-elle alors à un ami, un roi très favorable à la littérature.» Elle se sentait du goût pour ce prince, dont les opinions modérées lui rappelaient quelques-unes de celles de son père. Elle s'était entièrement convertie aux idées politiques anglaises, dans cette Angleterre qui lui semblait le pays par excellence à la fois de la vie de famille et de la liberté publique. On l'en vit revenir apaisée, assagie, pleine sans doute d'impétuosité généreuse jusqu'à son dernier jour, mais fixée à des opinions semi-aristocratiques, qu'elle n'avait, de 95 à 1802, aucunement professées. Son hostilité contre l'Empire, son absence de France, sa fréquentation des souverains alliés et des sociétés étrangères, la fatigue extrême de l'âme qui rejette la pensée aux impressions moins hardies, tout contribua chez elle à cette métamorphose. M^me^ de Staël, en vieillissant, devait volontiers se rapprocher des idées anciennes de son père. De même qu'on a remarqué que les tempéraments, à mesure qu'on vieillit, reviennent au type primitif qu'ils marquaient dans l'enfance, se dépouillant ainsi par degrés des formes et des variations contractées dans l'intervalle ; de même que les révolutions, après leur élan, reviennent à un moindre but que celui qu'elles croyaient d'abord atteindre ou qu'elles avaient dépassé, de même nous voyons M^me^ de Staël, vers la fin de sa vie, se réfugier dans un système plus mixte, plus tempéré, mais pour elle presque domestique : c'était, pour la fille de M. Necker, s'en revenir simplement à Saint-Ouen que d'accepter en plein la Charte de Louis XVIII.

Les *Considérations sur la Révolution française,*

dernier ouvrage de M^me^ de Staël, celui qui a scellé le jugement sur elle et qui classe naturellement son nom en politique entre les noms honorés de son père et de son gendre, la donnent à connaître sous ce point de vue libéral, mitigé, anglais, et un peu *doctrinaire*, comme on dit, beaucoup mieux que nous ne pourrions faire. Aussitôt après son retour en France, elle ne tarda pas à voir se dessiner les exigences des partis, et toutes les difficultés qui compliquent les restaurations. Les ménagements, les mesures de conciliation et de prudence, furent dès l'abord la voie indiquée, conseillée par elle. Dans son rapprochement de M^me^ de Duras et de M. de Chateaubriand, elle cherchait à s'entendre avec la portion éclairée, généreuse, d'un royalisme plus vif que le sien. «Mon système, disait-elle en 1816, est toujours en opposition absolue avec celui qu'on suit, et mon affection la plus sincère pour ceux qui le suivent.»

Elle eut dès lors à souffrir incessamment dans beaucoup de ses relations et affections privées par les divergences qui éclatèrent. Le faisceau des amitiés humaines se relâchait, se déliait autour d'elle. Quelques acquisitions nouvelles et précieuses, comme celle de M. Mackintosh, ne la dédommageaient qu'imparfaitement.

Jours pénibles, et qui arrivent tôt ou tard dans chaque existence, où l'on voit les êtres préférés, qu'on rassemblait avec une sorte d'art au sein d'un même amour, se ralentir, se déplaire, se rembrunir l'un après l'autre, se tacher, en quelque sorte, dans la fleur d'affection où ils brillaient d'abord !

Ces déchets inévitables, qui ne s'arrêtent pas devant les amitiés les plus chères, affectaient singulièrement M^me^ de Staël et la détachaient, sinon de la vie, du moins des vanités et des douceurs périssables. Elle avait fini par prendre moins de plaisir à écrire à M. de Montmorency, à *l'admirable ami* lui-même, à cause de ces malheureuses divergences auxquelles, lui, il tenait

trop. M. de Schlegel en voulait beaucoup à cette politique envahissante, et se montrait moins à l'aise, ou parfois amer, en ces cercles troublés qui ne lui représentaient plus la belle littérature de Coppet. M^me^ de Staël, sensible à ces effets, et atteinte déjà d'un mal croissant, se réfugiait ou dans la famille, ou, plus haut, dans la fidélité à *Celui qui ne peut nous être infidèle*. Elle mourut environnée pourtant de tous les noms choisis qu'on aime à marier au sien ; elle mourut à Paris[1] en 1817, le 14 juillet, jour de liberté et de soleil, pleine de génie et de sentiment dans des organes minés avant l'âge, se faisant, l'avant-veille encore, traîner en fauteuil au jardin, et distribuant aux nobles êtres qu'elle allait quitter des fleurs de rose en souvenir et de saintes paroles.

La publication posthume des *Considérations*, qui eut lieu en 1818, fut un événement, et constitua à M^me^ de Staël de brillantes et publiques funérailles. Elle y proposait, à la Révolution française et à la Restauration elle-même, une interprétation politique destinée à un long retentissement et à une durable influence. C'était une *Monarchie selon la Charte* à sa manière ; hors de celle-là et de celle de M. de Chateaubriand, il n'y avait guère de salut possible pour la Restauration. Au contraire, la marche contenue entre ces deux limites aurait pu se prolonger indéfiniment. Chaque parti, alors dans le feu de la nouveauté, s'empressa de demander au livre des *Considérations* des armes pour son système. Les louanges furent justes, et les attaques passionnées. Benjamin Constant dans *la Minerve*, M. de Fitz-James dans *le Conservateur*, en parlèrent vivement, et sous des points de vue assez opposés l'un à l'autre, comme on peut croire. M. Bailleul et M. de Bonald firent à ce sujet des brochures en sens contraire ;

1. Rue Neuve-des-Mathurins.

il y eut d'autres brochures encore. L'influence de pensée que par cet ouvrage M^me^ de Staël exerça sur le jeune parti libéral philosophique, sur celui que la nuance du *Globe* représenta plus tard, fut directe. L'influence conciliante, expansive, irrésistible, qui serait résultée de sa présence, a bien manqué, en plus d'une rencontre, au parti politique qui, pour ainsi dire, émane d'elle, et qui eût continué d'être le sien.

Mais c'est dans le domaine de l'art que son action, de plus en plus, je me le figure, eût été belle, efficace, cordiale, intelligente, favorable sans relâche aux talents nouveaux, et les recherchant, les modifiant avec profit pour eux et bonheur.

Parmi tous ceux qui brillent aujourd'hui, mais disséminés et sans lien, elle eût été le lien peut-être, le foyer communicatif et réchauffant. On se fût compris les uns les autres, on se fût perfectionné à l'union de l'art et de la pensée, autour d'elle.

Oh ! si M^me^ de Staël avait vécu, admirative et sincèrement aimante qu'elle était, oh ! comme elle eût recherché surtout ce talent éminent de femme, que je ne veux pas lui comparer encore ! comme, à certains moments de sévérité du faux monde et des faux moralistes, le lendemain de *Lélia*, comme elle fût accourue en personne, pleine de tendre effroi et d'indulgence ! Delphine, seule entre toutes les femmes du salon, alla s'asseoir à côté de M^me^ de R...

Au lieu des curiosités banales ou des malignes louanges, comme elle eût franchement serré sur son cœur ce génie plus artiste qu'elle, je le crois, mais moins philosophique jusqu'ici, moins sage, moins croyant, moins plein de vues sûres et politiques et rapidement sensées ! comme elle lui eût fait aimer la vie, la gloire ! comme elle lui eût abondamment parlé de *la clémence du ciel* et d'*une certaine beauté de l'univers, qui n'est pas là pour narguer l'homme,*

mais pour lui prédire de meilleurs jours! comme elle l'eût applaudi ensuite et encouragé vers les inspirations plus sereines! O vous, que l'opinion déjà unanime proclame la première en littérature depuis M^me^ de Staël, vous avez, je le sais, dans votre admiration envers elle, comme une reconnaissance profonde et tendre pour tout le bien qu'elle vous aurait voulu et qu'elle vous aurait fait! Il y aura toujours dans votre gloire un premier nœud qui vous rattache à la sienne [1].

Mai 1835. (Extrait des *Portraits de femmes.*)

1. On comprend bien qu'il s'agit de M^me^ Sand. — Depuis trente ans que cette étude sur M^me^ de Staël a paru, il s'est publié bien des écrits et des documents qui l'ont de plus en plus mise en lumière et l'ont fait connaître de plus près, dans quelques parties d'elle-même. Mais, sauf quelques correctifs de détail que nous pourrions apporter à notre première idée, les traits essentiels et principaux de l'Étude qu'on vient de lire restent vrais pour nous aujourd'hui comme il y a trente ans. Gardons-nous de défaire sans raison et d'aller gâter les justes admirations, les religions bien fondées de notre jeunesse.

MADAME ROLAND.

La Révolution française a changé plus d'une fois d'aspect pour ceux qui se disent ses fils et qui sont sortis d'elle. A mesure qu'on s'éloigne, les dissidences dans la manière de l'envisager augmentent parmi les générations, d'abord unanimes à la reconnaître. Les uns, les plus ardents, les plus *avancés*, à ce qu'ils affirment, la systématisent de plus en plus dans leurs appréciations ; ils vont à tout coordonner, hommes et choses, en d'orgueilleuses formules prétendues philosophiques et sociales, qui torturent, selon nous, la diversité des faits et qui leur imposent à toute force un sens sophistique, indépendant des misérables passions le plus souvent dominantes. Sous le couvert des doctrines générales dont ils sont épris, outrageusement pour la réalité des détails et les humbles notions de l'évidence, ils vont fabriquant un masque grandiose à des figures avant tout hideuses, à des monstruosités individuelles. Les autres, qui n'adoptent pas ces formules et qui, dans la voie démocratique ouverte en 89, avaient conçu des espérances plus modérées, plus réalisables, ce semble, voyant les difficultés, les échecs, les désappointements à chaque pas après quarante-six ans comme au premier jour, sont tentés enfin de regarder le programme d'alors comme étant, pour une bonne moitié

du moins, une grande et généreuse illusion de nos pères, comme un héritage promis, mais embrouillé, qui, reculant sans cesse, s'est déjà aux trois quarts dispersé dans l'intervalle. Entre cette démission décourageante et l'exagération des autres, il y a à se tenir. Sans doute, si la plupart des auteurs, des héros de la Révolution revenaient un moment parmi nous, s'ils considéraient ce qu'ils ont payé de leur sang, ils souriraient un peu de pitié, à moins que l'âge, comme nous l'avons vu de quelques-uns, n'eût refroidi leurs antiques exigences et tranquillisé leurs veines. On a pourtant acquis des résultats incontestables de bien-être sinon de gloire, l'égalité dans les mœurs sinon la grandeur dans les actions, les jouissances civiles sinon le caractère politique, la facilité à l'emploi des industries et des talents, sinon la consécration de ces talents à l'intérêt général d'une patrie. Pour nous, qui adoptons ces résultats et qui les goûtons, tout en sentant leur misère au prix de ce que nous avions rêvé, qui croyons à un perfectionnement social, bien lent toutefois et de plus en plus difficile grâce aux fautes de tous, nous continuons de nous tourner par instants vers ces horizons dont le vaste éclat enflammait notre aurore, vers ces noms que nous avons si souvent invoqués, espérant avoir à en reproduire les exemples et les vertus. Mais les temps sont autres, les devoirs ont changé, les applications directes qu'on prétendrait tirer seraient trompeuses. Du moins, dans cette fournaise ardente de notre première Révolution, à côté des ébauches informes ou abjectes, d'admirables statues sont sorties et brillent debout. Maintenons commerce avec ces personnages, demandons-leur des pensées qui élèvent, admirons-les pour ce qu'ils ont été d'héroïque et de désintéressé, comme ces grands caractères de Plutarque, qu'on étudie et qu'on admire encore en eux-mêmes, indépendamment du succès des causes auxquelles ils

ont pris part, et du sort des cités dont ils ont été l'honneur.

Plus que jamais, en ce sens, l'immortelle Gironde est la limite à laquelle notre pensée se plaît et s'obstine à s'arrêter. Il faut sans doute comprendre et s'expliquer ce qui est venu après, ce qui en partie a défendu le pays en le souillant, en le mutilant ; il faut comprendre cela : mais notre admiration, notre estime, sauf de rares exceptions, est ailleurs. A voir la fatale et croissante préoccupation qu'inspirent aux survenants ces figures gigantesques, trop souvent salies de boue ou livides de sang en même temps qu'éclairées du tonnerre, à voir la logique intrépide des doctrines qui s'y rattachent et qui servent tout aussitôt d'occasion ou de prétexte à des craintes et à des répressions contraires, on peut juger que le mal, les moyens violents, iniques, inhumains, même en supposant qu'ils aient durant le moment de crise une apparence d'utilité immédiate, laissent ensuite, ne fût-ce que sur les imaginations frappées des neveux, de longues traces funestes, contagieuses, soit en des imitations théoriques exagérées, soit en des craintes étroites et pusillanimes. A mesure donc que le tumulte des souvenirs, qui redouble pour d'autres, s'éclaircit pour moi et s'apaise, je me replie de plus en plus vers ces figures nobles, humaines, d'une belle proportion morale, qui s'arrêtèrent toutes ensemble, dans un instinct sublime et avec un cri miséricordieux, au bord du fleuve de sang, et qui, par leurs erreurs, par leurs illusions sincères, par ces tendresses même de la jeunesse que leurs farouches ennemis leur imputaient à *corruption* et qui ne sont que des faiblesses d'honnêtes gens, enfin aussi par le petit nombre de vérités immortelles qu'ils confessèrent, intéressent tout ce qui porte un cœur et attachent naturellement la pensée qui s'élève sans sophisme à la recherche du bonheur des hommes. M^me^ Roland est la première et

la plus belle de ce groupe ; elle en est le génie dans sa force, dans sa pureté et sa grâce, la muse brillante et sévère, dans toute la sainteté du martyre. Mais les expressions, qui d'elles-mêmes vont s'idéalisant à son sujet, doivent se tempérer plutôt ; car, en abordant cette femme illustre, c'est d'un personnage grave, simple et historique, que nous parlons.

Elle s'est peinte de sa propre main de façon à ne pas donner envie de recommencer après elle. A moins d'avoir quelques traits originaux à ajouter aux siens, comme ont fait Lemontey et divers autres contemporains qui l'avaient vue, on n'a qu'à renvoyer, pour l'essentiel de sa personne, à ses délicieux et indispensables Mémoires. Comment raconter la vie de Jean-Jacques, son enfance, ses durs commencements, ses belles années, comment retracer de nouveau les particularités de sa physionomie de jeune homme, après les Confessions? Ainsi de M^me^ Roland. Il ne faut pas repasser le crayon sur le pur dessin de cette figure fine et hardie, grandiose et gracieuse, intelligente et souriante ; vouloir ressaisir ce profil simple et net, modeste et fier ; oser retoucher ces jours d'enfance dont elle fixait, à travers les grilles de l'Abbaye ou de Sainte-Pélagie, en couleurs si distinctes, la fraîcheur et les enchantements, depuis l'atelier de son père au quai des Lunettes et cet enfoncement favori du petit salon où elle avait élu domicile, depuis les catéchismes de l'église Saint-Barthélemy, la retraite au couvent de la rue Neuve-Saint-Étienne pour sa première communion, et les promenades au Jardin des Plantes, jusqu'à son séjour heureux et recueilli chez sa grand'maman Phlipon dans l'île Saint-Louis, son retour au quai paternel proche le Pont-Neuf et ses excursions du dimanche aux bois de Meudon. Tout cela est fait, tout cela est à relire. Ces détails si vrais, si faciles, si heureux de présence d'esprit et de liberté d'expression, ces inno-

cents et profonds souvenirs se jouant d'eux-mêmes dans le cadre sanglant, funèbre, qui les entoure, qui les resserre à chaque instant et qui bientôt va les supprimer avant la fin et les écraser, forment une des lectures éternellement charmantes et salutaires, les plus propres à tremper l'âme, à l'exhorter et à l'affermir en l'émouvant.

La Correspondance avec Bancal, et quelques autres lettres inédites encore que nous avons eues sous les yeux, nous présentent M^me^ Roland durant une partie de sa vie qu'elle a moins retracée en ses Mémoires, après les années purement intérieures et domestiques, et avant l'entrée de son mari au ministère. Parmi les lettres adressées à Bosc et publiées dans la dernière édition des Mémoires, il n'y en a que très peu qui se rapportent à cette époque, c'est-à-dire à l'intervalle de 89 à 92, aux derniers temps de son séjour à Lyon, aux premiers mois de son arrivée à Paris. La Correspondance avec Bancal embrasse précisément cette intéressante période. Les impressions journalières des mémorables événements d'alors, fidèlement transmises coup sur coup par cette grande âme émue, et exhalées au sein de l'amitié, sont précieuses à recueillir. Les secousses souvent contradictoires, les espérances précipitées suivies de découragement, puis de nouveau reprises avec ferveur, les jugements excessifs, passionnés, lancés dans la colère, et que plus tard elle mitigera, le bon sens fréquent qui s'y mêle, la sincérité invariable, tout contribue à faire de ces pages sans art un témoignage bien honorable à celle qui les écrivit, en même temps qu'une utile leçon, suivant nous, pour ceux qui cherchent dans la réflexion du passé quelque sagesse à leur usage, quelque règle à leurs jugements en matière politique, quelque frein à leurs premiers et généreux entraînements. On y sent mieux que nulle part ailleurs combien l'importance d'un point d'arrêt précis, d'une

marche mesurée à l'avance, a échappé à l'imprévoyante ardeur de ces âmes *girondines* jetées éperdument entre M. Necker et Robespierre, et ne faisant volte-face à celui-ci que trop tard pour n'en pas être surmontées et dévorées.

M^me^ Roland et son mari avaient accueilli la Révolution de 89 avec transport. Depuis 1784, ils étaient établis dans la généralité de Lyon, passant quelques mois d'hiver dans cette ville, et la plus grande partie de l'année tantôt à Villefranche et tantôt à deux lieues de là, au clos de la Plâtière, petit domaine champêtre, en vue des bois d'Alix et proche du village de Thézée. M. Roland, inspecteur des manufactures, se livrait à des études industrielles, économiques, que sa femme partageait en les variant par la lecture des philosophes et des poètes. La Révolution et le mouvement expansif qu'elle communiquait à toutes les âmes patriotiques les mirent naturellement en correspondance avec diverses personnes actives de Paris, et plus en particulier avec Brissot, dont M. Roland estimait les écrits sur les noirs, les lettres au marquis de Chastellux, et qui fondait alors *le Patriote*, et avec Bancal, qui venait de quitter le notariat pour s'adonner aux lettres, à la politique, et que Lanthenas, ami intime et domestique des Roland, avait rencontré durant un voyage dans la capitale. Les lettres à Brissot, inédites pour la plupart, sont aux mains de M. de Montrol, que nous ne pouvons trop engager à les publier, et à l'amitié de qui nous devons de les avoir parcourues. Le début de cette correspondance avec Brissot ressemble fort à celui de la correspondance avec Bancal : «Si mon excellent ami, écrit M^me^ Roland à Brissot dans les premiers mois de 90, eût eu quelques années de moins, l'Amérique nous aurait déjà reçus dans son sein. Nous regrettons moins cette terre promise depuis que nous espérons une patrie. La Révolution, tout imparfaite

qu'elle soit, a changé la face de la France, elle y développe un caractère et nous n'en avions pas ; elle y laisse à la *vérité* un libre cours dont ses adorateurs peuvent profiter.» Les rapides conquêtes de 89, on le voit, étaient loin de lui suffire ; sa méfiance, son aversion contre les personnages dirigeants de cette première époque, ne tardent pas à éclater. Ainsi, à propos de la séance royale du 4 février 90, de la prestation du serment civique et du discours de Louis XVI qui excita un si général enthousiasme, elle écrivait à Brissot le 11 du même mois : «Les esprits sont ici très partagés... on prête son discours à M. Necker ; quoiqu'il y ait au commencement des tournures ministérielles et un peu de ce pathos qui lui sont assez ordinaires, cependant on y trouve généralement un ton qui ne nous semble pas le sien, et quelquefois une touche de sentiment qu'il n'a jamais su mêler avec son apprêt et ses tortillages.» Cette prévention radicale contre M. Necker, qui remontait au delà de 88, comme l'atteste un mot d'une lettre à M. Bosc, et dont on retrouve l'expression assez peu convenable dans la Correspondance avec Bancal (page 12), n'est autre chose au fond, dans sa crudité, que ce jugement instinctif et presque invincible des esprits de race girondine sur ceux de famille doctrinaire, jugement au reste si amèrement rétorqué par ceux-ci. Entre M^me^ Roland et M. Necker, nous saisissons la dissidence à l'origine, le divorce à sa naissance ; mais les partis, ou du moins les familles politiques auxquelles ils se rattachent l'un et l'autre, se sont assez perpétuées ensuite, pour qu'on puisse en généraliser les caractères hors de leurs personnes. Le type girondin, qui se reproduit dans la jeunesse à chaque génération survenante, est ardent, aventureux, ouvert à la sympathie populaire, confiant sans mesure aux réformes rapides, à la puissance de la seule liberté et à la simplicité des moyens, ombrageux pour ses adversaires,

jamais pour ses alliés, prompt et franc à s'irriter contre ce qui sent la marche couverte et le *tortillage*, déniant vite aux habiles qui entravent sa route le *sentiment* et le *cœur*. Ceux-ci à leur tour, aisément restrictifs et négatifs dans leur prudence, n'hésitant pas au besoin, dans leur système complexe, à limiter, à entamer le droit par la raison d'État, le rendent bien en inimitié aux esprits de nature girondine, que tantôt ils ont l'air de mépriser comme de pauvres politiques, et que tantôt ils confondent en un commune injure avec la secte jacobine pour les montrer dangereux. M^me^ Roland, en imputant le machiavélisme à M. Necker, aux comités de l'Assemblée constituante et aux notabilités nationales de 90, donnait dans un autre excès. Absente du foyer principal, éloignée du détail des événements dont le spectacle réel, depuis le 5 octobre, aurait peut-être contribué à user son surcroît de zèle et à dégoûter sa confiance, elle était surtout sensible aux lenteurs, aux incertitudes de l'Assemblée et à ses efforts pour arrêter. Elle se traduisait trop littéralement les luttes générales de Paris par celles de Lyon, dans lesquelles les intérêts de l'ancien régime et du nouveau se trouvaient plus directement aux prises sans modérateur intermédiaire. Dégoûtée vite de Lyon, et désespérant de rien voir sortir d'intérêts contraires aussi aveugles à se combattre et aussi passionnés, elle n'apporta que plus d'irritation dans la querelle générale qu'elle n'avait pas suivie de près et dont la complication, même de près et durant la première phase d'enthousiasme, lui eût peut-être également échappé. Méconnaissant donc tout à fait le rôle de plus en plus difficile des hommes sincères de 89, ne voyant dès lors dans l'opposition patriotique et les constituants qu'amis et ennemis du peuple en présence, et persuadée que là aussi on n'avait rien à emporter que de haute lutte, son point de départ, pour sa conduite politique

active, fut une grave erreur de fait ; une fausse vue de la situation. C'est dans ce train de pensée qu'elle arriva à Paris en février 91, déjà très engagée, ayant son parti pris, et avec tous ses ressentiments lyonnais, comme avec des troupes fraîches, au secours de Brissot et des autres.

Les lettres de Mme Roland à Bancal et à Brissot offrent quantité de faits intéressants pour l'histoire de Lyon à cette époque. En les rapprochant des événements récents (et on ne peut s'empêcher de le faire en voyant les mêmes intérêts aux mains, les mêmes guerres recrudescentes, et jusqu'aux mêmes devises sur les drapeaux), on apprend combien la vieille plaie a duré et s'est aigrie, combien, à plus de quarante ans de distance, on a peu gagné de remèdes par cette science sociale tant vantée. On rentre dans l'humilité alors, de se voir si médiocrement avancé, bien que sous l'invocation perpétuelle de ce dieu *Progrès* que de toutes parts on inaugure.[1]

Mme Roland nous apparaît dès l'abord comme un des représentants les plus parfaits à étudier, les plus éloquents et les plus intègres, de cette génération politique qui avait voulu 89 et que 89 n'avait ni lassée ni satisfaite. Elle se porte du premier pas à l'avant-garde, elle le sait et le dit : «En nous faisant naître à l'époque de la liberté naissante, le sort nous a placés comme les enfants perdus de l'armée qui doit combattre pour elle et triompher ; c'est à nous de bien faire notre tâche et de préparer ainsi le bonheur des générations suivantes.» Tant qu'elle demeure dans cette vue philosophique générale de la situation, son attitude magnanime répond au vrai ; le temps n'a fait que consacrer ses paroles. Le désintéressement que réclame la chose publique trouve sous sa plume une vertueuse énergie

1. C'était ici une allusion toute naturelle aux insurrections de Lyon dans les premières années du règne de Louis-Philippe.

d'expression : «Quand on ne s'est pas habitué, dit-elle, à identifier son intérêt et sa gloire avec le bien et la splendeur du général, on va toujours petitement, se recherchant soi-même et perdant de vue le but auquel on devrait tendre.» Mais au même moment son noble cœur, si désintéressé des ambitions vulgaires, se laisse aller volontiers à l'idée des orages, et les appelle presque pour avoir occasion de s'y déployer. Bancal, lui racontant une ascension qu'il avait faite au Puy-de-Dôme, avait comparé les orages et les tonnerres qu'on rencontre à une certaine hauteur, avec ceux qui attendaient sur leur route péniblement ascendante les amis de la liberté : «L'élévation de votre superbe montagne, lui répond M^me^ Roland, est l'image de celle où se portent enfin les grandes âmes au milieu des agitations politiques et du bouleversement des passions.» Elle pressentait que c'était là son niveau, et, dans le secret de son cœur, elle ne haïssait pas l'idée d'y être poussée un jour. Mais quand elle se borne à des jugements plus pratiques, à des vues de détail sur le gouvernement, l'insuffisance et le vague de son système deviennent sensibles. Elle professe, dit-elle en un endroit, deux maximes principales, à savoir *que la sécurité est le tombeau de la liberté, que l'indulgence envers les hommes en autorité est le moyen de les pousser au despotisme.* Ailleurs elle demande avant tout à l'Assemblée de consacrer *la liberté indéfinie de la presse*, dont on jouissait pourtant sans trop de restriction en 90. Dans une lettre de décembre même année à Brissot, résumant ses conseils : «*Des comptes et de la raison !* conclut-elle, il n'y a que cela pour ordonner les affaires et pour rendre les peuples heureux.» A travers cette faiblesse et ce manque de science politique positive, percent à tout moment des vues fort justes et fort prévoyantes qui montrent qu'elle ne se faisait pourtant pas illusion sur l'état réel de la société.

A propos d'un pamphlet de Lally-Tolendal, elle disait des hommes de sa couleur : «Ils flattent les passions des *mécontents*, ils séduisent les *hommes légers*, ils ébranlent les *esprits faibles :* ôtez tous ces êtres de la société, comptez la classe ignorante qu'ils influencent à leur manière, et voyez le peu qui reste de bons esprits, de personnes éclairées, pour résister au torrent et prêcher la vérité !» Mais l'entrain de l'attaque et une sorte d'allégresse martiale l'emportaient bientôt sur les prévisions moins flatteuses. L'expression s'anime au péril et étincelle sous sa plume. Elle écrit à Bosc : «On n'ose plus parler, dites-vous, soit ; c'est *tonner* qu'il faut faire.» Une lettre à Lanthenas, du 6 mars 90, commence par ce cri trois fois répété : «*Guerre, guerre, guerre !*» Ce sont à chaque fois des refrains de réveil : *Salut et joie !* ou bien : *Vigilance et fraternité !* on dirait le cri de la sentinelle sur le rempart, qui appelle le combat avec l'aurore. Le *morbleu !* s'y trouve et n'y messied pas. Une lettre à Brissot, du 7 janvier 91, finit par ces mots précipités : «Adieu tout court ; la femme de *Caton* ne s'amuse point à faire des compliments à *Brutus*.»

A partir du mois de février, époque où M^me^ Roland vient à Paris, jusqu'au mois de septembre, époque de son retour à Lyon, durant ces six mois si pleins, si effervescents, qui comprennent la fuite du roi et les événements du Champ-de-Mars, nous voyons ses dispositions agressives se déployer de plus en plus et s'exalter au plus haut degré dans l'atmosphère tourbillonnante où elle vit. La Correspondance avec Bancal est surtout précieuse en ce qu'elle nous offre toute l'histoire de ses impressions tumultueuses durant ce séjour. Dans les pages de ses Mémoires qu'elle y consacre, les émotions, vives encore, sont adoucies par la distance et fondues avec les jugements de date subséquente qui y interviennent. Ici elle agit et pense jour

par jour. Nous la voyons, dédaignant les jeux du théâtre et les distractions du goût, courir droit à l'Assemblée, la trouver faible, puis corrompue, l'envisager avec sévérité d'abord, bientôt avec indignation et colère : 89 et les impartiaux, elle le déclare net, sont devenus les plus dangereux ennemis de la Révolution. Sieyès, Barnave, Thouret, Rabaut, la plupart de ceux avec qui tout à l'heure elle mourra, n'échappent pas aux qualifications de *lâche* et de *perfide;* Pétion, Buzot, Robespierre, seuls, la satisfont. Mais rien n'est plus expressif et caractéristique qu'un article adressé à Brissot, et tracé par elle à une séance même de l'Assemblée, le 20 ou 28 avril. A propos de l'organisation des gardes nationales, on était revenu sur la distinction des citoyens en actifs et passifs. De là sa colère et ses larmes de sang. L'article, qui commence en ces mots : *Jette ta plume au feu, généreux Brutus, et va cultiver des laitues!* finit par cette métaphore militaire : *Adieu, battons aux champs ou en retraite, il n'y a pas de milieu!* Et pourtant, malgré ces entraînements passionnés, téméraires, elle gardait une netteté de vue plus digne de son intelligence supérieure. Le jugement sur Mirabeau est d'une belle et calme lucidité. Et quant aux choses, elle a l'air, mainte fois, de les pressentir admirablement, de ne pas se dissimuler où l'on va, mais elle ne veut ni se ralentir ni se détourner. Ainsi elle écrit à Bancal : «Il n'est pas encore question de mourir pour la liberté ; il y a plus à faire, il faut vivre pour l'établir, la mériter, la défendre.» Et ailleurs : «Je sais que de bons citoyens, comme j'en vois tous les jours, considèrent l'avenir avec un œil tranquille, et, malgré tout ce que je leur entends dire, je me convainc plus que jamais qu'ils s'abusent.» Et encore : «Je crois que les plus sages sont ceux qui avouent que le calcul des événements futurs est devenu presque impossible.» Elle s'étend en un endroit (p. 233) avec

un sens parfait sur cette *patience*, vertu trop négligée et toutefois si nécessaire aux gens de bien pour arriver à des résultats utiles. Mais, par une singulière contradiction, elle manque, tout aussitôt après, de *patience*. Regrettant qu'on ait arrêté Louis XVI fugitif à Varennes, elle donne pour raison que, sans cette fâcheuse capture, *la guerre civile devenant immanquable, la Nation allait forcément à cette grande école des vertus publiques*. Exaspérée par les événements du Champ-de-Mars, elle en vient, dit-elle, à applaudir aux derniers excès de l'Assemblée et à en désirer de plus grands comme le seul moyen d'éveiller l'opinion publique. Je l'aime bien mieux, âme vierge, si longtemps contenue et tout d'un coup trop dévorée, quand elle se livre à des perspectives infinies d'espérance pour ces neveux qu'elle ne verra pas, quand elle proclame avec larmes et ravissement sa foi sans réserve en cette religion de l'avenir si respectable à ceux mêmes qui n'en distinguent pas bien le fondement. Témoin ému d'un triomphe éloquent de Brissot aux Jacobins, elle s'écrie : «Enfin j'ai vu le feu de la liberté s'allumer dans mon pays, il ne saurait s'éteindre. Les derniers événements l'ont alimenté ; les lumières de la raison se sont unies à l'instinct du sentiment pour l'entretenir et l'augmenter... Je finirai de mourir quand il plaira à la nature, mon dernier souffle sera encore le souffle de la joie et de l'espérance pour les générations qui vont nous succéder.»

Les jugements de M^me^ Roland sur La Fayette en particulier ont lieu de nous frapper par le contraste qu'ils offrent avec l'unanime respect dont nous avons entouré cette patriotique vieillesse. Dans sa correspondance avec Bancal, M^me^ Roland se montre mainte fois injuste. Dans une lettre inédite à Brissot (31 juillet 92), très importante historiquement, elle devient, il faut le dire, injurieuse, insultante, et s'échappe à qualifier le

vertueux général du même terme dont Voltaire irrité n'a pas craint de qualifier Rousseau. Rougissons pour les passions politiques de ces torts presque inséparables qu'elles entraînent à leur suite, et que pleurent plus tard les belles âmes. Mme Roland, quinze jours avant sa mort, rétractait pour ainsi dire ses anciennes âcretés contre La Fayette, en justifiant dans les termes suivants Brissot, accusé par Amar de complicité avec le général : «Il avait partagé l'erreur de beaucoup de gens sur le compte de La Fayette ; *ou plutôt* il paraît que La Fayette, d'abord entraîné par des principes que son esprit adoptait, n'eut pas la force de caractère nécessaire pour les soutenir quand la lutte devint difficile, *ou* que *peut-être*, effrayé des suites d'un trop grand ascendant du peuple, il jugea prudent d'établir une sorte de balance.» Ces diverses suppositions sont évidemment des degrés par lesquels Mme Roland revient, redescend pour ainsi dire de son injustice première. Mais on remarquera, aux précautions qu'elle prend, combien, l'injustice une fois construite et si promptement d'ordinaire, il est pénible ensuite, par un reste de fausse honte, d'en redescendre [1].

Revenue à Paris à la fin de l'année 91, Mme Roland entra, on peut le dire, au ministère avec son mari, en mars 92. La Correspondance avec Bancal, qui arrive lui-même à Paris, devient très rare. Au sortir de ce premier ministère, Roland et sa femme habitèrent tantôt une campagne à Champigny-sur-Marne, tantôt un loge-

1. Il faut voir dans la *Vie de Mme de La Fayette*, par Mme de Lasteyrie (1858), les rapports et la correspondance de Mme de La Fayette avec Roland, ministre, lorsqu'elle fut mise en arrestation en septembre 1792; il y eut là aussi une gradation marquée, depuis la première rigueur jusqu'au réveil des sentiments d'humanité et de justice. Mme de La Fayette, dans son généreux désir d'aller au secours du général captif, avait fini par avoir pour appui sincère Roland, c'est-à-dire Mme Roland.

ment rue de la Harpe, n° 81[1]. Durant les mois qui précédèrent le 10 août, l'activité politique de notre héroïne n'avait pas cessé, mais l'expérience avait porté fruit ; elle commençait à moins pousser au mouvement tel quel, et à enrayer un peu. En pratiquant les hommes influents et les meneurs, elle les avait bien vite pénétrés avec la finesse d'une femme et mis à leur place avec la fermeté d'une mâle intelligence. De petits désaccords entre son mari et Brissot ou Clavières lui avaient démontré la difficulté d'une marche unie et combinée de la part même des plus gens de bien. Aux approches de la crise imminente du 10 août, elle ne réclamait déjà plus, comme après Varennes, des mesures brusques, absolues ; elle désirait que les sections réunies demandassent, non *la déchéance*, difficile à prononcer sans déchirer l'acte constitutionnel, mais *la suspension provisoire*, qu'il serait possible, quoique avec peine, écrivait-elle dix jours avant le 10 août à Brissot, d'accrocher, pour ainsi dire, à l'un des articles de la Constitution. Une lettre de Louvet à Brissot, de sept jours seulement avant le 10 août, est dans le même sens et dénote les mêmes craintes entre la faiblesse d'une part et l'exagération de l'autre. M^me^ Roland, comme Louvet, se plaignait du silence à l'Assemblée et de l'attitude incertaine de leur ami en des circonstances si menaçantes. Le jugement que porte M^me^ Roland des hommes politiques de la seconde époque révolutionnaire, de ceux qu'elle a connus et éprouvés, est aussi distinct et décisif que son mépris des hommes de 89 a pu paraître confus et aveugle. C'est qu'à partir de 91 elle vit de près la scène et posséda tous les éléments de situation et de conduite. Ses Mémoires contiennent de brillants et véridiques portraits de ses amis, un peu à la Plutarque ; mais il est plus curieux de les retrouver saisis

1. Aujourd'hui occupé par M. Pitois (1835). — Tout cela a disparu depuis; un nouveau Paris a comme aboli l'ancien.

par elle dans l'action même et sous le feu de la mêlée, confidentiellement et non plus officiellement, dans le privé et non pour la postérité. La lettre à Brissot, déjà citée (du 31 juillet 92), ayant pour objet de le prémunir contre les facilités de caractère et de jugement auxquelles il était enclin, présente des indications très particulières sur les principaux de ce groupe illustre et fraternel que de loin une seule auréole environne. Chacun y est touché et marqué en quelques lignes ; ils passent tous l'un après l'autre devant nous dans leurs physionomies différentes, et le digne Sers (depuis sénateur), aimable philosophe, habitué aux jouissances honnêtes, mais lent, timide et par là même incapable en révolution, et Gensonné, si faible à l'égard de Dumouriez dans l'affaire de Bonne-Carrère, qui ne sait pas saisir le moment de perdre un homme quand il le faut ; avec trop de formes dans l'esprit et pas assez de résolution dans le caractère ; et l'estimable Guadet, au contraire trop prompt, trop vite prévenu ou dédaigneux, s'étant trompé d'ailleurs sur la capacité de Duranthon qu'il a poussé aux affaires, et ayant à tout jamais compromis son jugement par cette bévue sans excuse ; et Vergniaud qu'elle n'aime décidément pas ; trop épicurien, on le sent, trop voluptueux et paresseux pour cette âme de Cornélie : elle ne se permettrait pas de le juger, dit-elle, mais les temporisations subites de l'insouciant et sublime orateur ne s'expliquent pas pour elle, aussi naturellement que pour nous, en simples caprices et négligences de génie ; mais elle le trouve par trop vain de sa toilette, et se méfie, on ne sait pourquoi, de son regard voilé, qui pourtant s'éclairait si bien dans la magie de la parole. Le portrait final qu'elle a donné de lui, en réparant ce que l'impression passagère avait d'injuste, témoigne assez de ce peu de sympathie réciproque. *L'ami* Clavières, en revanche, lui paraît fort solide, et même aimable, quand il n'est

pas quinteux. M^me^ de Staël répondait à quelqu'un qui lui reprochait de juger trop à fond ses amis : «Qu'y faire? j'irais à l'échafaud, que je ne pourrais m'empêcher de juger encore les amis qui m'accompagneraient.» C'est ce qu'a fait M^me^ Roland. Entre tous ces hommes de bien et de mérite, elle cherche vainement un grand caractère propre à rassurer dans cette crise et à rallier le bon parti par ses conseils. Oh ! qu'elle dut alors regretter un Mirabeau honnête homme et désintéressé ! Tout en excitant Brissot à être ce grand caractère, on voit assez qu'elle y compte peu, et qu'elle le connaît *excessivement confiant, naturellement serein, même ingénu.* Elle-même, si elle avait été homme, eût-elle pu devenir ce bon génie patriotique, sauveur de l'empire? on aime à le croire, et rien dans sa conduite d'alors ne dément l'idée d'une audace clairvoyante, d'une capacité supérieure et applicable.

Mais, pour nous en tenir au jugement qu'elle a fait des autres, acteur incomplet et gêné qu'elle était à cause de son sexe, je suis frappé de cette fermeté et de cette pénétration de coup d'œil qu'elle y porte, même quand la passion l'offusque encore. Ses invectives sur Garat, par exemple, sont d'une grande dureté, et ne laissent pas jour aux qualités secondaires de cet homme de talent, de sensibilité même, aimable, disert, aussi bon et aussi sincère qu'on peut l'être n'étant que sophiste brillant et sans la trempe de la vertu. Pourtant, après avoir relu l'apologie de Garat lui-même en ses Mémoires, je trouve que, malgré les dénégations de l'écrivain et ses explications ingénieuses, analytiques, élégantes, les jugements de M^me^ Roland subsistent au fond et restent debout contre lui. Comme on conçoit, en lisant les descriptions subtiles et les périodes cicéroniennes de celui qui n'osait flétrir ni Clodius ni Catilina, comme on conçoit l'indignation de M^me^ Roland pour ces palliatifs, pour cette douceur de langage en présence

de ce qu'elle appelait crime, pour les prétentions conciliatrices de cette souple intelligence toute au service d'une imagination vibratile ! M^me^ Roland pressentait et ruinait d'avance ces justifications futures, quand elle lui écrivait de sa prison : «Fais maintenant de beaux écrits, explique en philosophe les causes des événements, les passions, les erreurs qui les ont accompagnés ; la postérité dira toujours : *Il fortifia le parti qui avilit la représentation nationale*, etc., etc.» Quant à Brissot, nous adoptons tout à fait le jugement de M^me^ Roland sur lui, sur son honnêteté profonde et son désintéressement ; nous le disons, parce qu'il nous a été douloureux et amer de voir les auteurs d'une histoire de la Révolution qui mérite de s'accréditer, auteurs consciencieux et savants, mais systématiques, reproduire comme incontestables des imputations odieuses contre la probité du chef de la Gironde. Il est difficile, à cinquante ans de distance, de laver Brissot des calomnies de Morande ; mais toute la partie publique de sa vie repousse et anéantit les récriminations adressées à la partie antérieure et obscure. Né dans un pays où Brissot séjourna d'abord, à Boulogne où il travailla avec Swinton, où il se maria, parent des personnes qui l'accueillirent alors et de cette famille Cavilliers qui l'a précisément connu en ces années calomniées, je n'ai jamais ouï un mot de doute sur son intégrité constante et sa pauvreté en tout temps vertueuse. La biographie de Brissot, présentée comme on vient de le tenter, serait-elle un acheminement à l'immolation *théorique* qu'on veut faire de la Gironde *protestante et corrompue* à Robespierre *catholique et pur?* à la bonne heure ! Ce qu'on peut affirmer, c'est que ce dernier sourirait de son plus mauvais sourire en lisant la biographie de sa victime, ainsi chargée à l'avance de bandelettes un peu souillées.

On voit dans la Correspondance avec Bancal figurer

fréquemment Blot et Lanthenas, que des dissidences d'opinion éloignèrent bientôt de leurs illustres amis. Lanthenas, dont Mme Roland parle en ses Mémoires comme d'un amoureux peu exigeant, et qu'elle appelle en ses lettres *le bon apôtre*, l'était en effet dans toute l'acception, même vulgaire, du mot. Excellent homme, empressé, exalté, un de ceux que la Révolution saisit du premier coup et enleva dans les airs comme des cerfs-volants, jusque-là d'une grande utilité domestique, l'idéal du *famulus*, il voulut plus tard agir et penser par lui-même et perdit la tête dans la mêlée, c'est l'esprit que je veux dire ; car Marat, pour comble d'injure, Marat, son ex-confrère en médecine et qui l'avait apprécié sans haine, le fit rayer de la liste fatale, comme simple d'esprit [1]. On conçoit, on pressent cette fâcheuse destinée de Lanthenas, dès qu'on le voit adresser à Brissot des articles aussi niaisement intitulés que celui-ci : *Quand le peuple est mûr pour la liberté, une nation est toujours digne d'être libre*, ou bien lorsqu'il propose à Bancal de *faire quelque grande confédération pour travailler dans quelques années, en même temps en Angleterre et en France, à nous débarrasser absolument des prêtres*. Quoi qu'il en soit, par les qualités de son cœur et son amour de vieille date pour Mme Roland, le bon Lanthenas méritait de mieux finir...

Pour qui lirait superficiellement toute cette Correspondance, il pourrait se faire qu'un des traits les plus intéressants à y saisir échappât. Il se passe en effet, il se noue et se dénoue entre Mme Roland et Bancal, durant ces deux années, une espèce de roman ; oui, un roman de cœur, dont, à travers les distractions des grands événements et la discrétion du langage, on poursuit çà et là les traces à demi couvertes. Bancal, dès

1. «Quant au docteur *Lanternas*, disait-il en pleine Convention, tout le monde sait que c'est un simple d'esprit.»

les commencements de la liaison, paraît en avoir été vivement attiré. On voit, par une raillerie aimable que lui adresse Mme Roland, qu'il soutenait que leur rapprochement n'était pas dû à la Révolution, qu'il aurait eu lieu également sans les circonstances patriotiques, et qu'ils étaient comme fatalement prédestinés à une amitié mutuelle : *Il est des nœuds secrets, il est des sympathies*. Dans un séjour qu'il fit au clos la Plâtière vers septembre 90, cet attrait avait redoublé pour lui, et quelque conversation confidentielle s'était un jour engagée, dans laquelle il n'avait pu taire à son amie les sentiments de trouble qu'elle lui inspirait. Étant reparti bientôt, il écrivit une lettre commune à M. et à Mme Roland ; mais celle-ci, à qui son mari absent (il était à Lyon ou à Villefranche) l'envoya, y saisit quelques expressions qu'elle interpréta d'une manière plus particulière, et elle se hasarda à écrire de la campagne, dans l'absence et à l'insu de M. Roland, une lettre du 8 octobre, que nous livrons, ainsi expliquée, à la sensibilité des lecteurs. L'émotion, au reste, que trahit cette lettre, n'était l'indice que d'un sentiment et non d'une passion. Mme Roland, dans une autre lettre *à part* (28 octobre), y revient en tâchant de calmer et de ramener au vrai l'imagination de son ami. Ailleurs, 30 novembre, elle se plaint assez agréablement et avec une sorte de coquetterie voilée, dans la fable du *Rossignol* et de la *Fauvette*, de l'immanquable oubli du voyageur qui semblait en effet les négliger. On retrouve aussi, dans les lettres de consolation, quelques promesses de fidélité à des souvenirs assez intimes ; puis, au retour de Londres, l'expression d'une tendre inquiétude sur la mélancolie prolongée dont elle est témoin. Mais tout se termine alors par l'aveu d'une nouvelle passion de Bancal, pour laquelle Mme Roland, en amie généreuse et dévouée, lui prodigue, avec ses conseils, des offres délicates d'intervenir. Ce ne devait

pas être là encore la passion sérieuse, véritable, longtemps retardée, qui saisit enfin l'âme puissante de Mme Roland, et à laquelle elle fait allusion en deux endroits de ses Mémoires, lorsqu'elle parle des *bonnes raisons* qui, vers le 31 mai, la poussaient au départ pour la campagne, et lorsque, saluant l'empire de la philosophie qui succédait chez elle au sentiment religieux, elle ajoute que ces sauvegardes ininterrompues semblaient devoir la préserver à jamais de l'orage des passions, dont pourtant, *avec la vigueur d'un athlète, elle sauve à peine l'âge mûr!* Quel fut l'objet pour elle de cette seule, de cette tardive et déchirante passion de cœur? Un préjugé public a nommé Barbaroux, parce qu'elle l'a loué dans un admirable portrait pour sa tête d'Antinoüs. Mais rien ne prouve que ce fût lui. Un voile sacré continuera donc de couvrir cet orage de plus, qui roulait et grossissait silencieusement aux approches de la mort, dans une si grande âme[1]!

Mme Roland a nommé une fois Mme de Staël dans une lettre qui s'est trouvée mêlée aux papiers de Brissot, mais qui ne s'adresse pas à lui, car la date (22 novembre 89) ne permettrait pas entre eux la familiarité de liaison qui s'y voit: «On nous fait ici (*à Lyon*), dit Mme Roland, des contes sur Mme de *Staal* (*sic*) qu'on dit être fort exacte à l'Assemblée, qu'on prétend y avoir des chevaliers auxquels de la tribune elle envoie des billets pour les encourager à soutenir les motions patriotiques; on ajoute que l'ambassadeur d'Espagne lui en a fait de graves reproches à la table de son

1. Il est certain aujourd'hui que c'était Buzot qui eut l'honneur d'occuper ainsi l'âme de Mme Roland. On a retrouvé et publié des lettres d'elle qu'elle lui écrivait dans sa prison; et enfin des passages supprimés d'abord, qu'on a rétablis récemment dans le texte de ses *Mémoires* imprimés, contiennent un aveu formel.

père. Vous ne pouvez vous représenter l'importance que nos aristocrates mettent à ces bêtises nées peut-être dans leur cerveau ; mais ils voudraient montrer l'Assemblée comme conduite par quelques étourdis excités, échauffés par une dizaine de femmes.» Mme de Staël, en revanche, n'a nulle part (que je me le rappelle) nommé Mme Roland. Était-ce instinct de vengeance filiale à cause de son père méconnu et maltraité? était-ce faiblesse de femme qui se détourne d'une rivale? Mme Roland, dans ce qui est dit au chapitre des *Considérations* sur le groupe des Girondins, brille par son absence. Quoi qu'il en soit, on ne peut éviter de rapprocher en idée ces deux femmes illustres et de les comparer. Mme Roland, de onze ans plus âgée, dut à l'avantage de son éducation bourgeoise d'échapper tout d'abord à bien des faux-brillants, au factice de la vanité et de la société. Ce petit enfoncement dans le salon, proche de l'atelier de son père, valait mieux comme asile d'enfance, comme berceau d'étude ou de réflexion sévère, que le fauteuil, au salon de Mme Necker, dans le cercle des beaux-esprits, ou même que les bosquets romanesques de Saint-Ouen. Mlle Phlipon se fit donc un caractère plus mâle et plus simple ; elle eut de bonne heure l'habitude de réprimer sa sensibilité, son imagination, de s'arrêter à des principes raisonnés, et d'y ranger sa conduite. On ne la voit pas prendre feu par la tête, à quinze ans, pour un M. de Guibert, et M. de Boismorel, dont le rôle près d'elle semble analogue, ne fut qu'une figure très régulière et très calme à ses yeux. La teinte philosophique et raisonnable qu'elle revêt, qu'elle affecte un peu, la rend même plutôt antipathique et injuste pour les beaux-esprits et les littérateurs en vogue, si chers à Mlle Necker. C'est le contraire de l'engouement ; elle ne perd aucun de leurs ridicules, elle trouve la mine de d'Alembert chétive, le débit de l'abbé Delille maussade ; Ducis

et Thomas lui paraissent se prôner l'un autre, comme les deux ânes de la fable, et elle verrait volontiers un homme de lettres médiocre en celui dont M^me^ de Staël a dit si parfaitement : «Garat, alors ministre de la justice, et, dans des temps plus heureux pour lui, l'un des meilleurs écrivains de la France.» Qu'on n'aille pas faire de M^me^ Roland toutefois un pur philosophe stoïque, un citoyen rigide comme son mari, en un mot autre chose qu'une femme. Elle l'est ; on la retrouve telle, sous sa philosophie et sa sagesse, par le besoin d'agir sinon de paraître, de faire jouer les ressorts sinon de s'en vanter. Avec quelle satisfaction souriante elle se peint à sa petite table, dans ce cabinet que Marat appelait un *boudoir*, écrivant, sous le couvert du ministre, la fameuse lettre au pape ! Plus d'une fois durant le second ministère de Roland, elle fut inopinément mandée à la barre de la Convention ; elle y venait et répondait à tout avec modestie, mais avec développement, et une netteté, une propriété unique d'expression. Sous son air modeste, on apercevait son rayonnement et sa joie d'être ainsi active aux choses publiques. Après ses six mois de Paris en 91, à son retour à Villefranche, bien loin alors de prévoir le ministère pour son mari et à la veille de rentrer dans la vie privée, dans l'obscurité étouffante et la nullité de la province (lettre à Bancal, 11 septembre), comme elle souffre ! comme son cœur se serre ! Elle aussi se sentait faite pour un rôle actif, influent, multiplié, pour cette scène principale où l'on rencontre à chaque pas l'aliment de l'intelligence et l'émotion de la gloire ; elle aussi, loin de Paris, exilée à son tour de l'existence agrandie et supérieure qu'elle avait goûtée, elle aurait redemandé, mais tout bas, sa rue de la Harpe. Certes, si quelque prophétique vision, quelque miroir enchanté lui avait déroulé à l'avance sa carrière publique si courte et si remplie, ses dépêches au pape et au roi du fond du

boudoir austère, son apparition toujours applaudie à la barre des assemblées, et, pour clore le drame, elle-même en robe blanche, la chevelure dénouée, montant triomphalement à l'échafaud, si elle eût pu choisir, certes elle n'aurait pas hésité ; comme l'antique Achille, elle eût préféré la destinée militante, tranchée à temps et immortelle, à quelque obscure félicité du coin du feu. Et, avec cela, elle ressentait la vie domestique, la vocation maternelle, pratiquait le ménage dans sa simplicité et savait écouter la nature dans ses secrètes solitudes. Le détail des champs, la couleur des vignes et des noyers, les sueurs des vignerons, la récolte, la basse-cour, les réserves de fruits secs, les *poires tapées*, l'occupent et la passionnent : «J'*asine* à force,» écrit-elle à Bosc dans une petite lettre richement et admirablement rustique, foisonnante pour ainsi dire [1], qui aurait assez mal sonné, je crois, sous les ombrages majestueux de Coppet [2], mais telle que notre pseudonyme George Sand en écrirait du fond de son Berry en ses meilleurs jours. Pour couronner le tableau des qualités domestiques chez M^me^ Roland, il ne faut plus que rappeler le début de cette autre lettre écrite à Bosc, de Villefranche : «Assise au coin du feu, mais à onze heures du matin, après une nuit paisible et les soins divers de la matinée, mon ami à son bureau, ma petite à tricoter, et moi causant avec l'un, veillant l'ouvrage de l'autre, savourant le bonheur d'être bien chaudement au sein de ma petite et chère famille, écrivant à un ami tandis que la neige tombe, etc.» A côté de ces façons d'antique aloi, de ces qualités saines et bonne-

1. *Saturæ sordida rura casæ*, dit Martial. «J'*asine* à force et m'occupe de tous les petits soins de la vie *cochonne* de la campagne.» Ce mot d'*asiner* est amené parce que M^me^ Roland était alors au lait d'ânesse.

2. M^me^ de Staël disait qu'*elle aimerait assez l'agriculture, si l'agriculture sentait moins le fumier.*

ment bourgeoises, osons noter l'inconvénient ; à défaut du chatouillement aristocratique, la jactance plébéienne et philosophique ne perce-t-elle pas quelquefois? Mme Roland me choque, avec son accent d'esprit-fort, lorsqu'elle fronde d'un sourire de supériorité les *disciples de Jésus*. En écrivant, à l'imitation de Jean-Jacques, sur certaines particularités qu'il sied à toute femme d'ensevelir, elle se complaît, avec une sorte de belle humeur stoïcienne et de dédain des sexes, en des allusions moins chastes qu'elle qui était la chasteté même. Sa vertueuse légèreté en pareille matière lui permet de trouver tout simplement *jolis* et de *bon goût* les romans de Louvet. Ces petits travers *philosophiques* n'allaient pas à gâter un ton accompli de femme et une grâce perfectionnée que le frottement révolutionnaire ne put jamais flétrir, bien qu'en ait dit l'équivoque Mme de Créqui [1], qui d'ailleurs a tracé d'elle un jeune portrait charmant.

La parole, le style de Mme Roland est plus ferme, plus concis, plus net, que le style de Mme de Staël en sa première manière ; cette différence tient au caractère, aux habitudes d'éducation des deux écrivains, et à dix années de plus chez Mme Roland. Celle-ci avait écrit beaucoup et de longue main, dans ses loisirs solitaires, sur toutes sortes de sujets ; elle arriva à la publicité, prête et mûre ; ses pages, tracées à la hâte et d'un jet, attestent une plume déjà très exercée, un esprit qui savait embrasser et exprimer à l'aise un grand nombre de rapports. Mme de Staël, à la barre des mêmes assemblées, aurait probablement parlé avec moins de calme et de contenu, elle eût été vite à l'émotion, à l'éclat. L'une, comme une dame romaine, tempérant la modestie et l'orgueil, cachait sous les plis du vêtement son stylet et ses tablettes. Delphine, palpitante et dont le

1. C'est-à-dire la Créqui de M. de Courchamps.

sein se gonfle, un peu femme du Nord, ne craignait pas de montrer sa harpe et de laisser flotter sa ceinture. Et cependant Mme Roland est bien sous le même souffle, sous la même inspiration sentimentale que cette autre fille de Jean-Jacques : «Quoi qu'il en soit du fruit de l'observation et des règles de la philosophie, écrit-elle à Bancal, je crois à un guide plus sûr pour les âmes saines, c'est le *sentiment*.» Comme Mme de Staël encore, elle lit Thompson avec larmes ; si plus tard, dans sa veine républicaine, elle s'attache à Tacite et ne veut plus que lui, l'auteur républicain du livre *de la Littérature* ne se nourrissait-il pas aussi de Salluste et des Lettres de Brutus? Toutes les deux laissent échapper dans leurs récits un enjouement marqué, une verve également méprisante et moqueuse contre les persécuteurs de bas étage dont on les entoure ; elles sont maîtresses, dès qu'il le faut, en ce jeu de l'ironie, arme aisée des femmes supérieures. Avec les années, je pense, l'une écrivant, se produisant davantage, et rabattant par degrés son stoïcisme au pied de la réalité, l'autre se dégageant de son nuage et continuant de mûrir, elles auraient de moins en moins différé [1].

1. On a quelquefois rapproché le nom de Mme Roland de celui de mistress Hutchinson, femme forte également, auteur de Mémoires qui ne sont ni très amusants ni très variés, mais solides et d'une saine lecture. Mistress Hutchinson s'appesantit trop, durant plus d'un volume, sur les démêlés de son mari, gouverneur de Nottingham, avec les comités locaux, et ne développe pas assez sa conduite au parlement, dans l'affaire du roi et après. Mais tout le commencement et la fin sont parfaits, et sensiblement imprégnés ou plutôt pétris d'honnêteté. Il est touchant de voir quel respect d'amour mistress Hutchinson porte à son noble époux, avec quelle modestie elle lui attribue toutes ses propres vertus: «Ce qu'elle était, c'était lui tant qu'il était présent; et ce qu'elle est maintenant n'en est plus qu'une image décolorée.» Mais mistress Hutchinson et Mme Roland diffèrent autant d'ailleurs que les deux Révolutions qui les ont produites. L'une se sent du voisinage de Rousseau, l'autre du voisinage de Milton.

Un éloge bien rare à donner aux grandes et glorieuses existences, tout à fait particulier à Mme Roland, c'est que plus on va au fond de sa vie, de ses lettres, plus l'ensemble paraît simple : toujours le même langage, les mêmes pensées sans réserve ; pas un repli, nulle complication ou de passions ou de vœux et de tendances diverses. Cette dernière et mystérieuse passion elle-même, dont on ignore l'objet et que deux traits seulement dénoncent, est majestueuse dans son silence. Quant au reste, vérité, évidence, limpidité parfaite ; pas une tache, pas un voile à jeter ; regardez aussi avant que vous voudrez dans sa maison de verre, transparente comme avait souhaité ce Romain : la lumière de l'innocence et de la raison éclaire un intérieur bien ordonné, purifiant. Comme cette femme soutient le regard au point de vue de la réalité ! Près de mourir, elle a pu s'écrier, sans fiction aucune, dans son hymne d'adieu : «Adieu, mon enfant, mon époux, ma bonne, mes amis ; adieu, soleil dont les rayons brillants portaient la sérénité dans mon âme comme ils la rappelaient dans les cieux ; adieu, campagnes solitaires dont le spectacle m'a si souvent émue, et vous, rustiques habitants de Thézée, qui bénissiez ma présence, dont j'essuyais les sueurs, adoucissais la misère et soignais les maladies, adieu ; — adieu, cabinets paisibles où j'ai nourri mon esprit de la vérité, captivé mon imagination par l'étude, et appris, dans le silence de la méditation, à commander à mes sens et à mépriser la vanité.»

On a voulu, dans ces derniers temps, faire de Mme Roland un type pour les femmes futures, une femme forte, républicaine, inspiratrice de l'époux, égale ou supérieure à lui, remplaçant par une noble et clairvoyante audace la timidité chrétienne, disait-on, et la soumission virginale. Ce sont là encore d'ambitieuses et abusives chimères. Les femmes comme Mme Roland sauront toujours se faire leur place, mais elles seront tou-

jours une exception. Une éducation plus saine et plus solide, des fortunes plus modiques, des mariages plus d'accord avec les vraies convenances, devront sans doute associer de plus en plus, nous l'espérons, la femme et l'époux par l'intelligence comme par les autres parties de l'âme ; mais il n'y a pas lieu pour cela à transformer les anciennes vertus, ni même les grâces : il faut d'autant plus les préserver. A ceux qui citeraient M^me^ Roland pour exemple, nous rappellerons qu'elle ne négligeait pas d'ordinaire ces formes, ces grâces qui lui étaient un empire commun avec les personnes de son sexe ; et que ce génie qui perçait malgré tout et s'imposait souvent, n'appartenant qu'à elle seule, ne saurait, sans une étrange illusion, faire autorité pour d'autres.

Août 1835. (*Portraits de femmes*)

MADAME DE RÉMUSAT.

J'ai toujours eu un grand faible pour les auteurs qui le sont sans qu'on s'en doute. On vit dans le monde à côté d'eux ; on goûte leur esprit ; on joue avec le sien en leur présence ; on est à cent lieues de penser à l'homme de lettres, à la femme de lettres, à l'auteur, et en effet rien n'y ressemble moins. Mais, un jour, un été, à une certaine saison d'ennui, après les années brillantes, cette personne, à la campagne, prend une plume, et trace, sans but arrêté d'abord, un roman ou des souvenirs pour elle, pour elle seule, ou même seulement ce sont des lettres un peu longues qu'elle écrit à des amis sans y trop songer ; et dans cinquante ans, quand tous seront morts, quand on ne lira plus l'homme de lettres de profession à la mode en son temps, et que ses trente volumes de couleur passée iront lourdement s'ensevelir dans les catalogues funèbres, l'humble et spirituelle femme sera lue, sera goûtée encore presque autant que par nous contemporains ; on la connaîtra, on l'aimera pour sa nette et vive parole, et elle sera devenue l'un des ornements gracieux et durables de cette littérature à laquelle elle ne semblait point penser, non plus que vous près d'elle.

Les exemples à citer de ce genre de fortune ne manqueraient pas dans le passé, et l'avenir, il faut l'espérer, en réserve quelques-uns encore. Tout désormais ne sera pas réglé en profession, et l'imprévu saura trouver ses

retours. Dans cette rare et fine lignée des Sévigné ou des Motteville, M^me^ de Rémusat tiendrait bien sa place ; elle l'aura surtout du jour où les Mémoires qu'elle a laissés sur l'Empire pourront être publiés. En attendant, nous avons droit de la revendiquer ici comme l'auteur d'un excellent *Essai sur l'Éducation des Femmes*, qu'on vient de réimprimer. Mais notre coup d'œil ne se bornera pas au livre, la personne nous attirera bien plus avant ; et ce sera notre plaisir, notre honneur d'introduire quelques lecteurs, de ceux même qui se souviennent d'elle, comme de ceux qui ont tout à en connaître, dans l'intimité d'un noble esprit qu'une confiance amicale nous a permis à loisir de pénétrer. Parler d'elle dignement et en toute nuance semblerait sans doute à bien des égards la tâche toute naturelle et facile d'une autre plume aussi délicate que sérieuse, si la pudeur filiale n'était pas la première des délicatesses.

Claire-Élisabeth Gravier de Vergennes naquit à Paris, en 1780. Elle était petite-nièce du ministre de Louis XVI. Son père, maître des requêtes, avait été intendant à Auch, et occupait à Paris, au moment de la Révolution, une place importante, quelque chose comme une direction générale ; il fit partie en 89 de l'administration de la Commune de Paris, mais fut très vite dépassé : il périt en 94 sur l'échafaud. Sa veuve (M^lle^ de Bastard), qui exerça une grande influence sur l'éducation de ses filles, était une femme de mérite, d'un esprit original, gai, piquant et très sensé. Fortement marquée de l'expérience de son siècle, elle paraît avoir été douée de cette supériorité de caractère et de vue qui, saisissant la vie telle qu'elle est, la domine et sait la refaire aux autres telle qu'elle devrait être. M^me^ de Vergennes éleva gravement et même sévèrement ses deux filles, en idée des conditions nouvelles qu'elle prévoyait dans la société. La ruine sou-

daine de crédit qui s'était fait sentir au sein de la famille à la mort de l'oncle ministre (1787) avait été pour elle une première leçon, et qui ne l'étonna point : elle savait de bonne heure son La Bruyère. La Révolution la trouva très en méfiance, elle eût été d'avis de quitter la France avant les extrémités funestes ; mais son mari n'y ayant pas consenti, elle ne s'occupa plus que d'y tenir bon, de faire face aux malheurs, et, au lendemain des désastres, de sauver l'avenir de sa jeune famille.

Le berceau de M^me^ de Rémusat est donc bien posé ; ces circonstances premières et décisives, qui environnent l'enfance, vont y introduire et y développer les germes prudents qui grandiront. Du milieu social où elle naquit, comme de celui où se forma son aînée, M^lle^ Pauline de Meulan, on peut dire (et je m'appuie ici pour plus de facilité sur des paroles sûres) que «c'était une de ces familles de hauts fonctionnaires et de bonne compagnie, qui sans faire précisément partie ni de la société aristocratique, ni même de la société philosophique, y entraient par beaucoup de points et tenaient du mouvement du siècle, bien qu'avec modération, à peu près comme en politique M. de Vergennes, qui contribua à la révolution d'Amérique, fut collègue de Turgot et de M. Necker, et prépara la Révolution française, sans être philosophe ni novateur.»

Protégée et abritée jusqu'au sortir des plus affreux malheurs sous l'aile de son excellente mère, la jeune Clary, dans une profonde retraite de campagne, prolongeait, près de sa sœur cadette [1], une enfance paisible, unie, studieuse, et abordait sans trouble la tendre jeunesse, ne cessant d'amasser chaque jour ce fonds inappréciable d'une âme sainement sensible et finement solide : telle la nature l'avait fait naître, telle une édu-

1. Aujourd'hui M^me^ la comtesse de Nansouty.

cation lente et continue la sut affermir. Sa physionomie même et la forme de ses traits exprimaient, accusaient un peu fortement peut-être ce sérieux intérieur dans les goûts qu'il ne faudrait pourtant pas exagérer, et qui ne sortait pas des limites de son âge. Sa figure régulière s'animait surtout par l'expression de très beaux yeux noirs ; le reste, sans frapper d'abord, gagnait plutôt à être remarqué, et toute la personne paraissait mieux à mesure qu'on la regardait davantage. Elle devait observer dès lors cette simplicité de mise à laquelle elle revint toujours dès qu'elle le put, et qui n'était jamais moins qu'une négligence décente. Je ne sais si, comme plus tard, ses cheveux volontiers ramenés voilaient le front, qui aurait eu son éclat.

Mariée dès seize ans, et par affection, à M. de Rémusat, ancien magistrat de cour souveraine [1], elle trouva en cet époux du double de son âge un guide instruit, un ami sûr, et entre sa mère, sa sœur et lui, durant les premières années de son mariage, elle continua sa vie de retraite, de bonheur caché et de culture intérieure. Quelques citations d'Horace, qui lui sont échappées, me montrent même que, comme M^me^ de La Fayette, comme M^me^ de Sévigné, elle sut le latin : elle l'apprit, durant ces saisons de calme loisir, par les soins de son mari, et près du berceau de son fils ; car elle était mère à dix-sept ans.

Ainsi tout concourait à accomplir en elle son sens délicat et ce que j'appellerai sa justesse ornée. La vallée de Montmorency était l'heureux enclos ; on habitait Saint-Gratien d'abord, qu'on ne quitta que pour Sannois. Je trouve, dans des papiers et des notes d'un temps un peu postérieur, l'expression et le regret de son bonheur si complet d'alors, auprès d'une mère qu'elle ne devait pas longtemps posséder : «Il me semble

1. Avocat-général à la Cour des aides de Provence.

la voir encore (écrivait-elle pour son fils) dans cette petite maison que vous vous rappellerez peut-être. Mon imagination me la représente au milieu de nous, travaillant à quelque ouvrage destiné à l'une de ses filles, égayant nos soirées par sa conversation si piquante et si variée, tantôt racontant, avec une originalité qui lui était particulière, mille histoires plaisantes, ou qui nous le paraissaient, parce qu'elle leur prêtait un charme qu'elle seule savait donner, tantôt animant la société par une discussion sérieuse qu'elle savait de même, et selon la convenance, ou prolonger avec intérêt, ou terminer avec saillie. Du milieu de cette foule de bonnes plaisanteries qui lui échappaient sans cesse, jaillissaient encore des réflexions fortes et profondes, que son bon goût avait soin de revêtir toujours d'une sorte de couleur féminine...» Sans trop m'arrêter sur cet ancien portrait de famille placé aux origines de notre sujet, et qui le domine du fond, sans prétendre non plus pénétrer dans le mystère de la transmission des esprits, ne semble-t-il donc pas, presque à la première vue, que de si amples et si vives qualités maternelles aient suffi à se partager dans sa descendance, et à y fructifier en divers sens, comme un riche héritage? L'une de ses filles, celle qui nous occupe, développera plutôt le côté sérieux et philosophique, si je puis ainsi l'appeler; on possède, on retrouve chaque jour chez l'autre (j'allais dire, on applaudit) l'ingénieuse et riante fertilité, le brillant d'imagination[1]; tandis que de cette veine originale primitive, de cette haute source d'excellente raillerie, il restera encore assez pour rejaillir en dons heureux et piquants sur le petit-fils dont elle chérissait et charmait l'enfance.

D'un caractère, d'un tour d'esprit tout autre que M^me^ de Vergennes, et appartenant à une génération de

1. M^me^ de Nansouty a fait quantité de proverbes et petites comédies de société.

beaucoup antérieure, M^me^ d'Houdetot habitait Sannois ; un mur mitoyen séparait les deux familles ; le voisinage et toutes les convenances aimables les lièrent. L'intimité qui s'ensuivit eut un effet durable sur l'esprit de M^me^ de Rémusat, et détermina en quelque sorte le milieu social où elle passa sa vie. M^me^ d'Houdetot ne mourut qu'en janvier 1813, à l'âge de quatre-vingt-trois ans. Dans les années où nous la prenons, c'est-à-dire un peu avant 1800, le salon de cette aimable vieille réunissait les débris de la bonne compagnie et de la société philosophique, qui même, en aucun temps, ne s'en était absolument exilée. On peut dire de M^me^ d'Houdetot que son idéal d'existence ne sortit jamais de cette vallée de Montmorency où la flamme de Jean-Jacques a comme gravé son souvenir en chiffres immortels. Son printemps d'idylle y refleurit bien des fois ; sa fraîcheur d'impressions se conserva jusqu'au dernier jour. M^me^ d'Houdetot passa à la campagne le temps même de la Terreur ; sa retraite fut respectée ; ses parents s'y pressaient autour d'elle, et il se pourrait bien (écrit M^me^ de Rémusat dans un charmant *portrait* de sa vieille amie) qu'elle n'eût gardé de ces jours affreux que le souvenir des obligations plus douces et des relations plus affectueuses qu'ils lui valurent. M^me^ d'Houdetot était de ces âmes qu'on peindrait d'un mot : *elles ont passé dans le monde en voyant le bien*. C'est encore une manière de le faire, au moins tout auprès de soi. L'heureuse illusion dont s'enveloppe une nature aimante rayonne autour d'elle et en rend ou en prête aux autres. Mais je veux, de ce portrait étendu que j'ai sous les yeux, et qui a pour épigraphe le mot de Massillon : *C'est l'amour qui décide de tout l'homme*, — je veux tirer ici quelques passages qui en fixeront mieux les nuances, et nous accoutumeront aussi à l'observation judicieuse et fine, à la ligne gracieuse et pure de celle qui l'a tracé :

«On ne peut guère, écrit M^me^ de Rémusat, porter plus loin que M^me^ d'Houdetot, je ne dirai pas la bonté, mais la bienveillance. La bonté demande une sorte de discernement du mal : elle le voit et le pardonne. M^me^ d'Houdetot ne l'a jamais observé dans qui que ce soit. Nous l'avons vue souffrir à cet égard, souffrir réellement, lorsqu'on exprimait le moindre blâme devant elle ; et dans ces occasions elle imposait silence d'une manière qui n'était jamais désobligeante, car elle montrait tout simplement la peine qu'on lui faisait éprouver. Cette bienveillance a prolongé la jeunesse de ses sentiments et de ses goûts. L'habitude du blâme aiguise peut-être l'esprit beaucoup plus qu'elle ne l'étend : mais, à coup sûr, elle dessèche le cœur et produit un mécontentement anticipé qui décolore la vie. Heureux celui qui meurt sans être détrompé ! Le voile clair et léger qui sera demeuré sur ses yeux donnera à tout ce qui l'environne une fraîcheur et un charme que la vieillesse ne ternira point. Aussi M^me^ d'Houdetot disait-elle souvent : Les plaisirs m'ont quittée, mais je n'ai point à me reprocher de m'être dégoûtée d'aucun. — Cette disposition la rendait indulgente dans l'habitude de la vie, et facile avec la jeunesse. Elle lui permettait de jouir des biens qu'elle avait appréciés elle-même, et dont elle aimait le souvenir ; car son âme conservait une sorte de reconnaissance pour toutes les époques de sa vie.

«Par une suite de la même disposition expansive, elle avait éprouvé de bonne heure un goût très vif pour la campagne. Avide de saisir tout ce qui s'offrait à ses impressions, elle s'était bien gardée de ne pas connaître celles que peut inspirer l'aspect d'un beau site et d'une riante verdure ; elle demeurait en extase devant un point de vue qui lui plaisait ; elle écoutait avec ravissement le chant des oiseaux, elle aimait à contempler une belle fleur, et tout cela jusque dans les dernières années de sa vie. Jeune, elle eût voulu tout aimer, et ceux de

ses goûts qu'elle avait pu garder sur le soir de ses ans embellissaient encore sa vieillesse, comme ils avaient concouru à parer cette heureuse époque qui nous permet d'attacher un plaisir à chacune de nos sensations.

«... Rentrée dans le monde quand nos troubles cessèrent, elle y rapporta sa bienveillance accoutumée, et chercha à jouir encore des biens qui ne pouvaient lui échapper. Le besoin d'aimer, qui fut toujours le premier chez elle, la conduisit à faire succéder à des amis qu'elle avait perdus d'autres amis plus jeunes qu'elle choisit avec goût, et dont la nouvelle affection la trompait sur ses pertes. Elle croyait honorer encore ceux qu'elle avait aimés, et dont elle se voyait privée, en cultivant dans un âge avancé les facultés de son cœur. Trop faible pour se soutenir dans sa vieillesse par ses seuls souvenirs, elle ne crut pas qu'il fallût cesser d'aimer avant de cesser de vivre. Une Providence indulgente la servit encore en préservant ses dernières années de l'isolement qui d'ordinaire les accompagne. Des soins assidus et délicats embellirent ses vieux jours de quelques-unes des couleurs qui avaient égayé son printemps : une amitié complaisante consentit à prendre avec elle la forme qu'elle était accoutumée de donner à ses sentiments. La raison austère et détrompée pouvait quelquefois sourire de cette éternelle jeunesse de son cœur : mais ce sourire était sans malignité, et sur la fin de sa vie M^me^ d'Houdetot trouva encore dans le monde cette indulgence affectueuse que l'enfance aimable paraît avoir seule le droit de réclamer.

«D'ailleurs elle a prouvé, par le courage et le calme qu'elle a montrés dans ses derniers moments, que l'exercice prolongé des facultés du cœur n'en affaiblit point l'énergie. Elle a senti qu'elle mourait, et cependant, en quittant une vie si heureuse, elle n'a laissé échapper que l'expression d'un regret aussi tendre que touchant : — Ne m'oubliez pas, disait-elle à ses

parents et à ses amis en pleurs autour de son lit de mort ; j'aurais plus de courage s'il ne fallait pas vous quitter, mais du moins que je vive dans votre souvenir !

«C'est ainsi qu'elle ranimait encore par le sentiment une vie prête à s'éteindre, et ces seuls mots *j'aime* ont été le dernier accent que son âme, en s'exhalant, ait porté vers la Divinité[1].»

Mme de Rémusat crayonnait l'aimable portrait en 1813 ; quinze ans auparavant elle entrait avec nouveauté dans ce monde restauré que recomposaient tant de débris, et qui se remettait à sourire si gracieusement sous ses rides. Cette société de Mme d'Houdetot où régnaient encore les derniers philosophes, M. de Saint-Lambert, M. Suard, l'abbé Morellet, n'était plus philosophique que littérairement, pour ainsi parler. La Révolution avait beaucoup désabusé, beaucoup refroidi. Il y avait là, nous dit un très bon juge, un mélange assez pacifique de lumières modernes, de vœux rétrogrades, de goûts d'ancien régime, de mœurs simples amenées par le malheur des temps, de tristes regrets à la suite des douleurs de 93 ; il y avait surtout un vif besoin de bonheur, de repos final et de plaisirs de société. Ce qui eût été contradiction dix ans plus tôt s'assortissait en ce moment à merveille. A travers ce

1. A l'appui et comme au bas de ce doux pastel, il nous sera permis d'écrire quelques vers de Mme d'Houdetot elle-même, de ces vers du bon vieux temps dont plusieurs sont restés agréables encore sous leur couleur passée ; voici une *imitation* qu'elle avait faite *de Marot*, et où le tendre aveu se retrouve dans un léger déguisement :

Jeune, j'aimai : ce temps de mon bel âge,
Ce temps si court, l'amour seul le remplit,
Quand j'atteignis la saison d'être sage.
Encor j'aimai, la raison me le dit.
Me voilà vieux, et le plaisir s'envole ;
Mais le bonheur ne me quitte aujourd'hui,
Car j'aime encore, et l'amour me console ;
Rien n'aurait pu me consoler de lui.

croisement d'idées et de sentiments, rien n'opprimait le jeu libre de la pensée et n'en forçait la direction ; les jeunes esprits avaient de quoi s'y gouverner eux-mêmes dans leur droiture et y faire leur voie. En politique on y était royaliste en ce sens qu'on aimait mieux Louis XVI que ses juges, et les émigrés que les jacobins ; mais on s'y montrait, en général, assez disposé à embrasser tout gouvernement régulier, tout ce qui garantirait l'ordre et le repos. C'était la bonne compagnie du Consulat. Le Consulat, dès le premier jour, en fut reconnu et salué.

M^me^ de Vergennes avait eu de tout temps quelques relations avec M^me^ de Beauharnais, et elle ne les avait pas discontinuées avec M^me^ Bonaparte. Le hasard les avait rapprochées une première fois dans un petit village des environs de Paris où elles allaient passer le terrible été de 93 ; le hasard les rapprocha encore durant le temps de l'expédition d'Égypte. M^me^ Bonaparte habitait dès lors la Malmaison, et M^me^ de Vergennes vint séjourner quelques mois à Croissi, tout près de là, dans le château d'un ami. La fortune de l'illustre absent, à cette époque, n'était pas à beaucoup près aussi nette que nous la jugeons aujourd'hui ; son astre lointain semblait par moments près de s'éclipser. M^me^ Bonaparte, après le radieux éclat de la première campagne d'Italie, se trouvait déjà un peu veuve, un peu répudiée, ce semble, et en proie à mille gênes comme à mille soucis, au sein des restes somptueux d'une première et passagère grandeur. Naturellement expansive et d'un abandon facile, elle n'eut pas plutôt retrouvé M^me^ de Vergennes, qu'elle ne ménagea pas l'arriéré des récits et toutes sortes de confidences. Le débarquement à Fréjus la vint saisir au milieu de ses craintes et replacer brusquement sur le char. Lorsqu'après un an environ, le nouveau gouvernement s'étant tout à fait affermi, M^me^ de Vergennes eut recours à elle et lui exprima le désir d'une position pour son gendre, de quelque place, par

exemple, au Conseil d'État, elle la retrouva toute grâce, toute bienveillance. Les Tuileries se rouvraient ; Mme Bonaparte eut à l'instant l'idée de prendre près d'elle, pour dame du palais, Mme de Rémusat, et d'attacher par suite son mari au service du Consul. C'était plus qu'on n'avait désiré, c'était trop. Mais déjà de telles faveurs étaient des ordres et ne se discutaient plus. M. de Rémusat devint préfet du palais.

On essayait d'un commencement de cour. C'est dans l'automne de 1802 que Mme de Rémusat s'établit pour la première fois à Saint-Cloud, où était alors le premier Consul. Elle avait vingt-deux ans. Sa nomination et celle de son mari parurent un événement au sein de cet entourage jusque-là tout militaire. On y pouvait voir une pensée du maître, une première avance et comme un premier anneau pour se rattacher à l'ordre civil, et pour en gagner les personnes considérées. Il y avait bien des degrés dans les anciens noms ; mais celui de *Vergennes* était connu, était historique, et tenait à l'ancien régime. Il frayait la voie à de plus grands, encore rebelles, qui ne firent pas faute pourtant dès que le Consulat se changea en Empire, et qui se précipitèrent en foule. De plus, le Consul, qui *aimait assez qu'on sût pour lui ce qu'il ignorait*, trouvait particulièrement en M. de Rémusat un tact sûr, la connaissance parfaite des convenances et de certains usages à rétablir, tout ce qui enfin, à cette époque, pouvait servir cette partie importante et délicate de son dessein. Il ne s'agissait de rien moins que de restaurer la dignité dans les formes et la politesse.

J'aurais trop à dire, et je dirais trop peu, si je voulais suivre Mme de Rémusat dans cette cour où elle se trouva ainsi lancée à vingt-deux ans, au sortir d'une existence solitaire et morale. Douée d'une maturité et d'une prudence supérieure à son âge, son âme droite évita les écueils, et son esprit ferme recueillit les enseignements,

L'enthousiasme reconnaissant et dévoué, dont elle s'était d'abord senti le besoin, essuya trop d'échecs consécutifs pour résister et subsister bien longtemps. Elle a peint elle-même cette décroissance graduelle dans des Mémoires que je me crois à peine le droit d'effleurer [1]. Nous retrouverons tout à l'heure quelques-uns des résultats de son expérience retracés sous voile dans un roman, et nous serons là plus à l'aise du moins pour les faire ressortir.

Une particularité essentielle et, pour ainsi dire, historique, reste à noter : M^me^ de Rémusat fut une des personnes qui, pendant ces premières années, causèrent le plus avec le Consul. A quoi dut-elle cette faveur? Elle-même nous en déduit les raisons, non sans quelque raillerie. Elle arrivait simple et franche, avec ses habitudes de conversation aisée, au sein de ce monde de mot d'ordre et d'étiquette où, à ce début, l'on était, en général, assez ignorant et timide. Elle admirait Bonaparte et n'avait pas appris encore à le craindre. Aux brusques questions qu'il adressait, à ses rapides monologues, les autres femmes ne répondaient le plus souvent que par monosyllabes, tandis qu'elle, elle avait quelque-

1. Elle avait fait mieux. Admise, comme M^me^ de Motteville, à voir d'une très bonne place cette *belle comédie*, elle avait songé à en fixer sur le temps même les complets souvenirs. Elle avait écrit chaque soir, autant qu'elle l'avait pu, les événements, les impressions, les entretiens de la journée. Par malheur, en 1815, pendant les Cent-Jours, quelques circonstances particulières, que sans doute elle s'exagéra, la poussèrent à craindre pour des papiers si pleins de choses et de noms: ce qui est véridique est presque toujours terrible. Elle sortit pour les mettre en sûreté chez un ami; mais, ne l'ayant pas trouvé, elle rentra précipitamment et les jeta au feu. Une heure après, elle en était aux regrets. Ce n'est qu'après la publication de l'écrit de M^me^ de Staël sur la Révolution française qu'elle eut l'idée et le courage de rassembler encore une fois ses souvenirs: à défaut du premier et incomparable récit, ceux qui liront l'autre un jour auront de quoi se consoler.

fois une pensée et se permettait de la dire. Les premiers jours, cela fit presque scandale et causa grande jalousie : elle dut se le faire pardonner par des lendemains de silence. Mais surtout elle avait mieux encore qu'à répondre, quand Bonaparte pensait tout haut, comme il s'y échappait souvent ; elle savait écouter, elle savait comprendre et suivre ; il était très sensible à ce genre d'intelligence et en savait un gré infini, particulièrement à une femme. Était-ce que, par hasard, il s'en étonnait? M. de La Mennais, en un récent écrit, d'où l'on tirerait des pensées assurément plus gracieuses, a dit : «Je n'ai jamais rencontré de femme en état de suivre un raisonnement pendant un demi-quart d'heure.» Voilà qui est bien dur, et qui sent la rancune. Bonaparte n'était pas précisément galant et se montrait sévère surtout pour l'esprit des femmes ; mais il n'aurait jamais dit pareille chose : il n'aurait eu qu'à se souvenir de M^me^ de Rémusat.

Diverses raisons et circonstances arrêtèrent assez tôt ces débuts communicatifs, et mirent comme le signet aux conversations du héros avec la femme spirituelle : d'abord sa propre prudence à elle-même, une fois éclairée sur le peu de sûreté du lieu ; puis l'étiquette souveraine de l'Empire qui étendit son niveau. Sans doute aussi M^me^ de Rémusat était un esprit trop sérieux, trop actif, pour écouter causer de politique sans y réfléchir ; l'Empereur put s'en apercevoir et se méfier. Attachée d'ailleurs par affection comme par position à l'impératrice Joséphine, elle se sentait pour rôle unique de suivre sa fortune. Elle fut atteinte de très bonne heure dans sa santé, ce qui ne lui permit guère de faire activement son service, pourtant simplifié vers la fin dans cette retraite de la Malmaison. M. de Rémusat continuait de remplir le sien près de l'Empereur avec plus d'exactitude et de conscience que d'empressement. La situation assez grande qu'ils avaient obtenue du pre-

mier jour n'alla donc jamais jusqu'à la faveur. Depuis le divorce, il y eut arrêt marqué, définitif ; et la liaison étroite où ils furent avec M. de Talleyrand, durant ces dernières années de l'Empire, étendit sur eux comme une ombre de la même disgrâce.

Vers cette époque, le goût de la société comme conversation, et celui de la littérature à titre presque d'occupation suivie, prirent une place croissante dans la vie de M^me^ de Rémusat. Les réflexions graves lui vinrent avant l'âge, et sa maturité data du cœur même de sa jeunesse. Ses cahiers de pensées nous permettent de la suivre à cet égard de beaucoup plus près qu'il ne semblerait possible. Dans un voyage qu'elle fit à Cauterets pour sa santé en 1806, l'isolement où elle se trouva au sortir d'une cour qui avait hâté son expérience, lui donna lieu d'en rassembler les fruits déjà tristes et amers. Son état de souffrance la reporta vers les idées religieuses dont son enfance n'avait jamais manqué, et qui depuis n'avaient été que distraites ; elle rêva, elle pria, surtout elle médita : «La méditation, a-t-elle dit, diffère de la rêverie en ce qu'elle est l'opération volontaire d'un esprit ordonné.» Des réflexions qu'elle écrivit vers le même temps, après avoir lu celles de M^me^ Du Châtelet sur le Bonheur, nous la montrent bien contraire à cette morale égoïste et sèchement calculée de l'amie de Voltaire, comme d'ailleurs elle eût été peu encline à la morale purement sentimentale que de plus tendres avaient puisée dans Rousseau. La sienne cherchait plutôt son appui dans la raison, et se dirigeait par l'effort au devoir. Pourtant, des idées et même des pratiques religieuses positives (nous en avons la preuve et nous y reviendrons) s'y mêlèrent en avançant, et agirent beaucoup plus que le monde et peut-être les amis ne l'auraient cru, mais peut-être aussi un peu moins que M^me^ de Rémusat ne se le disait à elle-même. Dans un excellent morceau que je lis, daté de 1813, *sur la co-*

quetterie, elle n'avait eu besoin que de consulter son observation de moraliste, son jugement sain et ses goûts délicatement sérieux, pour dire, par exemple :

«C'est de trente à quarante ans que les femmes sont ordinairement le plus portées à la coquetterie. Plus jeunes, elles plaisent sans effort, et par leur ignorance même. Mais quand leur printemps a disparu, c'est alors qu'elles commencent à employer de l'adresse pour conserver des hommages auxquels il serait pénible de renoncer. Quelquefois elles essaient de se parer encore des apparences de cette innocence qui leur a valu tant de succès. Elles ont tort ; chaque âge a ses avantages, et aussi ses devoirs. Une femme de trente ans a vu le monde, elle sait le mal, même en n'ayant fait que le bien. A cet âge, elle est ordinairement mère ; depuis longtemps l'expérience est devenue sa véritable sauvegarde. Alors elle doit être calme, réservée, je dirai même un peu froide. Ce n'est plus l'abandon et la grâce de la confiance qui doivent l'entourer, mais la dignité majestueuse que lui donnent les titres d'épouse et de mère. A cette époque, il faut avoir le courage de dénouer la ceinture de Vénus. Voyez les charmes dont le poète l'a composée [1] : sont-ce là les ornements de la vertu et de la maternité?

«Mais qu'on a besoin de force pour quitter la première un semblable ornement ! Avec un peu de soins, il sied encore si bien ! Cependant, encore quelques années, la ceinture tombera d'elle-même, se refusant à parer des charmes flétris. Alors on rougira en la regardant ; on dira tristement comme cette courtisane grecque qui consacrait son miroir à la Beauté éternelle : *Je le donne à Vénus, puisqu'elle est toujours belle...*

«N'est-il pas plus sage de se prémunir d'avance contre

1. «Là sont enfermés tous les charmes, là l'amour, le désir, le murmure des amants, l'insinuant propos qui dérobe leur cœur même aux plus sages.» (HOMÈRE, *Iliade*, XIV.)

l'amertume d'un pareil moment, et de chercher des consolations contre l'inévitable mécompte dans le courage avec lequel on l'aura prévu? Les sacrifices dictés par la raison ont cet avantage, que l'effort qu'ils ont coûté en devient toujours la récompense. O mères! entourez-vous de bonne heure de vos enfants. Dès qu'ils sont au monde, osez vous dire que votre jeunesse va passer dans la leur; ô mères! soyez mères, et vous serez sages et heureuses!»

Elle écrivait ces choses avec un sentiment profond, elle les disait avec un accent pénétré et un retour pratique sur elle-même; dès cet âge, en effet, elle dénoua la ceinture, qui n'avait renfermé pour elle que les grâces pudiques. Tout nous dit qu'elle eût pu se la permettre encore. On prendrait une heureuse idée de sa personne à ce moment dans un très fin portrait de *Clary*, tracé par une main, j'allais dire une griffe, bien connue, non en telle matière pourtant, et peu coutumière d'écrire [1]. Sa physionomie avait, comme son esprit, l'agrément durable; des lèvres, des dents belles, et la vivacité des yeux, éclairaient le visage à proportion qu'on causait. Sa taille était restée jeune. Elle avait trente-deux ans, et en paraissait vingt-huit.

Elle voyait beaucoup, en ces années, M^me^ de Vintimille, et cette société d'élite dont le mouvement intérieur nous a été tout récemment rendu avec une vivacité aussi affectueuse que piquante par les lettres de M. Joubert. La société de M^me^ de Vintimille était plus et mieux qu'une suite du XVIII^e^ siècle. En ce temps où tout renaissait, il y avait, en certains coins, comme une reflorescence et, si l'on peut dire, un *regain* du pur Louis XIV. Le goût remontait à ses hautes sources;

1. M. de Talleyrand, un jour qu'il présidait le Sénat, se mit à s'ennuyer de la séance, et, prenant une feuille de papier officiel qui était devant lui, il traça de sa petite écriture le portrait de *Clary*.

la religion, servie par M. de Chateaubriand, représentait ses grands modèles. Tandis qu'au dehors une librairie intelligente, aidant ce retour du public, réimprimait des collections d'anciens mémoires, de petits choix de lettres de M^me^ de Montmorency, de M^me^ de Scudery, de M^me^ de Coulanges, on citait tel cercle où les femmes prenaient le deuil à l'anniversaire de la mort de M^me^ de Sévigné.

La mode des portraits de société, qui n'avait jamais entièrement cessé, semblait revivre comme au beau temps de Mademoiselle. Après celui de M^me^ d'Houdetot par M^me^ de Rémusat je pourrais citer d'elle encore le portrait de M^me^ de Vintimille et celui de M. Pasquier, lequel, à beaucoup d'égards, nous paraîtrait d'hier, tant les facultés aimables, que la société exerce, accompagnent sans peine jusqu'au bout les mérites solides. M^me^ de Rémusat, aux heures de liberté que lui laissaient ses fonctions de service officiel, désormais fort ralenties, aimait à rester chez elle. On y venait régulièrement ; on y causait beaucoup, à la manière de l'ancien régime, et son salon de la place Louis XV fut tout à fait un de ceux du temps de l'Empire. Le monde de M^me^ de Vintimille et celui de M^me^ d'Houdetot s'y retrouvaient avec quelques variantes et quelques rajeunissements : c'étaient M. Molé, M. Suard et l'abbé Morellet, M. de Bausset (le cardinal), M. Galloix, M. Cuvier, M^lle^ de Meulan et M. Guizot, M. de Barante, un peu M. de Fontanes, Gérard le peintre, plus tard M. Villemain. Dans un cahier de souvenirs, dans un de ces albums alors plus rares qu'aujourd'hui et plus intimes, où on lit inscrits les noms des amis, et où l'on recherche de chacun d'eux, avec une curiosité mêlée de tristesse, quelques témoignages particuliers et déjà lointains, je saisis avec bonheur et je dérobe une page toute lumineuse signée du nom de Chateaubriand. Rien de ce qui échappe à certaines plumes ne saurait fuir et

pâlir. M. de Chateaubriand porte de la grandeur, même dans la grâce ; je me figure qu'Homère eût été Homère encore jusque dans les proportions de l'Anthologie. Voici l'éclatant fragment :

«La Gloire, l'Amour et l'Amitié descendirent un jour de l'Olympe pour visiter les peuples de la terre. Ces divinités résolurent d'écrire l'histoire de leur voyage et le nom des hommes qui leur donneraient l'hospitalité. La Gloire prit dans ce dessein un morceau de marbre, l'Amour des tablettes de cire, et l'Amitié un livre blanc. Les trois voyageurs parcoururent le monde, et se présentèrent un soir à ma porte : je m'empressai de les recevoir avec le respect que l'on doit aux Dieux. Le lendemain matin, à leur départ, la Gloire ne put parvenir à graver mon nom sur son marbre ; l'Amour, après l'avoir tracé sur ses tablettes, l'effaça bientôt en riant ; l'Amitié seule me promit de le conserver dans son livre.

«DE CHATEAUBRIAND. — 1813.»

Il serait bien solennel de se demander si M^me^ de Rémusat apporta quelque chose de particulier et de nouveau dans la conversation de son temps : elle dut pourtant viser à introduire le sérieux dans la société. Les deux parts autrefois étaient sensiblement séparées ; on avait le sérieux, si l'on pouvait, dans le cabinet et dans la solitude ; on portait, on cherchait le frivole et le purement amusant dans le monde : il y avait lieu sans doute à un essai de transaction, de conciliation. M^me^ de Rémusat dut au moins y songer. Pour nous littérateurs, et à ne juger que d'un peu loin et par les livres, nous dirions que si M^me^ de Staël introduisit et maintint une sorte de sérieux plus exalté, que si M^me^ Guizot (M^lle^ de Meulan) ne craignit pas un sérieux plus raisonneur et parfois contredisant, M^me^ de Rémusat dut rechercher un sérieux plus uni à la fois et plus doux. Mais toutes

ces distinctions sont des *formules* rédigées après coup et à l'usage de ceux qui n'ont pas vu. Je me hâte d'en sortir, car je vois d'ici les vrais témoins, les seuls qui ont vécu et qui savent, et ils sourient.

Dans l'histoire (à peu près impossible malheureusement) de la conversation en France, un trait suffirait à qualifier M^me^ de Rémusat, à lui faire sa part, et on peut se rapporter à ce qu'il signifie pour le mélange du sérieux et de la grâce : elle est peut-être la femme avec laquelle ont le mieux aimé causer Napoléon et M. de Talleyrand.

L'histoire de la conversation, je viens de le dire, me paraît impossible, comme celle de tout ce qui est essentiellement relatif et passager, de ce qui tient aux impressions mêmes. Où retrouver les éléments et la mesure? Quand les propos assez exacts se transmettraient dans des écrits, dans des lettres, ils y arriveraient la plupart du temps *figés*, car le papier ne sourit pas [1]. Rien n'est plus adapté au goût de chaque époque que la conversation qui y règne. L'entretien sérieux d'hier semblerait demain un peu timide, ou superficiel, ou fade, s'il revenait dans un entier écho. La conversation délicate et polie d'un temps semblera empesée dans un autre. M^me^ de Rémusat l'a ingénieusement remarqué dans son *Essai sur l'Éducation* (chapitre XI) : l'idéal de la conversation passée, lorsqu'on veut en fixer le beau moment, recule et s'enfuit à l'horizon comme tous les âges d'or. M^me^ Du Deffand et M^me^ Du Châtelet se plaignent déjà des manières des hommes, et M^me^ de Lambert déclare qu'ils ont perdu le vrai ton. M^me^ Des Houlières croyait qu'il eût fallu remonter

1. On l'a dit: l'inconvénient des livres de *Pensées*, quand elles ne sont pas communes, est qu'elles paraissent souvent prétentieuses; les mêmes choses dites ne l'étaient pas. Le sourire et l'accent les faisaient passer; mais, fixées sur le papier, c'est autre chose: le papier est bête.

jusqu'à Bassompierre, et M^me^ de La Fayette a rejeté la date de son roman sous les Valois. J'aimerais à en conclure que même pour nous, et malgré nos plaintes habituelles, tout à cet égard n'est pas désespéré encore. Quand on regrette si vivement les plaisirs de la conversation (c'est comme pour les scrupules en morale), on est bien près de mériter l'exception heureuse et de rattraper quelques bons moments. Après tout, y eut-il jamais plus que cela?

Et puisque j'en suis à cette question de l'introduction du sérieux dans les entretiens de société, j'en veux signaler, en passant, une conséquence, d'autant plus qu'elle est tout particulièrement littéraire. L'oserai-je bien dire? tout n'est pas avantage dans ce courant continuel et extérieur plus élevé et plus soutenu. Au point de vue de l'écrivain, un inconvénient est d'apporter plus d'uniformité entre ce qu'on *parle* et ce qu'on *écrit;* on parle avec plus de verve, on écrit avec moins. Le tact, la convenance qu'on retrouve sous sa plume, n'est pas toujours pour le talent une compensation suffisante. Quand on cause ainsi beaucoup des mêmes choses qu'on écrira, on les assouplit peut-être, on les évapore aussi, on les décolore à l'avance, et on en écrit avec moins de fraîcheur. On ne les découvre jamais un matin avec émotion : quelqu'un l'a dit très spirituellement, on a l'air de les savoir de toute éternité. La société cependant y gagne en intérêt, en noble emploi des loisirs ; et, en effet, quand elle n'est pas pour les personnes un accident, un lieu de passage et quelquefois de contrainte, mais un séjour habituel et nécessaire, il faut bien en tirer tout le parti possible, même y penser et y réfléchir tout haut, sans quoi on courrait risque de ne pas trouver le temps de réfléchir. Or penser tout haut, devant tous, opérer sur les idées devant témoins, est un exercice brillant, un jeu plein de charme, et qui finit par envahir. La pensée chaste, recueillie et ardente, s'en

effarouche : elle aussi a ses orgueils et ses pudeurs. On ne pense pas seulement tout haut, on étudie tout haut ; la manière s'y aiguise en clarté, en rapidité, en intérêt ; elle marque moins en originalité et en profondeur. La sensibilité et l'imagination dans le style, l'expression continente et jalouse, s'acquièrent, se conservent autrement. M. de Buffon le savait bien, et trop bien ; hors de sa tour de Montbar, il ne les prodiguait pas.

Revenons bien vite. M^me^ de Rémusat avait toujours eu le goût de la littérature ; elle avait écrit de très bonne heure avec facilité, avec agrément ; on a retrouvé d'elle de petites compositions faites à quinze ou seize ans, des nouvelles, des essais de traduction (même en vers) de quelques odes d'Horace. Pendant des années, chaque soir, elle couchait au vif sur le papier ses souvenirs. Toute sa vie, elle a écrit beaucoup de lettres, et longues, qui se sont conservées la plupart et pourraient se recueillir. Mais je ne parlerai un peu que de ses romans ; elle en a composé plusieurs : j'en ai lu deux. L'un, qui s'intitulerait *Charles et Claire, ou la Flûte,* est de 1814. Il repose sur une donnée singulière et gracieuse. Dans une certaine ville d'Allemagne, deux émigrés français, un jeune homme et une jeune fille, voisins l'un de l'autre, s'aiment sans s'être jamais vus. Le jeune homme est souffrant de santé, et pourtant, le soir d'ordinaire, en rentrant, il joue de la flûte. La jeune fille qui, logée au couvent d'à-côté, soigne sa grand'mère malade, lui écrit un jour, ayant su qu'il était Français, pour le prier de ne pas jouer à de certaines heures où cela incommode sa grand'mère, et en même temps, toutefois, elle le prie de jouer encore, car, à certaines autres heures, cela pourrait faire distraction à sa pauvre grand'mère et à elle-même. De là, de ce commerce vague et porté par des sons, entretenu par des lettres, et où divers incidents assez naturels retardent la rencontre, naît un amour tel qu'on le peut

supposer entre deux êtres très jeunes, très purs et très malheureux. La jeune servante, Marie, qui sert de messagère auprès du jeune homme, répond à quelques questions qu'il lui adresse, et ce peu suffit pour fixer l'imagination de l'amant, tout en l'excitant davantage. La jeune fille se dit qu'elle montrera les lettres à son père dès qu'il arrivera, et on l'attend de jour en jour. Cette idée la rassure, et de part et d'autre on s'écrit. La flûte et ses sons les plus touchants ont des heures réglées, de vrais rendez-vous. Le jeune homme dit *nos petits concerts*, et il en a le droit, quoiqu'il n'y ait que lui qui joue ; car les deux cœurs font l'accord. Un jour, des airs languedociens bien choisis arrachent des larmes à l'aïeule et vont réveiller d'attendrissants souvenirs dans sa mémoire affaiblie. Un autre jour, c'est la fête de Claire ; puis les airs royalistes ne font pas défaut, *Charmante Gabrielle*, *Richard, ô mon roi!* les doux sentiments personnels redoublent le pas en s'associant à ceux des pères et des aïeux. A un certain moment, le jeune homme, qui lit *Werther*, se monte la tête ; le style de ses lettres s'échauffe ; cela va se gâter, quand tout à coup le père, au lieu d'arriver, envoie une de ses sœurs, une tante de la jeune fille, qui la vient chercher et comme enlever du soir au lendemain. La pauvre enfant n'a que le temps de prévenir le voisin aimable et tendre qu'elle n'a jamais vu. Une minute, une seconde seulement à l'instant du départ, à cinq heures du matin, dans le court intervalle qui sépare le seuil du couvent et le marche-pied de la chaise de poste, le jeune homme va l'entrevoir enfin et la rencontrer ; mais un mouchoir qu'elle porte à ses yeux, le mouvement même que lui cause l'émotion de la présence de l'ami, la dérobe peut-être, et remplit l'unique instant. Elle a laissé du moins tomber le mouchoir dont il se saisit, et elle est partie pour toujours ! C'est là, on le conçoit, un bien joli cadre : deux

âmes sœurs, séparées par une cloison, par un voile, et qui se sont devinées du premier jour, sans jamais devoir se reconnaître en face. Mais peut-être l'idée est-elle plus piquante à énoncer qu'à suivre ; peut-être cela prêtait-il plus à un chapitre de *Voyage sentimental*, ou de *Voyage autour de ma Chambre*, qu'à un développement sous forme de lettres. On se rappelle, dans les Mémoires de Silvio Pellico, le touchant roman ébauché avec cette Madeleine repentie, dont il n'entend que la voix et les cantiques à travers le mur ; mais le roman reste, pour ainsi dire, dans l'air, à l'état de fil de la Vierge, et flotte en pur rêve. La suite des diverses petites scènes, chez M^me^ de Rémusat, est bien dessinée, bien motivée ; je demanderais au style toujours élégant et pur, sinon plus d'éclat par places, du moins plus d'imprévu, quelques molles négligences. Il manque très peu à cette nouvelle pour être digne de se glisser entre telle agréable production de M^me^ Riccoboni et telle autre de M^me^ de Souza : il y manque un certain duvet de jeunesse, même d'ancienne jeunesse, c'est-à-dire tout simplement peut-être d'être sortie à temps du tiroir, d'avoir su éclore en sa saison et d'avoir essuyé un air de soleil.

En ces sortes d'ouvrages surtout, où il y a couleur et fleur, c'est une différence incomparable de vieillir dans le tiroir ou de vieillir à la lumière. Les ouvrages qui sont dans ce dernier cas (et c'est le lot commun même des meilleurs) peuvent dire : *J'ai eu mon jour*. Ils ont épousé le public ; ils sont entrés dans ses impressions une fois ; il y a gradation jusque dans leurs pertes : ils vieillissent avec harmonie.

Le second roman de M^me^ de Rémusat dont j'aie à parler, les *Lettres espagnoles ou le Ministre*, est une composition d'un autre ordre, et plus importante. Commencée vers 1805, à la cour impériale, elle ne se reprit ou ne s'acheva qu'en 1820 ; elle porte dans sa trame

l'empreinte des modifications successives que subirent les idées de l'auteur ; et l'esprit de M^me^ de Rémusat, toujours actif, se modifia, se mûrit incessamment.

La première Restauration l'avait trouvée toute disposée. La fatigue et le détachement des esprits étaient grands sur la fin de l'Empire. Elle avait trop vu, pour son compte, et touché de trop longue main les ressorts, pour n'en être pas froissée ; elle en causait confidemment, depuis des années déjà, avec le personnage le plus revenu. Ce fut donc par un sentiment d'espérance, et même avec une certaine vivacité d'anciens souvenirs, qu'elle accueillit l'ordre renaissant, qui devait briser peut-être et certainement diminuer pour elle la position acquise. Le petit roman des deux jeunes émigrés, qui date de 1814, exprime assez bien, dans plusieurs détails, cette espèce de teinte bourbonienne que prirent à ce moment ses pensées. Mais les excès et les ridicules de la réaction royaliste, surtout en 1815, la remirent bien vite et naturellement dans la justesse de son point de vue et dans le vrai de ses opinions. Les idées constitutionnelles reparaissaient sur le tapis comme pour la première fois : son intelligence ferme en embrassa d'abord l'étendue. Les conditions d'une société nouvelle et d'un avenir laborieux se vinrent démasquer de toutes parts dans la lutte : elle y appliqua ses méditations et ses prévoyances de mère. Les résultats principaux de son expérience définitive allèrent aboutir à son ouvrage sur l'*Éducation des Femmes* ; mais le roman des *Lettres espagnoles* en profita aussi, et ouvrit son cadre à cette observation plus entière des choses et des hommes.

Dans la première idée, ce roman ne devait probablement analyser et poursuivre que l'embarras amoureux d'un jeune Espagnol, don Alphonse d'Alovera, placé entre deux jeunes filles charmantes, mais dont il aime l'une, tandis que son ambition lui conseillerait de pré-

férer l'autre. Le ton général, j'imagine, eût été donné par des pensées comme celle-ci : «Pourquoi faut-il que la prudence qui soupçonne ait toujours raison sur la confiance qui espère? Pourquoi faut-il que tous les arrangements de la société s'accordent pour troubler les jouissances du cœur?» En avançant, l'idée s'est agrandie et transformée : le jeune amoureux se trouve mêlé aux grandes affaires ; le ministre, père d'Inès, de celle qu'il faudrait aimer, a pris plus de place, et la peinture de son caractère a envahi le premier plan. Les romans de Walter Scott passaient alors le détroit ; on commençait à songer à l'exactitude dans la reproduction des lieux et des époques. La première donnée historique ici était vague ; on ne disait pas le règne, on ne désignait qu'en termes généraux le ministre : pourtant M^me^ de Rémusat, en y insistant, parvint à imprimer à ses tableaux une couleur fidèle, à reproduire de vrais Espagnols, une vraie cour, de vrais moines : il y a un père jésuite qui agit et parle merveilleusement. Cette lecture fait passer sous les yeux un long roman par lettres, développé, sensé, régulier, d'un intérêt lent et croissant, avec des caractères étudiés et suivis, avec des situations prolongées et compliquées, parfaitement définies et menées à fin. J'y trouve des observations du monde, et des délicatesses sentimentales, dans une mesure pourtant qui n'est peut-être ni tout à fait le monde même, ni tout à fait l'idéal romanesque. On voit une personne qui connaît le cœur, qui possède à fond la réalité des cours, et qui ne dit pas tout. On peut y ressaisir sous d'autres noms le calque ou le reflet de ses propres impressions successives dans sa vie de palais. Comment ne pas reconnaître son début enthousiaste de 1802, lorsque don Alphonse, après un mot flatteur du souverain, s'écrie : «Ah ! ma sœur, que les paroles des rois ont de force et de puissance ! Quels engagements peuvent nous faire prendre les moindres témoignages

de leur bienveillance! Une légère marque de bonté, une preuve de leur souvenir décide souvent de notre destinée; le dévouement de notre vie entière est presque toujours la réponse que nous croyons devoir à la plus simple apparence de leur intérêt.» Je m'étonnerais bien s'il n'entrait pas quelque souvenir assez présent, et même d'en deçà des Pyrénées, dans le récit de cette course de campagne qu'imagine la reine, pour reposer le roi malade et le distraire des affaires et de l'étiquette: «En effet, dès notre arrivée à Aranjuez, le roi nous annonça que, se fiant à notre respect, le cérémonial serait suspendu, et que chacun aurait la liberté d'agir à peu près à sa propre fantaisie. Vous, ma sœur (c'est une lettre d'Alphonse), dont l'humeur est parfois tant soit peu railleuse à l'égard de nous autres courtisans, vous n'auriez pas manqué de vous amuser de l'embarras où nous a jetés cette déclaration. Il est vrai qu'elle nous était faite avec cette gravité sévère dont le roi ne sait point se départir. L'improvisation en tout est chose assez difficile, et particulièrement celle de la liberté. Il faut que je confesse que nous n'avons su que faire de la nôtre. L'imagination n'osait aller bien loin sur cet article, et nos souverains eux-mêmes s'efforçaient en vain de chercher ce qu'ils pouvaient permettre. Aussi, malgré la bonne disposition du maître et des sujets, les choses se sont-elles passées à peu près comme à l'ordinaire, et, de retour à Madrid, chacun est rentré volontiers dans ses habitudes, les uns reprenant avec leur logement le droit de commander, les autres l'obligation d'obéir[1].» Et les ré-

1. Un jour, à je ne sais quelle occasion, l'Empereur avait fait venir, pour jouer, les comédiens des petits théâtres, et il permettait, il désirait que ce fût plus gai que ne le sont d'ordinaire les spectacles de cour. M. de Talleyrand, comme grand-chambellan, signifiait l'auguste désir avec son visage le plus solennel: «Messieurs, l'Empereur ne badine pas, il entend qu'on s'amuse.»

flexions qui suivent sont d'une parfaite et triste justesse : «Au fond, ma sœur, le cérémonial des cours, dont on se plaint souvent, a, ce me semble, quelque chose d'utile et même de moral. Auprès des princes, l'intérêt personnel est tellement éveillé, les mauvaises passions humaines sont si fréquemment en jeu, que, s'il nous fallait agir d'après nos sensations réelles et nos vraies émotions, nous donnerions à qui nous observe un triste spectacle. L'étiquette jette un voile uniforme sur tout cela : c'est une sorte de mesure positive qui donne à des tons discordants les apparences de l'harmonie.»

Il y a dans cette cour une comtesse de Lémos, femme d'esprit, qui ose être elle-même et se soucier peu de ce qu'on suppose : «L'attitude indépendante qu'elle sait y conserver, dit l'auteur, m'a fait imaginer quelquefois que, dans cette même cour où l'on ne parle guère, il ne serait pas si difficile qu'on le croit de se permettre de tout dire, pourvu que l'on consentît en revanche à permettre d'y tout penser.» On est très prompt, en effet, à y penser beaucoup de choses. Don Alphonse a eu le bonheur, dans une chasse, de sauver la vie de la reine ; elle lui en a témoigné sa reconnaissance avec une vivacité qui est sortie une fois de l'étiquette, et voilà dès lors qu'on le suppose amoureux et favorisé. Il est de l'intérêt et de la politique du ministre qu'on le croie, et qu'Alphonse au moins s'y prête. L'art léger avec lequel l'habile patron essaie de lui en inoculer l'idée, l'espèce de négligence qu'il met à lui en apprendre, comme par hasard, la nouvelle courante ; le premier mouvement d'Alphonse qui regimbe, qui va s'indigner, et qui pourtant, peu à peu gagné par l'esprit de son rôle, s'y soumet presque ; ce sont là des points savamment touchés. Ce premier ministre, dans tout le roman, reste aussi honnête homme qu'il sied, en se montrant aussi contraire au sentiment et au romanesque qu'il est nécessaire. On devine, pour une foule de

scènes et pour un certain fond permanent, combien M. de Talleyrand a posé ; et la peinture, extrêmement reconnaissable, peut sembler en général adoucie plutôt que déguisée par l'amitié. Cette figure impassible, *trop habile pour trahir même son triomphe, ce ton demi-railleur, demi-bienveillant, qui lui est assez habituel, cette douceur qui est peut-être une ruse de plus,* voilà bien des traits de signalement qui ne se rapportent qu'à lui. L'auteur est loin de refuser au ministre espagnol toute qualité affectueuse : «Nous nous trompons souvent dans nos jugements, quand nous penchons trop à supposer qu'un homme est tout à fait, est complètement ce qu'il est beaucoup. La nature n'a pas cette unité, et parce que la vie de la cour et la pratique de ses intrigues auront émoussé les facultés sensibles de tel personnage, il ne faut pas conclure pourtant qu'elles soient entièrement détruites.» — Un jour, après un dîner d'apparat chez ce ministre, la conversation se soutient avec un remarquable intérêt : «Chose assez étrange (dit l'un des personnages du roman), grâce à la liberté d'esprit dont le ministre donnait l'exemple à tous, ses conviés diplomatiques n'avaient point l'air de s'étudier à ne prononcer que des paroles qui n'eussent aucun sens. J'en fis la remarque au duc quand, vers le soir, tout son monde l'eut quitté : «Je pense, m'a-t-il répondu, que c'est un signe de médiocrité autant que de dédain, chez un homme d'État, que de ne pas permettre qu'aucune question sérieuse soit traitée devant lui. Il existe des notions importantes qu'on ne peut acquérir que par la conversation. Il suffit de savoir résister à l'entraînement qui l'accompagne, car il y a bien aussi quelque sorte d'ivresse dans les plaisirs de l'esprit.» — La machination tramée par le ministre, et qui manque de briser l'existence des personnages qui lui restent le plus chers, ne fait que retarder de peu sa chute. Sa vieille amie, la comtesse de Lémos, lui avait

dit : «Prenez-y garde, l'intrigue, quand elle complique, n'est plus un moyen, c'est une difficulté de plus.» Au moment de sa retraite et de son voyage à travers les belles campagnes qu'il n'a pas aperçues depuis si longtemps, et où se promène avec une ombre de sourire son regard éteint, je salue une haute pensée : «Dans tous les malheurs qui nous arrivent, il se rencontre un moment douloureux qu'on doit se hâter de franchir : c'est comme un passage obscur et difficile, une sorte de portique entre le désespoir et la résignation ; j'y placerais précisément l'inscription contraire à celle que le Dante a mise aux portes de l'Enfer. Une fois au delà, l'esprit mieux rassis mesure ses pertes et s'aperçoit des consolations qui lui restent. Pour un ministre en retraite, ce moment doit se trouver dans le premier jour, ou dans la première nuit, qui suivent sa disgrâce...» Il faut souhaiter à tous nos ministres qui sont tombés, ou qui tomberont, de franchir en un jour, ou en une nuit, ce passage souterrain, qui, comme celui du Pausilippe, doit leur rendre si vite la vue des plus beaux cieux.

Je ne fais que courir sur un sujet dont tous ne peuvent juger comme moi, et où les preuves seraient trop longues à produire. Il y aurait eu à citer pourtant des scènes vraiment touchantes et profondes, dans lesquelles cette reine si enchaînée par l'étiquette, se laissant prendre au semblant d'affection que tout le monde autour d'elle prête à don Alphonse, trahit devant lui sa faiblesse de femme et ne peut étouffer ses larmes. En somme, si les *Lettres espagnoles* ont manqué d'autre chose encore que de la publicité pour être un beau roman, c'en était une très belle étude.

Nous arrivons au dernier écrit de M^me^ de Rémusat, à son livre sur l'*Éducation des Femmes*, publié par son fils. Assez ordinairement les femmes sérieuses et sensibles sont très frappées, dans leur jeunesse, de l'obstacle que le monde oppose aux sentiments vrais,

aux affections naturelles, et plus tard des entraves qu'il met, pour leur sexe encore, aux études et aux pensées suivies, aux applications sérieuses et profondes. De là elles sont tentées de faire des romans de sentiment quand elles sont jeunes, et plus tard, des plans d'éducation. Pour M^me^ de Rémusat en particulier, tout un concours de considérations et de circonstances dut contribuer à donner ce dernier tour à sa maturité. La Révolution avait changé les conditions des diverses classes de la société, et déplacé, en quelque sorte, le centre des forces : il tendait à se fixer désormais dans les classes moyennes. Mais les troubles civils, et, aussitôt après, l'éclat de l'Empire, avaient dérobé ce résultat, qui n'apparut un peu nettement qu'au début de la Restauration. Le retour subit à de certains usages surannés rendit, du premier jour, le nouveau point central plus sensible, en le tiraillant et le faisant crier. M^me^ de Rémusat, un peu distraite par les grands événements qu'elle avait considérés de si près, se trouva tout d'un coup, avec son genre d'esprit méditatif, en présence de ces questions survenantes et dans la position la plus propre à en être bien informée, autant que vivement excitée. Sa place désormais et celle de son mari étaient dans le parti constitutionnel de la Restauration, dans cette nuance d'opinion qui formait le Centre gauche d'alors. M. de Rémusat, nommé préfet à Toulouse en 1815, et à Lille en 1817, ne devait être destitué que par le ministère Villèle, dont ce fut le premier acte en fait de réaction. Cette vie de province, qui n'était pas d'ailleurs sans d'assez fréquents retours, laissait à M^me^ de Rémusat plus de loisirs ; elle ne continuait pas moins de participer au mouvement le plus intime de Paris par la précocité de son fils, qui entrait alors dans le monde, et qui correspondait de tout avec sa mère. Il lui donna même quelques nouveaux amis ; elle se trouvait naturellement liée avec M. et M^me^ Guizot, avec

M. de Barante; il la lia avec Mme de Broglie, qu'elle a trop peu vue, mais avec qui elle a entretenu, dans ses dernières années, de vraies et tendres relations.

Si le plus noble besoin d'un fils confiant et pieux est d'avoir sa mère pour première confidente et pour compagne, j'y vois aussi, et avant tout, un bien touchant rajeunissement de la mère. Si intelligente qu'elle soit, son meilleur lot est encore de comprendre toutes les idées par le cœur. Des mères aux fils surtout, on l'a remarqué, l'affinité est grande. Par eux, elles deviennent plus courageuses d'esprit. Avec eux, volontiers, elles iraient jusque dans les voyages, dans les combats ; elles les suivent dans les idées nouvelles. Cette femme tendre, calme, habituée aux devoirs aimables de la société, s'y contenant, dont l'esprit sérieux et orné n'avait jamais trop songé pourtant à franchir les limites d'un gracieux horizon, la voilà tout d'un coup qui, à l'âge du repos, à ce moment où l'esprit est le plus sujet à s'arrêter, où le cœur se plaint et gémit tout bas des choses qui s'en vont, la voilà qui se ranime au contraire, qui s'excite et sourit à des vues neuves, prend part à de jeunes projets, et, au lieu de tourner le dos à l'avenir, y marche comme au matin, accompagnant ou plutôt précédant son guide bien-aimé : à la voir de loin si active et si légère, on dirait une sœur.

Comme Mme Necker de Saussure, comme Mme Guizot, Mme de Rémusat s'est préoccupée vivement de l'avenir de son sexe dans cette prochaine société qui était en train de s'asseoir sur des bases encore vacillantes. Je n'aborderai pas le détail d'un livre que chacun peut apprécier. Tout le but, tout l'esprit en est dans l'accord de la morale, du sérieux et de la grâce. Une inspiration particulière s'y mêle, on le sent, et en est comme la muse secrète. Il faut être mère pour s'occuper aussi tendrement de ce qui sera après nous ; c'est encore songer à son fils que de tracer l'idéal de sa compagne.

M^me^ de Rémusat était donc, vers 1820, dans la maturité de son esprit, dans le développement de ses opinions probablement définitives, mais pourtant actives, devenue très simple de manières, gaie même, nous dit-on, et d'une grande aisance d'esprit et de conversation, aimant la jeunesse et le nouveau, un peu railleuse, pieuse ou plutôt chrétienne, sans grande ferveur apparente, mais décidée et appuyée sur des points précis. Quoique vieillie avant le temps, sa santé semblait un peu meilleure, ou du moins lui laissait plus de liberté d'action. Elle avait pris le goût de la vie intérieure et domestique, tout entière adonnée au bonheur des siens, quand elle leur fut enlevée bien prématurément en décembre 1821.

Dans un petit cahier de pensées, je lis de précieuses confidences qu'elle se traçait à elle-même sur la suite de ses sentiments religieux en tout temps, sur ses distractions aux années légères, sur son retour à une certaine heure. C'est toute une vie intime, une veine cachée au monde, et dont il ne se doute pas. Ne soyons jamais trop prompts à préjuger sur ces mystères des âmes. Il est consolant de penser que, si l'on ne devine pas tout le mal qui fuit, on ne soupçonne pas non plus tout le bien. Depuis un voyage qu'elle fit à Cauterets étant malade, en 1806, la pensée chrétienne lui revint et ne la quitta plus entièrement ; on en suivrait la trace dans ce recueil secret par une suite d'extraits de Pascal, de Fénelon, de Bossuet, de Nicole, de saint Augustin, par des prières même composées par elle, ou que lui avait communiquées M^me^ de Vintimille. Elle prenait copie de la belle lettre de M^me^ de Maintenon à la duchesse de Ventadour. Mais ce n'était là encore que ce qu'elle appelle des *demi-engagements* ; le grand événement intérieur, la réconciliation data, pour elle, d'avril 1812. Une maladie grave qu'elle avait faite au commencement de cette année, une autre maladie qui

survint à son fils, émurent coup sur coup ses inquiétudes et fixèrent ses irrésolutions. Pâques approchait ; elle résolut de s'adresser au sage abbé Le Gris-Duval. Elle s'exagérait un peu l'accès de la religion, la difficulté des œuvres, la nécessité des épreuves peu ordinaires ; le respectable ecclésiastique la rassurait. Osons, non pas en vue de louange pour elle, mais en vue du fruit pour quelques-uns, osons soulever un coin du saint voile ; elle s'écriait : «... C'est vous, mon Dieu, qui avez permis que je vinsse un moment dans ce monde, où nous sommes tous appelés, pour y faire un court et pénible voyage. Quand il sera terminé, alors nous reviendrons vers vous. Comment me recevrez-vous alors, quand j'apporterai au pied de votre saint tribunal le récit craintif d'une vie à peu près vide de bonnes œuvres? Oserai-je vous parler de ces faibles vertus dont les hommes insensés me louaient, parce qu'ils ignoraient qu'elles n'étaient point accompagnées de sacrifices? Me vanterai-je d'avoir été sage, quand vous me direz que j'étais si heureuse? Pourrai-je vous raconter quelques légères aumônes, qui ne me coûtaient aucunes privations? Dirai-je que je ne haïssais point mes ennemis, lorsque vous aviez permis que mon cœur fût entièrement occupé par les sentiments les plus doux? Que deviendrai-je quand vous me reprocherez de m'être enorgueillie de ma félicité, et d'avoir été fière quelquefois d'être si heureuse fille, si heureuse femme et si heureuse mère? Je me souviendrai alors, avec amertume, que je négligeais de rendre grâce à mon Créateur de tous ces biens qu'il m'avait départis...» Et l'abbé Duval, avec cet accent simple et persuasif qui était le sien, lui répondait : «Vous êtes heureuse, dites-vous ; pourquoi donc vous en affliger? Votre bonheur est une preuve de l'affection de Dieu pour vous ; et si, en effet, votre âme est aimante, peut-elle se refuser à répondre à la bienveillance divine? La re-

ligion, hors dans certains cas particuliers, veut une vie active. Il est plus facile, croyez-moi, d'abandonner son cœur à l'amour et au repos dans la retraite, que de servir Dieu dans le monde ; c'est l'œuvre aussi d'une vraie piété d'y parvenir en cette dernière voie... Gravez au dedans de vous-même cette première vérité, que la religion veut *l'ordre* avant tout, et que, puisqu'elle a permis et consacré l'établissement des sociétés, elle se plaît à encourager tous les devoirs qui concourent à les maintenir... Mais surtout chassez de votre esprit cette erreur, que les peines seules peuvent nous rendre agréables à Dieu. La disposition générale à les supporter nous suffit. Laissez faire à la vie et au temps pour nous en apporter. Disposez-vous d'avance à la résignation, et, en attendant, ne cessez de rendre grâces à Dieu de la paix qui habite autour de vous.»

De si sages paroles la calmèrent, et elles achevèrent probablement de régler sa ligne intérieure de conduite. Ces humbles prières de M^me^ de Rémusat en rappellent d'autres, également pénétrantes, de M^me^ de Duras. On aime à voir les âmes plus douces, comme les plus orageuses, proclamer le besoin d'un même port. Mais je m'arrête, n'ayant eu dessein, en tout ceci, que d'aborder un côté moins insondable, et de signaler à l'estime attentive un des esprits les plus sérieux, les plus délicatement intelligents et les plus perfectibles, que l'ancienne société ait donnés à la nouvelle.

Au milieu des divers rôles, si bien remplis, de critiques, d'historiens littéraires et de biographes, il m'a semblé que c'en était encore un à prendre et à garder que celui qui aurait pour devise : introduire le plus possible et fixer pour la première fois dans la littérature ce qui n'en était pas tout à fait auparavant, c'est-à-dire ce qui se tenait surtout dans la société et qui y a vécu.

15 juin 1842. (*Portraits de femmes.*)

MADAME DE PONTIVY[1].

Non, il n'est pas vrai que l'amour n'ait qu'un temps plus ou moins limité à régner dans les cœurs ; qu'après une saison d'éclat et d'ivresse, son déclin soit inévitable ; que *cinq années*, comme on l'a dit, soit le terme le plus long assigné par la nature à la passion que rien n'entrave et qui meurt ensuite d'elle-même. Non, il n'est pas vrai que l'amour, en des cœurs complets, soit comme un je ne sais quoi qu'un rien a fait naître et qu'un rien aussi fait évanouir ; que cette passion la plus élevée et la plus belle soit comme un cristal précieux que tôt ou tard un accident détruit, et qui d'un coup se brise à terre, sans plus pouvoir se réparer. Cela quelquefois a lieu ainsi. Mais quand la pensée et l'âme y tiennent la place qui convient à ce nom d'amour, quand les souvenirs déjà anciens et en mille façons charmants se sont mêlés et pénétrés, quand les cœurs sont restés fidèles, un accident, une froideur momentanée ne sont pas irréparables. L'amour, comme tout ce qui tient à la pensée, ne saurait être à la merci d'un jeu du dehors, d'un tort sans intention ; il ne se brise pas comme le verre dont le cadre neuf a tout d'un coup joué sous un rayon ardent ou sous une pluie humide. Ces sortes d'images n'ont rien de commun avec lui. Ce n'est pas même un diamant qui peut être rayé. Car, lui, il est l'âme même ; il vit d'une vie invisible ; il se guérit par

1. Quoique les deux portraits qui suivent n'aient rien de littéraire, on s'est risqué à les glisser en ce volume.

ses propres baumes, il se répare, il recommence, il n'a pas cessé ; il va jusqu'à la tombe et s'éternise au delà. Voilà bien l'amour, tel qu'il mérite d'être rappelé sans cesse, tel qu'on l'a vu en de tendres exemples. Plus d'un (et des plus beaux sans doute) ont été cachés : car c'est le propre de l'amour le plus vrai de chérir le mystère et de vouloir être enseveli. Dévoilons-en pourtant, avec la pudeur qui sied, un modèle de plus, déjà bien ancien, et dont les monuments secrets nous sont venus dans un détail heureux où nous n'aurons qu'à choisir. On y verra, en une situation simple, toute l'ardeur et toute la subtilité de ce sentiment éternel ; on y verra surtout la force de vie et d'immortalité qui convient à l'amour vrai, cette impuissance à mourir, cette faculté de renaître, et cette jeunesse de la passion recommençante avec toutes ses fleurs, comme on nous le dit des rosiers de Pœstum qui portent en un an deux moissons.

M^me^ de Pontivy, d'abord M^lle^ d'Aulquier, orpheline, avait été appelée par une tante à Paris, et placée avec la faveur de M^me^ de Maintenon à la maison de Saint-Cyr. Au milieu de cette génération gracieuse, jaseuse, légère et peu passionnée, qui allait devenir l'élite des jeunes femmes du commencement de Louis XV, elle gardait sa sensibilité concentrée et dormante. Une sorte de fierté modeste, ou de sauvagerie timide, isolait son âme et permettait de la méconnaître. On l'eût crue indifférente de nature, quand seulement elle était indifférente aux riens, et qu'elle attendait. Elle ne vit point Racine et n'eut point ses leçons pour *Esther* : il était mort qu'elle naissait à peine. Mais les traditions du tendre instituteur s'étaient transmises ; elle vit jouer ses pièces sacrées, elle y eut son rôle peut-être ; elle dut néanmoins peu réussir à ces jeux, comme si elle se réservait pour les affections sérieuses.

Un voile couvrait sa voix ; un voile couvrait son âme et ses yeux et toutes ses beautés, jusqu'à ce que vînt

l'heure. Sa vie devait être comme ces vallées presque closes, où le soleil ne paraît que lorsqu'il est déjà ardent, et sur les onze heures du matin. Pour ses sentiments, comme pour ses agréments, il y avait eu peu de signes précurseurs et peu de nuances. On aurait pu dire d'elle, en changeant quelque chose au vers du poète :

Et la grâce elle-même attendit la beauté.

Au sortir de Saint-Cyr, quand déjà la mort de Louis XIV entraînait la chute des pouvoirs élevés par ce roi avec le plus de complaisance, Mlle d'Aulquier, qui perdait l'appui de Mme de Maintenon, fut demandée en mariage par un gentilhomme breton qui la rencontra à la terre de sa tante et en devint soudainement amoureux. Le peu de fortune qu'elle avait, et l'envie de sa tante de se débarrasser d'une pupille de cet âge, décidèrent à l'accorder. M. de Pontivy l'emmena aussitôt en Bretagne dans un manoir des plus sombres. C'était le moment où des troubles commencèrent à éclater dans cette province, et l'on passa vite à la rébellion ouverte. Une correspondance avec l'Espagne envenimait la situation. La jeune fille de Saint-Cyr, tombée ainsi au milieu de ces gentilshommes révoltés, et de ce *prochain* de Bretagne moins *joli* et plus tumultueux que jamais, le prit sur un tout autre ton d'intérêt et d'émotion, on peut le croire, que Mme de Sévigné, en son temps simple spectatrice pour son plaisir, du bout de son avenue des *Rochers*. M. de Pontivy se trouvait au nombre des plus ardents et des plus compromis. Mme de Pontivy croyait l'aimer, et elle l'aimait d'une première amour peut-être, mais faible et de peu de profondeur : elle ne soupçonnait pas alors qu'on pût sentir autrement. Plus tard elle se rappela qu'un jour, un soir, six mois environ après le mariage, elle qui était inquiète d'ordinaire et toute à la minute quand son époux ne rentrait pas, avait laissé sonner l'heure à la petite et à la grosse

horloge sans faire attention et s'oubliant à quelque rêverie. C'est qu'à partir de ce jour-là, ce premier amour, comme un enfant qui ne devait pas vivre, était mort en elle. Mais elle ne se rendit compte de cela qu'ensuite, et alors elle était simplement et aveuglément dévouée, quoique souffrant de cette vie étrange.

La révolte manqua, comme on eût pu s'y attendre. Un grand nombre de gentilshommes furent arrêtés. M. de Pontivy avec d'autres parvint à s'échapper par mer, et se réfugia en Espagne. M^me^ de Pontivy arriva en hâte à Paris, réclamée par sa tante, qu'effrayait cette idée d'une parente compromise. Pour elle, elle ne songeait qu'à obtenir, à force de démarches, la grâce de son mari, ou du moins le maintien des biens en vue de sa fille ; car elle avait, de la première année de son mariage, une fille qu'elle chérissait avec une passion singulière, telle que M. de Pontivy n'en avait jamais excité en elle, et qui donnait à entrevoir la puissance de tendresse de cette âme encore confuse.

Établie chez sa tante, elle se trouva dans le monde le plus différent de celui qu'elle venait de quitter, dans un monde pourtant à sa manière presque aussi belliqueux. On était au fort des intrigues molinistes, et M^me^ de Noyon, sa tante, liée avec les Tencin, les Rohan, tenait bannière levée pour ce parti. Mais, à travers toutes les sortes de discussions sur la Bulle, et au plus vif de ses propres inquiétudes pour obtenir la grâce impossible de son mari, M^me^ de Pontivy rencontra chez sa tante M. de Murçay.

M. de Murçay était un caractère très à part, fort peu extérieur et tout nuancé, qu'elle n'aurait jamais eu l'occasion d'apprécier sans doute, si, pour lui rendre service dans l'angoisse touchante où il la vit, il ne s'était approché d'elle avec plus d'entraînement qu'il n'avait coutume. Allié ou parent éloigné de M^me^ de Maintenon, il était né protestant : on l'avait converti

de bonne heure à la religion catholique. Fort jeune, il avait servi avec distinction dans la dernière guerre de Louis XIV, et il avait été honoré à Denain d'une magnifique apostrophe de Villars. Mais une délicatesse très éveillée et très fine lui eût défendu, même si ce règne avait duré, de se prévaloir de la faveur de sa parente et des avantages d'une conversion imposée à son enfance. Il rougissait à ce seul souvenir, peu calviniste d'ailleurs, aussi bien que légèrement catholique, homme *sensible*, comme bientôt on allait dire, inclinant à la philosophie, mais dissimulant tout cela sous une discrétion habituelle. Le poli de ses dehors recouvrait à la fois un caractère ferme et un cœur tendre. Quoique l'expiration du règne de Louis XIV et de la dévotion régnante fût pour lui un énorme poids de moins, quoiqu'il se sentît avec joie délivré de cette condition de faveur à laquelle il aurait pu difficilement se soustraire, et dont l'idée le blessait par une honte secrète (lui converti, enfant, par astuce et intérêt), pourtant il ne voyait dans la Régence qu'un débordement déplorable et la ruine de toutes les nobles mœurs. Sa pensée se reportait en arrière, et ce temps, dont il n'aurait pas voulu la continuation, il le regrettait par une sorte de contradiction singulière, et qui n'est pas si rare. En un mot, ses mœurs et ses rêves d'idéal étaient assez au rebours de ses autres opinions, et, comme on aurait dit plus tard, de ses principes. Cette espèce d'opposition s'est depuis rencontrée souvent, mais jamais, je crois, dans une nature d'âme plus noblement composée et mieux conciliante en ses contrastes que celle de M. de Murçay.

Par sa condition dans le monde et ses avantages personnels, il avait d'ailleurs conservé assez d'accès et de crédit, un crédit toujours désintéressé. Lorsqu'il vit chez M^me^ de Noyon cette jeune nièce, belle et naïve, redevenue ou restée un peu sauvage malgré l'éducation de Saint-Cyr, si entièrement occupée d'un mari qui

l'avait mise en de cruels embarras, et apportant un dévouement vrai parmi tant d'agitations factices, il en fut touché d'abord, et demanda à la tante la permission d'offrir à Mme de Pontivy, avec ses hommages, le peu de services dont il serait capable. Il fut agréé et se mit à solliciter, pour elle, dans une affaire de plus en plus désespérée.

A force de voir Mme de Pontivy, de s'intéresser à ce mari en fuite, de chercher du moins à maintenir les biens, à force de visiter les gens du roi convoqués à l'Arsenal, et de rapporter son peu de succès à la cliente qu'il voulait servir, il l'aima, et ne put plus en douter un soir que son cœur, comme de lui-même, se trahit. Mme de Pontivy était plus charmante ce soir-là que de coutume ; la mode des paniers, qu'elle adoptait pour la première fois, faisait ressortir la finesse d'une taille qui n'en avait pas besoin ; une langueur plus douce semblait atteindre sa figure, soit que ce fût l'effet de la poudre légère répandue sur ses boucles de cheveux jusque-là si bruns, soit que ce fût déjà un peu d'amour. On venait de s'entretenir avec feu du désastre du *Système*, et la perte que plus d'un interlocuteur y faisait avait animé le discours. On y avait mêlé, avec non moins de zèle, l'enregistrement de la Bulle. L'affaire de Mme de Pontivy, venant après sur le tapis, profita d'un reste de ce feu et de ce zèle. Chacun ouvrait un avis et essayait un conseil. Il faut dire encore que la figure et la situation de Mme de Pontivy commençaient à faire bruit ; que ce dévouement, si naturel chez elle et si simple, allait lui composer, sans qu'elle y songeât, une existence à la mode, et que Mme de Noyon, d'abord indifférente ou contrariée, s'accommodait déjà mieux, dans sa vanité de tante, d'une nièce à réputation d'Alceste. On était donc à s'éteindre assez complaisamment à l'article des sollicitations de Mme de Pontivy, quand Mme de Tencin, qui venait de la complimenter sur son redoublement de beauté, ajouta tout d'un coup,

comme saisie d'une inspiration lumineuse : «Mais que ne voit-elle M. le Régent? c'est M. le Régent qu'il faut voir.» Un sourire rapide et équivoque passa sur quelques visages de femmes, mais presque toutes s'accordèrent à répéter : »C'est M. le Régent qu'il faut que vous voyiez !» M^me^ de Noyon, que frappait une nouvelle perspective, entrait dans cet avis avec une facilité et une satisfaction qui ne semblait en peine d'aucune conséquence ; et M^me^ de Pontivy elle-même, dans la franchise de son âme, ouvrait la bouche pour dire : «Eh bien ! oui, je verrai, s'il le faut, M. le Régent,» quand M. de Murçay, qui jusque-là avait gardé le silence, s'avançant brusquement vers M^me^ de Pontivy, dont le bilboquet (c'était alors la fureur) venait fort à propos de tomber à terre, lui dit assez bas en le lui remettant et en lui serrant la main avec signification : «Gardez-vous-en bien !» M^me^ de Pontivy, qui allait consentir, rougit subitement, et, sans trop savoir pourquoi, répondit avec bonheur : «Il serait peu convenable, j'imagine, de voir moi-même M. le Régent ;» et l'avis de M^me^ de Tencin qui allait passer tout d'une voix, se retira et tomba de lui-même comme indifféremment.

Mais, à son geste, à son bond impétueux de cœur, M. de Murçay avait senti qu'il aimait.

M^me^ de Pontivy avait senti aussi s'agiter en elle quelque chose d'inconnu ; et quand elle fut seule et qu'elle en chercha le nom, et que celui d'amour vint à sa pensée, elle s'effraya et se jeta à genoux dans son oratoire en cachant sa face dans ses mains ; et le lendemain, dans la matinée, comme, sans se rendre compte, elle embrassait plus fréquemment sa fille, l'enfant réveilla son effroi en lui disant : «Pourquoi est-ce que vous m'aimez encore plus aujourd'hui?»

Elle se rassurait pourtant en pensant que toutes les démarches et toutes les conversations de ces derniers jours avaient eu pour but M. de Pontivy, son rappel,

ou du moins la conservation des biens et l'honneur de sa maison. Et il arrivait que cette pensée, commençant par M. de Pontivy, n'aboutissait bientôt qu'à sentir et à admirer tout ce qu'avait de délicat la conduite de M. de Murçay, qui, l'aimant (elle n'en pouvait douter), agissait si sincèrement pour le retour et dans l'intérêt d'un rival. Mais cette idée de rival était un trait qui la faisait de nouveau bondir, en lui montrant présent le danger. Ce qui n'empêchait pas qu'à la prochaine visite, en ne voulant causer avec M. de Murçay que des moyens de sauver et de ramener l'absent, elle l'oubliait insensiblement tout à fait, pour jouir du charme de cette conversation si attentive et si tendre, si variée dans son prétexte unique, et si doucement conduite.

Elle luttait ainsi en vain contre une passion dont elle ne s'était pas soupçonnée capable, et qu'elle découvrait déjà formée en elle. Elle souffrait, et sa santé s'en altérait; mais chaque jour, sous la langueur croissante, dans les traits un peu pâlis de sa beauté, redoublait la grâce.

Le printemps venait de l'emmener dans une terre assez éloignée avec sa tante, lorsque M. de Murçay, qui était resté à Paris jusqu'à la terminaison de l'affaire, arriva une après-midi de mai pour leur en annoncer le résultat. Ces dames étaient au jardin, et il les alla joindre sous les berceaux. Il ne fit qu'entrevoir et saluer en chemin M^me^ de Noyon, qu'une visite, au même moment, rappelait au salon, et il se trouva seul en face de M^me^ de Pontivy qui ne l'attendait pas, assise ou plutôt couchée sur un banc, au pied d'une statue de l'Amour qui semblait secouer sur elle son flambeau, et dans une effusion d'attitude à faire envie aux nymphes. Il la put voir quelques instants du fond de l'entrée, avant qu'elle l'aperçut. Elle s'élança à sa voix, et balbutia toute troublée. — «J'arrive, lui dit-il; la grâce absolue a été bien loin rejetée. Le bannissement à vie, c'est

à quoi il a fallu se rabattre. Voilà toute notre amnistie. A ce prix, les biens sont conservés.» — «Le bannissement!» dit-elle, et elle montra du doigt une lettre qu'elle venait de recevoir, et qui était restée entr'ouverte sur le banc du berceau. M. de Murçay, enhardi par ce signe, la prit et la lut, tandis qu'elle gardait le silence; il y vit que M. de Pontivy, qui l'écrivait, y parlait, en cas de bannissement définitif, d'un projet de départ pour elle-même qui irait le rejoindre en Espagne: «Eh! quoi? partirez-vous?» s'écria-t-il; et il l'interrogeait bien moins qu'il ne l'implorait. — «Oh! je le devrais, répondit-elle avec pleurs, je le devrais pour lui, pour moi. Ma fille, il est vrai, est un lien; mais, ma fille!... pour elle aussi je devrais partir;... et je ne puis, je ne puis!» Et elle cachait sa tête dans ses mains avec sanglots. Il s'approcha d'elle, et mit un genou en terre; elle ne le voyait pas. Il lui prit une main avec force et respect, et, sans lever les yeux vers elle: «A toujours! lui dit-il; partez, restez, vous avez ma vie!»

M^me^ de Noyon, qui ne tarda pas à rentrer dans le cabinet de verdure, rompit leur trouble. Une vie nouvelle commença pour eux. La souffrance de M^me^ de Pontivy se changea par degrés en une délicieuse rêverie qui elle-même, à la fin, disparut dans une joie charmante. M. de Murçay avait une terre voisine de celle de M^me^ de Noyon. Ces dames l'y vinrent voir durant toute une semaine, et il put jouir, à chaque pas, dans ses jardins et ses prairies, de l'ineffable partage d'un amant sensible qui fait les honneurs de l'hospitalité à ce qu'il aime. Quant à elle, la seule idée d'avoir dormi sous le même toit que lui, *sous le toit de son ami*, était sa plus grande fête et l'attendrissait à pleurer.

L'hiver, à Paris, multipliait les occasions naturelles de se voir, chez M^me^ de Noyon et ailleurs; leur vie put donc s'établir sans rien choquer. Les assiduités de

M. de Murçay, même lorsqu'elles devinrent continuelles, changèrent peu de chose à la situation extérieure de M^me^ de Pontivy. La plus prudente discrétion, il est vrai, ne cessait de régler leurs rapports. Et puis le monde, ayant voulu d'abord absolument que M^me^ de Pontivy fût une héroïne conjugale, tint bon dans son dire. Cela arrangeait apparemment. M^me^ de Pontivy était à peu près la seule en ce genre, et le monde, qui a besoin de personnifier certains rôles, lui garda le sien, dont aucune femme, il faut le dire, n'était bien jalouse. Ce fut donc comme une *utilité* convenue, dans les propos du monde, que ce rôle de dévouement assigné à M^me^ de Pontivy ; et je ne répondrais pas que bien des femmes n'aient cru faire une épigramme piquante, en disant d'elle et de ses rêveries, comme M^me^ du Deffand ne put s'empêcher un jour : «Quant à M^me^ de Pontivy, on sait qu'elle n'a de pensée que pour son prochain absent.»

La passion, telle qu'elle peut éclater en une âme puissante, illuminait au dedans les jours de M^me^ de Pontivy. L'amour, l'amour même et l'amour seul ! Le reste était comme anéanti à ses yeux, ou ne vivait que par là. Les ruses de la coquetterie et ses défenses gracieusement irritantes, qui se prolongent souvent jusque dans l'amour vrai, demeurèrent absentes chez elle. L'âme seule lui suffisait ou du moins lui semblait suffire : mais quand l'ami lui témoigna sa souffrance, elle ne résista pas, elle donna tout à son désir, non parce qu'elle le partageait, mais parce qu'elle voulait ce qu'elle aimait pleinement heureux. Puis, quand les gênes de leur vie redoublaient, ce qui avait lieu en certains mois d'hiver plus observés du monde, elle ne souffrait pas et ne se plaignait pas de ces gênes, pourvu qu'elle le vît. Elle était divinement heureuse quand elle avait pu, durant une absence de M^me^ de Noyon, passer une journée entière avec lui sous prétexte

d'aller à la Visitation de Chaillot voir une amie d'enfance, et elle désirait alors avec passion jours et nuits semblables. Elle n'était pas moins heureuse divinement, quand elle l'avait vu une demi-heure de soirée au milieu d'une compagnie qui empêchait toute confidence, et ce bonheur dû au seul regard et à la présence de la personne chérie la possédait tout entière sans qu'elle crût manquer de rien. Il est des poisons si violents, qu'une goutte tue aussi bien que le feraient toutes les doses. Son amour, en sens contraire, était pour elle un de ces généreux poisons. La violence du philtre rejetait les mesures. Elle vivait autant d'un quart d'heure de présence quasi muette, qu'elle aurait vécu d'une éternité partagée.

M. de Murçay était aussi bien comblé; mais le bonheur dans chacun a ses teintes; elles étaient pâlissantes chez lui. Il s'y mêlait vite une sorte de tristesse qui en augmentait peut-être le charme, mais qui en dérobait l'éclat. C'était l'aspect habituel de son amour: il n'y manquait rien, mais une certaine ardeur désirable ne le couronnait pas. Cet esprit si fin, cette âme si tendre, qui avait eu tous ses avantages dans les préambules de la passion, se reposait volontiers maintenant et se perdait dans les flammes de son amie, comme l'étoile du matin dans une magnifique aurore. M^me^ de Pontivy remarquait par instants ce peu de rayonnement d'un cœur au fond si pénétré, et elle lui en faisait des plaintes tendres qu'apaisaient bientôt de parfaites paroles ou mieux des soupirs brûlants; et puis, son propre soleil, à elle, couvrait tout. Ils étaient donc heureux sans que le monde les soupçonnât et les troublât. Pas de jalousie entre eux, nulle vanité; elle, toute flamme; lui, toute certitude et quiétude. L'histoire des heureux est courte. Ainsi se passèrent des années.

Il arriva pourtant que le désaccord de la situation et des caractères se fit sentir. M^me^ de Pontivy ne voyait

que la passion. Pourvu que cette passion régnât et eût son jour, son heure, ou même seulement un mot à la dérobée et un regard, les sacrifices, les absences et les contraintes ne lui coûtaient pas : elle l'estimait de valeur unique qu'on ne pouvait assez payer. M. de Murçay, qui pensait de même, souffrait pourtant à la longue de ces heures vides ou envahies par les petitesses. Esprit libre, éclairé, il avait fini par se révolter de cette fabrique d'intrigues molinistes dont la maison de M^me^ de Noyon devenait le foyer de plus en plus animé. Il en avait ri autrefois, il s'en irritait désormais, car il lui fallait adorer M^me^ de Pontivy dans ce cadre, et l'en séparer sans cesse par la pensée. Son esprit si juste allait par moments jusqu'à l'exagération sur ce point, et quand il se la représentait, elle, sa chère idole, comme au milieu d'un arsenal et d'une fournaise théologique, et qu'il lui recommandait de ne pas s'y fausser les yeux, elle n'avait qu'un mot à dire pour lui montrer qu'il se grossissait un peu le fantôme, et qu'il oubliait les Du Deffand, les Caylus et les Parabère (sans compter lui-même), qui apportaient parfois à cette monotonie de bulles et de conciles un assez agréable rafraîchissement. Son monde à lui, en effet, selon ses goûts, aurait été plutôt celui dont elle citait là les noms, ou encore le monde de M^me^ de Lambert et de M. de Fontenelle. Il penchait assez décidément pour les *modernes*, et s'il avait fallu placer M^me^ de Pontivy au milieu de quelque querelle, il aurait mieux aimé qu'elle fût dans celle-ci que dans l'autre.

Une lettre encore de l'époux arrivait à de certains intervalles, et ramenait, au sein de leur certitude habituelle, une crainte, un point noir à l'horizon, que M^me^ de Pontivy écartait vite de sa passion, comme un soleil d'été repousse les brouillards, mais que lui, moins ardent quoique aussi sensible, ne perdait jamais entièrement de vue. Par une délicatesse rare, autant il avait

été question entre eux, au début, de cet époux, leur matière ordinaire, autant, depuis l'amour avoué, il n'en était jamais fait mention qu'à l'extrémité, pour ainsi dire. M. de Murçay, qui peut-être y pensait le plus constamment, évitait surtout d'en parler ; c'était au plus par quelque allusion de lieu qu'il le désignait ; et je croirais, en vérité, que, depuis la déclaration du berceau, il ne lui arriva jamais de nommer le mari de Mme de Pontivy par son nom dans le tête-à-tête. Cette pensée ne laissait pourtant pas d'être une épine cachée.

Mme de Pontivy, sans être exigeante, mais parce qu'elle était passionnée, trouvait nécessaire et simple que M. de Murçay se retranchât quelquefois certaines paroles, certains jugements, certaines relations même, qui pouvaient aliéner de lui l'esprit de sa tante, plus absolue en vieillissant, et rendre leur commerce moins facile. Placée au centre d'une seule idée, elle ne voyait partout alentour que des moyens, et elle ne concevait pas qu'un goût de philosophie, judicieux ou non, une opinion quelconque sur les oracles ou les miracles, ou encore sur le chapeau de l'abbé Dubois, pût venir jeter le moindre embarras dans la chose essentielle et sacrée. Il lui répliquait là-dessus avec toutes sortes de développements :

«Mon amie, la passion, croyez-le, est chez moi comme en vous, mais avec ses différences de nature qu'il faut bien accepter. Vous êtes mon soleil ardent, vous le savez ; je ne suis peut-être que l'astre qui s'éclaire de vous, qui s'éteint en vous, et que vous ne revoyez briller que quand vous semblez disparaître. Mais, quoi qu'il en soit de moi en particulier, n'oubliez pas aussi que l'homme a des facultés diverses, et que l'amour le mieux régnant laisse encore à un amant réfléchi le loisir de regarder. Tâchons donc que ce soit du même point que nous regardions même ce qui n'est

pas nous. Et je ne parle pas seulement de ce qui intéresse l'honnêteté naturelle et la justice. Soyons d'accord en causant de tout, même des choses de bel-esprit, afin de mieux appuyer l'exact rapport de nos âmes. Voyons avec justesse les spectacles même indifférents à notre amour, pour que la préférence de notre amour ait tout son prix. Quand vous lisez M^me^ de Motteville ou Retz qui vous charment tant, et que nous en causons, il nous est doux de sentir notre amour tendrement animé sous cette concordance unie de notre jugement, comme il nous était doux l'autre jour, en marchant, de causer à travers la grande charmille. On se retrouve à de certaines ouvertures du feuillage ; on se regarde un moment, on se touche la main ; et l'on continue derrière le riant rideau.»

Il lui parlait souvent ainsi, essayant d'orner et d'introduire une part de raison durable dans la passion toujours vive, et rien alors ne semblait plus manquer à leur vie embellie. Mais comme l'illusion d'une certaine perspective a besoin de se retrouver même dans les choses de l'amour lorsque son règne se prolonge, ces personnages, qui, de loin, sous leurs lambris élégants et leurs berceaux, nous semblent réaliser un idéal de vie amoureuse, enviaient eux-mêmes d'autres cadres et d'autres groupes qui leur figuraient un voisinage plus heureux. Ils auraient voulu vivre près d'Anne d'Autriche avant la Fronde, à la cour de Madame Henriette durant ses voyages de Fontainebleau, ou aux dernières belles années de Louis XIV, dans les labyrinthes encore illuminés de Versailles, entre M^mes^ de Maintenon et de Montespan. Ils étaient bien d'accord à former ensemble ces vœux, sur lesquels ils reportaient et variaient sans cesse leur présent bonheur. Leur roman était là, car le roman n'est jamais le jour que l'on vit : c'est le lendemain dans la grande jeunesse ; plus tard c'est déjà la veille et le passé.

Aux raisonnements aimables de M. de Murçay, M^me^ de Pontivy, charmée par instants, et souriant en toute complaisance, répondait que c'était juste, mais au fond ne demeurait pas convaincue. Elle en revenait toujours à son idée, que la passion est tout, et le reste insignifiant ou très secondaire ; ou bien elle accordait que les distinctions de M. de Murçay étaient parfaites, qu'il y avait nécessité pour elle de se rendre plus raisonnable et un peu moins tendre, et qu'elle tâcherait l'un et l'autre ; ce qu'il n'entendait pas du tout ainsi. Il résultait de là, souvent de simples contradictions enjouées, parfois aussi des tiraillements réels et des froideurs, à la suite desquelles, au milieu de leurs entraves, se ménageaient bientôt des raccommodements passionnés. L'entraînement, après ces désaccords, reprenant avec moins d'équilibre et de prudence, aurait pu leur devenir fatal. En ces instants de vrai délire, elle était capable de tout témoignage. La mort ou la ruine lui eussent peu coûté ; elle désirait mourir avec lui ; elle allait jusqu'à désirer un fils. Mais ce gage si dangereux lui était refusé. Une chute qu'elle avait faite, il y avait peu d'années, sans lui laisser douleur ni trace, avait apporté quelque dérangement dans son être.

Cet amour durait depuis des saisons et composait, après tout, un rare bonheur dans une exacte fidélité, sans aucune des coquetteries du monde, ni aucun échec du dehors ; il n'était troublé que de lui-même et par des torts légers. Un jour qu'ils étaient à une grande fête de Sceaux (quand la duchesse du Maine, dans les années qui suivirent sa prison, eut rouvert sa cour), la soirée avait été belle ; la nuit étoilée repoussait de sa blancheur les flambeaux qui luttaient avec elle d'éclat ; les promenades s'étaient prolongées tard dans les parterres, au bruit des orchestres voilés, et les couples fuyants et reparus, les clartés scintillantes

dans le feuillage, les douces bizarreries des ombres sur les gazons, devenaient une magie complète où ne manquait pas le concert des deux amants. M. de Murçay, après les lents détours vingt fois recommencés, salua M^me^ de Pontivy, comme pour retourner à Paris cette nuit même, y ayant une affaire dès le matin ; il promettait d'être de retour à Sceaux au réveil des dames. Elle lui dit : «Quoi ! vous ne restez pas?» — «C'est impossible, répondit-il, j'ai promis ;» et il répéta qu'il serait de retour au lever même. Mais cette idée, après une nuit presque toute passée ensemble dans les bosquets, de coucher encore sous le même toit (même sans aucune autre facilité de tendresse), cette pure idée lui échappa : il eut un tort. Le lendemain au réveil, il était là, il avait dévoré le chemin. Mais l'impression n'était pas la même : «Oh ! ce n'eût pas été ainsi dans les premiers temps,» lui dit-elle alors, en respirant tristement la rose et le réséda du matin qu'il lui offrait ; et elle le fit souvenir du sentiment délicieux qu'elle avait eu en dormant chez lui à la campagne, *sous son toit*, dans ce premier printemps : «Oh ! alors ce n'eût pas été ainsi,» répétait-elle. Il comprit qu'il avait manqué ; il se confessa coupable de n'avoir pas saisi à l'instant cette même impression. Mais la passion de M^me^ de Pontivy avait souffert, et elle travaillait sur elle-même, pour la diminuer, disait-elle, et la mettre à ce niveau de raisonnable tendresse.

«Allez ! lui disait-elle encore d'autres fois, l'âge arrive, le cœur se flétrit, même dans le bonheur ; je n'aurai plus tant d'efforts à faire bientôt pour éteindre en moi ce dont votre juste affection se plaint, cette flamme imprudente où elle se brûle.» Et il la rassurait, la conjurant de rester ainsi, et qu'il l'aimait pour telle, et qu'il s'estimerait éternellement malheureux comme objet d'une passion moindre. Elle le croyait un moment ; mais le lendemain elle revenait à la charge,

et disait : «Hier, dans mon amour de vingt ans, je croyais qu'il n'y a rien d'impossible de la part d'un homme qui aime pour l'objet aimé. Mon ami, c'était une illusion. Aujourd'hui j'ai vieilli, j'ai réfléchi, je me suis donné tort ; et vous n'avez, mon ami, à recevoir aucun pardon, n'étant en rien coupable.» La combattant sur ce découragement qu'il sentait injuste, il obtenait de meilleurs aveux, et négligeait ces petits souvenirs accumulés, les croyant dévorés chaque fois par la passion survenante. Il comptait de toute certitude sur elle, sur son amour toujours le même, quand un automne arriva.

M^me^ de Pontivy, emmenée par sa tante dans une campagne éloignée, dut ne pas voir durant tout ce temps M. de Murçay, qui (en refroidissement d'ailleurs avec M^me^ de Noyon pour quelques sorties un peu vives contre l'esprit persécuteur) se confina de son côté dans une terre isolée, autre que celle où il avait reçu une fois son amie. C'est alors que, sans cause extérieure, et en ce calme triste et doux, une révolution faillit arriver dans leur amour. Les lettres de M^me^ de Pontivy étaient plus rares, plus abattues ; tous les souvenirs attiédissants s'accumulaient en elle de préférence, et lui devenaient son principal aliment. Une sorte de scrupule de convenance lui naissait aussi, comme prétexte qu'elle se donnait involontairement dans ses sentiments un peu froissés. L'idée de sa fille, encore au couvent, mais qui n'avait plus un très grand nombre d'années pour en sortir, l'idée aussi de son mari, alors en Amérique, et qui avait peu de chances sans doute, peut-être même assez peu de fantaisie de revenir en France, mais dont pourtant, depuis la mort du Régent, on pouvait parler à M. le Duc, ces flottantes pensées s'élevaient et grossissaient en elle comme des vapeurs, dans le vide où elle se sentait. Elle n'y résistait pas, et s'en laissait entourer, réservant

seulement en son sein l'affection profonde. «Oh! mon ami, lui écrivait-elle, quelle femme riche d'amour et de flamme est morte en moi! Ne croyez pas, mon bien cher ami, que je puisse ne plus vous aimer; au fond et au-dessous vous êtes toujours l'être nécessaire à mon existence... Mais votre Hermione n'est plus qu'une bien triste Aricie. Mon ami, j'ai bien souffert!» Et lui, sans douter d'elle, sans croire à la mort de l'amour, ne pouvait pourtant se dissimuler un changement essentiel. Il se disait qu'elle ne l'aimait plus autant, qu'elle ne l'aimait plus de la même manière qu'aux autres absences des dernières années; que quelque chose s'était calmé en elle à son sujet; et, tout en se répétant cela dans l'avenue la plus enfoncée et la plus ténébreuse où il passait ses journées, il heurtait machinalement du pied chaque tronc d'arbre, il aspirait le soupir du vent à travers les feuilles à peine émues, et se surprenait à désirer de se perdre bientôt dans d'autres Élysées funèbres, sans plus garder de sentiment immortel ni de souvenir.

La crise était grave. Cet amour sans infidélité, sans soupçons, sans accident du dehors, se mourait, en quelque sorte, de lui-même et de sa propre langueur. Quant à M. de Murçay pourtant, son sentiment, un peu éclipsé durant le règne enflammé de l'autre, recommençait à briller dans sa nuance la plus douce, et cette saison solitaire lui était d'un attendrissement inexprimable, dont les plaintes n'arrivaient qu'imparfaites dans ses lettres à M^me^ de Pontivy.

Tout pour lui donnait cours et sujet à l'unique pensée. Que ne le savait-elle? que ne le suivait-elle dans les bois? Il était sorti un matin selon son habitude; les derniers jours avaient été ardents; et il regagnait son avenue voilée, quoique le ciel, ce jour-là, fût plus frais et comme formé d'un dais de petits nuages suspendus. Il remarquait pour la première fois quelque

arbre qui avait déjà jonché la terre de ses feuilles jaunies : «Oh ! ce n'est pas l'automne, c'est un coup de soleil, disait-il ; c'est ce pauvre arbuste des îles qui se dépouille avant l'heure.» Mais, le soir, quand les nuages eurent fui, et qu'il vit vers les collines, sur un horizon transparent et froid, la lune naissante, il comprit que c'était l'automne, venu cette année-là plus tôt, et il en tirait présage, se demandant et demandant à ce croissant, à ce ciel pâli, à la nuit, si c'était déjà aussi l'automne de l'amour.

Il y avait des moments plus sombres et comme désespérés, quand le silence de M^me^ de Pontivy, après une lettre tendre qu'il avait écrite, se prolongeait trop longtemps. Il errait aux endroits les plus déserts, ne sachant que se redire à lui-même ces mots : *Laissez-moi, tout a fui !* Et, pour continuer sa plainte et la tirer tout entière, il aurait fallu les pleurs d'Orphée.

Ce qu'il écrivait de ses pensées rompues à M^me^ de Pontivy ne recevait que réponses rares et bonnes, mais chaque fois plus découragées. L'automne s'achevant, il revint à Paris, et il attendait, pour se présenter chez M^me^ de Noyon, qu'il avait quittée en froid, un mot, un signe de M^me^ de Pontivy, elle-même de retour. Mais rien. Il allait se hasarder à une démarche, quand, un soir, en entrant chez M^me^ de Ferriol qui avait nombreuse compagnie, il y trouva M^me^ de Noyon et sa nièce déjà arrivées. Sa vue avait porté du premier coup d'œil sur M^me^ de Pontivy : il contint mal son émotion.

Elle était entourée de femmes, assez proche de la cheminée, dont la séparait un seul fauteuil occupé ; et elle semblait elle-même assez émue pour ne pas songer à se prêter à un entretien avec lui. Elle ne bougea point de sa place. Après plus d'une heure d'attente et de propos saccadés, frivoles, par où s'exhalait une irritation étouffée, après avoir essuyé quel-

ques traits de M^me^ de Noyon, et avoir fait une espèce de paix suffisante pour le moment, M. de Murçay, allant droit à M^me^ de Pontivy, toujours entourée, lui dit assez haut pour que sa voisine du coin de la cheminée l'entendît, qu'il désirait l'entretenir quelques instants de ce qu'elle savait, et qu'il lui en demandait la faveur avant qu'elle se retirât. «Certainement,» répondit M^me^ de Pontivy ; et la voisine, qui voulut bien comprendre à demi, se leva après quelques minutes. M. de Murçay, s'asseyant à la hâte près de celle qu'il ne se pouvait croire ravie, commença en des termes aussi passionnés que le permettait le lieu, et avec des regards que mouillaient, malgré lui, des larmes à grand'peine dévorées : «Quoi ! lui disait-il, est-il possible? est-ce bien possible que ce soit là en effet la fin d'un amour comme le nôtre? Quoi ! madame, le ralentissement, le silence, et puis rien? Quoi ! si je n'avais insisté presque contre la convenance tout à l'heure, je manquais, après des mois, la première occasion de vous parler? Quoi ! votre cœur n'a pas eu un cri à ma rencontre? J'ai eu des torts, des détails de froideur, de négligence ; je le confesse et j'en pleure : mais que sont-ils? et combien me les suis-je reprochés ! combien de fois en ai-je souffert ! Je les aurais rachetés aussitôt échappés, mais le monde survenant me contraignait ; et ma foi en vous, d'ailleurs, répondait à tout. Je croyais à un feu perpétuel qui purifie. Je croyais tellement à un abîme sans fond où aucun de mes torts ne s'amassait ! Oh ! madame, ajoutait-il, en élevant de temps en temps la voix sur ce mot (car il fallait aussi songer au monde d'alentour), cette amitié, cette affection que vous m'offrez à toujours et avec fidélité, avec une fidélité à laquelle je crois tout aussi fermement que jamais, oh ! je ne la méprise pas, je ne la rejette pas avec dédain, cette affection, mais je ne puis m'en satisfaire. Elle me laisse vide et désert au prix des

précédentes douceurs. Je ne veux pas être aimé ainsi. Non, et si les obstacles qui séparent notre existence cessaient, si *celui* d'Amérique mourait demain dans son exil, je ne voudrais pas, au taux de cette tendresse que vous m'offrez sans passion, je ne voudrais pas des douceurs d'un commerce et d'une union continue. Non, être aimé comme devant, ou être malheureux toujours ! Le souvenir de la passion perdue m'est plus beau qu'une tiède jouissance. Je partirai, j'irai en de lointains voyages, je reviendrai dans cette vieille terre pleine de vous, où je vous ai reçue ; je ne vous reverrai jamais ! mais je vivrai d'un passé détruit, et ma vie sera une désolation éternelle et fidèle.» Et en parlant ainsi, il reprenait ses avantages près de ce cœur qui le revoyait s'animer comme aux temps des premiers charmes. Cette nature sensible, à côté de l'autre nature plus passionnée mais lassée, lui rendait en ce moment tous les rayons pleins de chaleur qu'il en avait longtemps reçus, et elle le regardait avec larmes : «Eh bien ! c'est assez ; demain, onze heures, à Chaillot,» lui dit-elle ; et il se retira dans une angoisse et une attente voisines des plus jeunes serments.

Le lendemain, à l'heure de midi, par un de ces ciels demi-riants dont on ne saurait dire la saison, ils marchaient ensemble dans les allées solitaires, et vertes encore, d'un vaste jardin non cultivé, qui ne recevait qu'eux. M. de Murçay, reprenant le discours de la veille, récapitulait leur amour, et disait : «Quoi ! tout cela brisé en un jour... sans cause ! pour un mot dit ou omis çà et là sans intention ! pour un tort indéfinissable et dont on ne saurait marquer le moment ! Quoi ! l'amour brisé comme un simple ressort, comme une porcelaine tombée des mains ! vous ne le croyez pas !...Laissez-moi faire, ô mon amie ! Oubliez, oubliez seulement. Promettez que rien n'est accompli, supposez que rien n'est commencé. Redevenez *Sylvie*. Je veux

reconquérir votre cœur ; je l'espère. Je veux remonter en vous pas à pas les degrés de mon trône. Je le ferai ; vous ne me reconnaîtrez plus, ce sera un autre que vous croirez aimer, et ce n'est qu'à la fin, en comparant, que vous verrez que c'était bien le même. Laissez, je veux ressusciter en vous l'Amour, cet enfant mort qui n'était qu'endormi.» Elle écoutait avec charme et silence, et, soulevant du doigt, pendant qu'il parlait, la dentelle noire qui la voilait à demi, elle ne perdait rien de ce qu'ajoutaient les regards. «Oh ! permettez-moi, disait-il en lui tenant la main avec le respect le plus tendre, dites que vous me permettez de reprendre courage et de vous adresser mes timides espérances, dites que vous tâcherez de m'aimer et que vous me permettez de vouloir vous convaincre.» — «Eh bien ! je tâcherai, lui dit-elle avec une grâce attendrie, et je vous permets. A ce soir donc, chez ma tante.» Et elle s'échappa là-dessus, et courut à la petite porte qui donnait vers le couvent voisin, le laissant assez étonné de sa brusque sortie, et comme si, dans ce début nouveau qu'il implorait, elle essayait déjà les ruses des premières rencontres.

Elle n'eut pas à s'efforcer beaucoup ni à raffiner les ruses. La flamme revint naturelle, où l'ardeur n'avait pas cessé. Un peu plus d'attention, de volonté, s'y mêla sans doute de part et d'autre, mais pour unir tout et sans rien refroidir. Il reprit son assiduité chez M^me^ de Noyon, et, partout où M^me^ de Pontivy alla durant cet hiver, il était le premier, en entrant, qu'elle y rencontrât ; le dernier, à la sortie, qui la quittât du regard. Il l'entourait d'un soin affectueux, d'une fraîcheur de désir et de jeunesse, que son sentiment n'avait jamais connue d'abord dans cette vivacité, mais qu'une fois averti, il puisait avec vérité dans sa profondeur. Elle recevait tout avec une grâce plus clairvoyante, avec un sourire plus pénétré, qu'elle-même

n'en avait témoigné autrefois dans les temps de l'aveugle ardeur. Il y avait un léger échange de rôles entre eux ; ils s'étaient donné l'un à l'autre quelque chose d'eux-mêmes qui s'entre-croisait dans cette seconde moisson ; ou plutôt ils arrivaient à la fusion véritable et parfaite des âmes. Elle évitait pourtant de se prononcer encore.

Aux premiers jours du printemps, ils allèrent à Sceaux pour une semaine ; la petite cour s'y trouvait d'un brillant complet. Une après-dînée, la conversation tourna, comme il arrivait souvent, sur les questions de cœur, et on y agita les caractères et la durée de l'amour. De grandes autorités furent invoquées. On cita le grand Condé, alors duc d'Enghien, aux prises avec Voiture et Mlle de Scudéry. On cita M. le Duc son fils, à la maison de Gourville à Saint-Maur, tenant tête à Mmes de Coulanges et de La Fayette, en leurs grands jours de subtilités.

Mme du Maine, en vraie Condé qu'elle était, possédait à merveille tous ces précédents. Mais lorsqu'on en vint à la durée de l'amour, même fidèle, Mme du Duffand, de son esprit railleur, éclata, et dit que la plus longue éternité, quand éternité il y avait, en était de cinq ans. Et comme quelques-uns se récriaient sur ce lustre tracé au compas, M. de Malezieu, l'oracle, et qui avait connu La Bruyère, cita de lui ce mot : «En amour, il n'y a guère d'autre raison de ne s'aimer plus que de s'être trop aimés.» M. de Murçay et Mme de Pontivy se regardèrent et rougirent ; ils se taisaient dans une même pensée plus sérieuse que tous ces discours. On discuta à perte de vue ; mais on en était généralement à adopter la pensée de La Bruyère dans le tour plus épigrammatique de Mme du Deffand, quand Madame du Maine, s'adressant à Mlle de Launay qui ne s'était pas mêlée aux propos : «Et vous, Launay, que décidez-vous?» dit-elle. Et celle-ci, de ce ton de gaieté pourtant sensible où elle excellait : «En fait d'amour et de cœur, je ne sais qu'une

maxime, répliqua-t-elle ; le contraire de ce qu'on en affirme est possible toujours.»

A un quart d'heure de là, M. de Murçay et Mme de Pontivy, qui avaient le besoin de se voir seuls, se rencontrèrent, par un instinct secret, en un endroit couvert du jardin. De subites larmes brillèrent dans leurs yeux, et ils tombèrent aux bras l'un de l'autre. Après le premier épanchement et le renouvellement confus des aveux, M. de Murçay, promenant ses regards, fit remarquer à son amie que ce berceau, dans sa disposition, était tout pareil à celui où ils s'étaient pour la première fois déclarés. Une statue de l'Amour était ici également ; mais le dieu (sans doute pour les illuminations des nuits) élevait et croisait sur sa tête deux flambeaux : «Voilà notre second amour, dit-il. Oh ! non, ce n'est pas l'automne encore !»

Ils eurent de la sorte plusieurs printemps, et, dans cette harmonie rétablie, il eût été de plus en plus malaisé de distinguer en eux les différences premières. Son ardeur, à elle, laissait les nuances ; ses lueurs, à lui, allaient à l'ardeur. L'ivresse entre eux régnait plus égale, plus éclaircie, bien que toujours de l'ivresse. Le mari cependant, qui était aux Antilles, mourut. Mais il était tard déjà, et ils se trouvaient si heureux, si amoureux du passé, qu'ils craignirent de rien déranger à une situation accomplie, d'où disparaissait même la crainte lointaine. Sa fille d'ailleurs avait grandi ; et c'était elle plutôt qu'il fallait songer à marier. On la maria en effet ; mais bientôt elle mourut à son premier enfant. Ce fut une grande douleur, et leur lien encore, s'il était possible, se resserra. Et ils s'avançaient ainsi dans les années qu'on peut appeler *crépusculaires*, et où un voile doit couvrir toutes choses en cette vie, même les sentiments devenus chaque jour plus profonds et plus sacrés.

15 mars 1837. (*Portraits de femmes.*)

CHRISTEL.

Durant l'hiver de 1819, vers la fin de février, dans une petite ville du Perche, arrivèrent, pour s'y établir, une mère et sa fille ; elles venaient tenir le bureau de poste aux lettres, que de graves plaintes portées contre le prédécesseur avaient rendu vacant. Elles arrivèrent le soir, et, dès le lendemain, elles occupaient, dans la rue qui continue la place, la petite maison où depuis bien des années était situé le bureau. Le loyer de cette maison leur avait été cédé ; la pièce du rez-de-chaussée sur la rue devint leur résidence habituelle.

Après quelques légers changements qu'elles firent exécuter, la distribution du bureau se présentait ainsi : la pièce, avec deux fenêtres, n'avait point d'entrée par la rue ; la porte extérieure était celle de l'ancienne allée, dont la cloison, du côté de la chambre, avait été à moitié abattue, et où l'on avait placé une grille de bois à travers laquelle se faisaient les échanges de lettres. Comme suite à la grille, vers le fond de l'allée, une porte grillée aussi, et non fermée, donnait entrée dans le bureau.

Les deux personnes qui venaient occuper cette humble et assujettissante position, et passer de longues journées sans murmure à ces fenêtres monotones et en vue de cette grille de bois, étaient bien loin de s'y trouver accoutumées par leur vie antérieure. La baronne M..., veuve d'un chef d'escadron mort en 1815 de chagrin et

de fatigue après les désastres des Cent-Jours, était Allemande de naissance. Rencontrée à Lintz, aimée et enlevée de son gré par M. M..., alors lieutenant sous Moreau, elle s'était brouillée pour la vie avec sa très noble famille, et avait suivi partout son mari dans les diverses contrées. Sa fille, née en Suisse, dans le frais Appenzell, avait plus tard doré son enfance au soleil d'Espagne. Cette jeune personne qui avait atteint dix-huit ans faisait l'unique soin de sa mère. A la mort de M. M..., sans fortune, sans pension, la fière et noble veuve avait vécu, durant deux années, de quelques économies, de la vente de quelques bijoux, des restes enfin d'une situation qui avait pu sembler brillante. Elle préférait tout à la seule idée de renouer communication avec sa famille d'Allemagne à dix quartiers, qui, même après le mariage de Marie-Louise, avait été pour elle sans pardon. La détresse menaçante, la vue surtout de sa fille, allaient la forcer peut-être à écrire. L'arrivée du général Dessoles au ministère fut un éclair d'espérance ; son mari avait servi sous lui. Le général, en attendant mieux, fit aussitôt accorder ce bureau de poste, et c'est ainsi qu'elles arrivaient.

Il y avait deux mois environ que la mère et la fille remplissaient l'office qui devenait leur unique ressource dans le présent, et même leur dernière perspective d'avenir (on disait déjà que M. Dessoles se retirait) ; leur vie était établie telle, ce semble, qu'elle devait demeurer longtemps. Elles ne sortaient pas, elles n'avaient fait aucune connaissance dans la ville ; une ancienne domestique amenée avec elles les servait. La mère malade, et à jamais brisée au dedans, ne bougeait guère du fauteuil placé près de la fenêtre du fond. Dès que la porte de la rue s'ouvrait et qu'un visage paraissait à la grille, la jeune fille était debout, élancée, polie,

prévenante pour chacun (comme si elle n'avait été élevée qu'à cela); recevant de sa main blanche les gros sous des paysans qui affranchissaient pour leur *pays* ou *payse* en condition à Paris. Les jours de marché particulièrement, elle répondait à tous et les aidait quelquefois à écrire l'adresse de leurs lettres ou même la lettre tout entière. Elle fut bientôt connue et respectée de ces gens des environs, bien qu'ils fussent d'une fibre en général ingrate, d'une nature revêche et dure.

Un jour, une après-midi, pendant que sa mère, au sortir du dîner, sommeillait dans son fauteuil, comme il lui arrivait souvent (et c'étaient ses meilleures heures de repos), la jeune fille, Christel [1], rêveuse, attentive au rayon de premier printemps qui perçait jusqu'à elle ce jour-là et jouait dans la chambre, rangeait d'une main distraite les lettres reçues, la plupart à distribuer, quelques-unes (pour les châteaux des environs) à garder poste restante. Parmi ces dernières, il lui arriva d'en remarquer jusqu'à trois à la même adresse, à celle du comte Hervé de T..., et toutes les trois de la même main, d'une main qui semblait élégante, et de femme, et comme mystérieuse. Parmi ces autres papiers grossiers, la netteté du pli les séparait et disait qu'un ongle délicat y avait passé. L'odeur fine qui s'en exhalait sentait encore le lieu embaumé d'où le triple billet coup sur coup était sorti. Ces traces légères remirent Christel aux regrets de la vie élevée et choisie pour laquelle elle était née. Fille simple, généreuse, capable de tous les devoirs et de tous les sacrifices, elle avait un fonds de distinction originelle, plus d'une goutte de sang des nobles aïeux de sa mère, qui se mêlait, sans s'y perdre, à toutes les franchises d'une nature ingénue et aux justes notions d'une éducation saine. Sa soumission au sort dissimulait seulement l'in-

1. *Christel*, dans les ballades du Nord, quelque chose de plus doux que *Christine*.

time fierté, comme sa simplicité courante permettait toutes les grâces, comme sa douceur recélait des flammes. Christel souffrait ; ce jour-là elle souffrait plus. Elle se cachait soigneusement de sa mère, et, de peur de se trahir, elle tâchait de ne se l'avouer à elle-même que durant l'heure de ce sommeil de chaque après-dînée, qui la laissait comme seule à sa tristesse.

Christel n'avait aimé encore ni pensé à aimer que sa mère ; elle ne l'avait jamais quittée que pendant une année pour aller à Écouen, et ç'avait été la dernière année de cette maison. Les douleurs de sa patrie française tenaient une grande place dans la jeune âme, et couvraient pour elle le vague des autres sentiments. Pourtant les frais souvenirs d'enfance qu'elle évoquait à cette heure, les beaux lieux qu'elle avait traversés, et qui s'étaient peints si brillants en elle, tel bosquet d'Alsace, tel balcon de Burgos, les mille échos d'une militaire fanfare dans le labyrinthe gazonné d'un jardin des camps, n'étaient là, sans qu'elle le sût, que comme un prélude sans cesse recommençant, comme un cadre en tous sens remué pour celui qu'elle ignorait et qui ne venait pas. Christel prit les trois petites lettres et les mit à part sur un coin du bureau, comme pour ne pas les mêler aux autres : Quel bonjour empressé, se disait-elle, quel appel impatient et redoublé, quel gracieux chant d'avril devait-il en sortir pour celui qui les lirait ! Elle achevait à peine de les poser qu'un jeune homme entra, et, se découvrant respectueusement derrière la grille, demanda si l'on n'avait pas de lettres à l'adresse qu'il nomma. Christel, au moment où la porte de la rue s'était ouverte, avait brusquement quitté sa place et était déjà debout, à demi élancée, comme elle faisait pour tous (craignant toujours, la noble enfant, de ne pas assez faire). A la question de l'adresse, elle répondit *oui* vivement, sans avoir besoin de regarder au bureau, et avant d'y songer ; puis, s'apercevant peut-

être de sa promptitude, elle remit les trois lettres en rougissant.

Le comte Hervé était trop occupé de ce qu'il recevait pour s'apercevoir d'autre chose ; il sortit en saluant, et lorsqu'il passa devant les fenêtres, Christel vit qu'il avait déjà brisé l'un des cachets, et qu'il commençait à lire avidement ce qui semblait si pressé de l'atteindre.

D'autres lettres vinrent les jours suivants ; il revint lui-même, poli, silencieux, tout entier à ce qu'il recevait. Un singulier intérêt s'y mêlait pour Christel : évidemment ce jeune homme aimait, il était aimé. Le comte Hervé n'avait pas vingt-cinq ans ; il était beau, bien fait ; il avait servi quelque temps dans les gardes d'honneur, puis dans les mousquetaires, je crois, en 1814. Depuis plusieurs mois il avait quitté le service, Paris et le monde, pour vivre dans la terre de son père, à une lieue de là. C'était une des plus anciennes et des grandes familles du pays. Christel n'apprit ces détails que successivement, et sans rien faire pour s'en enquérir ; mais, quoique sa mère et elle ne reçussent habituellement aucune personne du lieu, les simples propos des voisines, la plupart du temps en émoi si l'on voyait le jeune homme arriver au galop du bout de la place, puis mettre son cheval au pas en approchant, auraient suffi pour instruire. Cet *intérêt* de Christel pour une situation qu'elle devina du premier coup fut-il, un seul instant, purement curieux, attentif sans retour, et, si l'on peut dire, *désintéressé?* Un certain trouble et la souffrance ne s'y joignirent-ils pas aussitôt? Elle-même l'a-t-elle jamais su? Ce qui est certain, c'est qu'un jour en agitant dans ses mains quelqu'une de ces lettres mignonnes, odorantes, et transparentes presque sous la finesse du pli, elle se sentit saigner comme d'une soudaine blessure ; elle se trouva empoisonnée comme dans le parfum. En les remettant ce jour-là, une rougeur plus brûlante lui monta au front, elle pâlit aussitôt ; elle aimait.

Amour, Amour, qui pourra sonder un seul de tes mystères? depuis la naissance du monde et son éclosion sous ton aile, tu les suscites toujours inépuisés dans les cœurs, et tu les varies. Chaque génération de jeunesse recommence comme dans Éden, et t'invente avec le charme et la puissance des premiers dons. Tout se perpétue, tout se ranime chaque printemps, et rien ne se ressemble, et chaque coup de tes miracles est toujours nouveau. Le plus incompréhensible et le plus magique des amours est encore celui que l'on voit et, s'il est possible, celui que l'on sent. Ne dites pas qu'il ne naît qu'une seule fois pour un même objet dans un même cœur, car j'en sais qui se renflamment comme de leur cendre et qui ont eu deux saisons. Ne dites pas qu'il naît ou ne naît pas tout d'abord décidément d'un seul regard, et que l'amitié une fois liée s'y oppose ; car un poète qui savait aussi la tendresse, a dit :

Ah! qu'il est bien peu vrai que ce qu'on doit aimer,
Aussitôt qu'on le voit, prend droit de nous charmer,
Et qu'un premier coup d'œil allume en nous les flammes
Où le Ciel, en naissant, a destiné nos âmes [1]!

Dante, Pétrarque, ces mélodieux amants ont pu noter l'an, et le mois, et l'heure, où le Dieu leur vint ; ils ont eu l'étincelle rapide, sacrée, le coup de tonnerre lumineux. Un autre aussi sincère, après deux années de lenteur, a pu dire :

Tout me vint de l'aveugle habitude et du temps.
Au lieu d'un dard au cœur comme les combattants,
J'eus le venin caché que le miel insinue,
Les tortueux délais d'une plaie inconnue,
La langueur irritante où se bercent les sens;
Tourments moins glorieux, moins beaux, moins innocents,
Mais plus réels au fond pour la moelle qui crie,
Qu'une resplendissante et prompte idolâtrie!

1. Molière, *Princesse d'Élide*, acte I, scène 1.

Chacun à son tour se croit le mieux aimant et le plus frappé. La jeunesse va penser que ces chers orages ne sont complets que pour elle ; attendez ! l'âge mûr en son retard, s'il les rencontre, les accusera plus violents et plus amassés. Ainsi chacun aime d'un amour souverain et parfait, s'il aime vraiment. Mais de tous ces amours le plus parfait pourtant et le plus simple, à les bien comparer, sera toujours celui qui est né le plus *sans cause*.

Pourquoi Christel aima-t-elle le comte Hervé? Pourquoi du second jour l'admirait-elle si passionnément? Il vient, il entre et salue, et n'est que froidement poli ; pas une parole inutile, pas un regard. Elle ne le connaît que de nom et par une simple information dérobée aux propos voisins. Elle l'admire par ce besoin d'admirer qui est dans l'amour. Qu'a-t-il donc fait pour cela? Comme si, pour être aimé, il était besoin de mériter ! Il est beau, jeune, ému, fidèle évidemment, et peut-être malheureux : que faut-il de plus? Il a de la grâce à cheval quand il repasse devant les fenêtres et qu'elle le voit monter. Il lui semble qu'elle connaisse tout de lui : oh ! combien elle compterait fermement sur lui, si elle était celle qu'il aime !

Ces lettres perpétuelles faisaient comme un feu qui circulait par ses mains et qui rejaillissait dans son cœur. Le courrier de Paris arrivait vers deux heures et demie, à l'issue du dîner ; bien peu après, dès que sa mère lassée commençait à sommeiller, Christel s'approchait sans bruit du bureau et faisait rapidement le départ ; puis elle prenait la lettre pour Hervé, mise tout d'abord de côté, et la tenait longtemps dans sa main, et non pas sans trembler, comme si elle se fût permis quelque chose de défendu. Elle la tenait quelquefois jusqu'à ce que sa mère s'éveillât ou que lui-même il vînt, ce qu'il faisait d'ordinaire vers quatre heures. Elle avait fini par lire couramment la pensée du cachet qui se variait sans

cesse avec caprice, facile blason de coquetterie encore plus que d'amour, et qui ne demande qu'à être compris. Le cachet du jour lui disait donc assez bien la nuance de sentiment qu'elle allait transmettre, et fixait en quelque sorte son tourment.

Elle voulait quelquefois s'abuser encore : l'empreinte de cire rose ou bleue lui montrait-elle une *fleur*, une *pensée* haute et droite sur sa tige comme un lis (le lis était alors fort régnant) : C'est peut-être un lis et non une pensée, se disait-elle. Mais le lendemain le *lévrier* fidèle et couché ne lui laissait aucun doute et la poursuivait de tristes et amères langueurs. Le *lion* au repos la faisait rêver ; à de certaines fois où il n'y avait autour du cachet que le nom même des jours de la semaine, elle respirait plus librement. Un jour, y considérant avec surprise une tête de mort et deux os en croix, elle se dit : Est-ce sérieux, n'est-ce qu'un jeu? s'affiche-t-elle donc ainsi, la douleur?

Elle n'avait pas tardé non plus à distinguer, entre toutes, les lettres qu'il écrivait, tantôt mises dans la boîte par lui-même, qui revenait exprès pour cela, tantôt apportées par un domestique qu'elle eut vite reconnu. Son coup d'œil saisissait, sans qu'un seul mot fût dit. Ses lettres, à lui, étaient simples, sous enveloppe sans cachet, adressées à Paris, poste restante, à un nom de femme qui ne devait pas être le véritable ; il semblait qu'elles fussent au fond bien plus sérieuses. Avec quelle émotion elle les pressait, quand elle y imprimait le timbre voulu !

Quel était-il, cet amour qui occupait tant le comte Hervé, qui l'avait arraché aux plaisirs d'une vie brillante, et le reléguait depuis près de six mois aux champs dans une unique pensée? Peu nous importe ici, et le récit en serait trop semblable à celui de tant de liaisons incomplètes et avortées. Une femme du grand monde, à laquelle il avait rendu de longs soins, avait paru l'ac-

cueillir, lui promettre quelque retour ; elle avait même semblé lui accorder, lui permettre sans déplaisir quelqu'un de ces gages qui ne se laissent pas effleurer impunément. Elle avait fait semblant de l'aimer un peu, ou elle l'avait cru. Des obstacles survenus dans leur situation l'avaient décidé, lui, à partir, à se confiner pour un temps dans cet exil fidèle. Elle lui témoigna d'abord qu'elle lui en savait gré, eut l'air de l'en aimer mieux, et se multiplia à le lui dire. Mais peu à peu, les obstacles ou les distractions aidant, elle se rabattit à l'*amitié* (grand mot des femmes, soit pour introduire, soit pour congédier l'amour), et elle en vint le plus ingénument du monde à oublier de plus douces promesses si souvent écrites, et même faites à lui parlant, et non seulement de la voix.

On n'en était pas là encore ; pourtant il y avait quelquefois des ralentissements dans la correspondance. Hervé semblait s'y attendre en ne venant pas, ou par moments il venait en vain.

Quand la correspondance allait bien, quand les cachets de Paris marquaient une *pensée* (car décidément, si royalistes qu'on les voulût faire, cela ne pouvait ressembler à un lis), quand chaque courrier avait une réponse d'Hervé, Christel le sentait avec une anxiété cruelle, et il lui semblait que le courrier qui emportait cette réponse lui arrachait, à elle, le plus tendre de son âme, le seul charmant espoir de sa jeunesse.

Mais si les lettres de Paris tardaient, s'il revenait plus d'une fois sans rien trouver, si, poli, discret, silencieux toujours, se bornant avec elle à l'indispensable question, il avait pourtant trahi son angoisse par une main trop vivement avancée, par quelque mouvement de lèvre impatient, elle le plaignait surtout, elle souffrait pour lui et pour elle-même à la fois ; pâle et tremblante en sa présence sans qu'il s'en doutât, elle lui remettait la missive tant attendue, à lui pâle et

tremblant aussi, mais de ce qu'il redoute d'un seul côté ou de ce qu'il espère. Elle voudrait la lettre heureuse pour lui, et elle la craint heureuse ; elle est déchirée si elle l'a vu sourire aux premières lignes (car en ces cas d'attente il décachetait brusquement), et s'il lui semble plus triste après avoir parcouru, elle demeure triste et déchirée encore.

Oh ! si alors, un peu après, quelque pauvre jeune fille paysanne venait apporter, en la tournant dans ses mains, une lettre de sa façon pour un soldat du pays, et la remettait, pour l'affranchir, avec toute sorte d'embarras et rougissant jusqu'aux yeux, elle aussi, tout bas, rougissait en la prenant et se disait : *C'est comme moi !*

Vers ce temps, un jeune homme, fils d'un riche notaire de l'endroit, pour lequel M^me^ M... avait eu en arrivant quelque lettre, mais qu'elle n'avait pas cultivé, parut désirer d'être présenté chez elle et d'obtenir le droit de la visiter. L'intention était évidente. M^me^ M... en toucha un soir quelque chose à sa fille ; dès les premiers mots, celle-ci coupa court, et, se jetant dans les bras de sa mère, la supplia avec un baiser ardent de ne jamais lui en reparler ni de rien de pareil. La mère n'insista pas ; mais, à la chaleur du refus et à mille autres signes que son œil silencieux depuis quelque temps saisissait, elle avait compris.

Pourtant, depuis des mois déjà que le comte Hervé venait plusieurs fois par semaine, il ne s'était rien passé au dehors entre Christel et lui, rien qui fût le moins du monde appréciable, sinon à la sagacité d'un cœur tout à fait intéressé. Pour deviner qu'une passion était en jeu, il aurait fallu être un rival, ou il fallait être une mère, une mère prudente, inquiète et malade, qu'éclaire encore sur l'avenir secret de sa fille la crainte affreuse de la trop tôt quitter. Lui-même, Hervé, avait à peine distingué, dans cette chambre où

il n'entrait jamais, la jeune fille, messagère passive de son amour. Elle en eut un jour la preuve bien cruelle. C'était un dimanche ; elle était sortie avec sa mère pour une promenade, ce qui leur arrivait si rarement. Toutes deux suivaient à pas lents la grande route, à cet endroit, fort agréable, d'où la vue s'étend sur des champs arrosés et coupés comme de plusieurs petites rivières, et, par delà encore,

> Sur ce pays si vert, en tout sens déroulé,
> Où se perd en forêts l'horizon ondulé.

Il y avait assez de monde de long de la route ; de loin on vit venir, à cheval, le comte Hervé ; c'était l'heure ordinaire de sa visite, et une lettre au bureau l'attendait. Christel trembla ; elle pria, à ce moment, sa mère de s'appuyer plus fort sur son bras, sans crainte de la lasser. Hervé passa bientôt sur la chaussée devant elles au petit trot ; il les regarda d'une façon assez marquée ; mais, ne les ayant jamais vues au dehors, ne s'étant jamais demandé apparemment ce que pouvait être Christel avec sa souple et fine taille en plein air, il ne les reconnut pas à temps et ne les salua pas. Dix minutes après, au retour, les rencontrant encore et ayant deviné sans doute (à ne voir que la domestique au bureau) que ce pouvait être elles, il les salua. Juste image du degré d'attention de sa part et d'indifférence !

Que fait donc à certains moments le cœur, et quelles sont ses distractions étranges ! Absorbé sur un point et comme aveugle, tout à côté il ne discerne rien. Mille fois du moins, dans ces romans tant goûtés, on voit le page, messager d'amour, dans sa grâce adolescente, faire oublier à la dame du château celui qui l'envoie. Les brillants ambassadeurs des rois, près des belles fiancées qu'ils vont quérir aux rivages lointains, ont souvent touché les prémices des cœurs. Ici, c'est près

du jeune homme qu'une belle jeune fille est messagère ; élégante, légère, demi-penchée, émue et alarmée, lisant, depuis des mois, la mort ou la vie dans son regard, et il ne l'a pas vue. Il est vrai qu'elle ne lui apparaît qu'en toilette simple, sans autre fleur qu'elle-même, derrière des barreaux non dorés, dans une chambre étroite que masque un bureau obscur : mais est-ce qu'elle ne l'éclaire pas?

Christel avait d'affreux moments, des moments durs, humiliés, amers ; la langueur et la rêverie premières étaient bien loin ; le souvenir de ce qu'elle était la reprenait et lui faisait monter le sang au front ; elle se demandait, en se relevant, pour qui donc elle se dévorait ainsi. Elle faisait appel dans sa détresse, oh ! non plus à ses goûts anciens, à ses gracieux amours de jeune fille, à ses lectures chéries (tout cela était trop insuffisant et dès longtemps flétri pour elle), mais à des sentiments plus mâles et plus profonds, comme à des ressources désespérées, — à son culte de la patrie, par exemple. Elle se représentait son père, le drapeau sous lequel il avait combattu, le deuil de l'invasion ; elle excitait, elle provoquait en elle l'orgueil blessé des vaincus ; elle cherchait à impliquer dans l'inimitié de ses représailles le jeune noble royaliste, le mousquetaire de 1814, mais en vain ; le ressort sous sa main ne répondait pas ; l'amour, qui aime à brouiller les drapeaux, se riait de ces factices colères. L'Empereur évoqué en personne sur son rocher n'y pouvait rien. — Elle voulait voir du mépris de la part d'Hervé, de la fierté insolente dans cette inattention soutenue, et tâchait de s'en irriter ; mais non, c'était moins et c'était pis, elle le sentait bien ; ce prétendu dédain s'enfonçait plus cruel, précisément en ce qu'il était plus involontaire ; c'était de l'oubli.

Comment donc oublier à son tour? Comment se fuir

elle-même, s'isoler contre l'incendie intérieur qui s'acharnait? Elle jetait dans un coin ces lettres odieuses, et se jurait de ne les plus voir ni toucher. Si elle avait pu, du moins, sortir, se distraire par le monde, vivre de la vie de bal et s'étourdir comme la plus frivole dans le tourbillon insensé, ou mieux, s'échapper et courir par les bois, biche légère, et chercher, s'il en est, le dictame dans les autres secrets, au sein de la nature éternelle!

Dieux! que ne suis-je assise à l'ombre des forêts!

Mais non, encore non; sa cage la tient; il faut qu'elle y reste enfermée, sous cette grille, près du poison lent qui passe par ses mains et qui la tue, elle-même devenue jusqu'au bout l'instrument docile et muet de son martyre. Des larmes d'impuissance, de jalousie, d'humiliation et de honte, brûlent ses joues, et, versées au dedans de son âme, y dévastent partout la vie, l'espérance, la fraîcheur des bosquets du souvenir. — S'il entre pourtant, s'il a paru au seuil, en ce moment même, avec sa simple question habituelle, tête découverte et strictement poli, la voilà touchée; tout cet assaut de fierté s'amollit en humble douleur, et le reste n'est plus.

Six longs mois s'étaient écoulés depuis la première visite; on atteignait à la mi-octobre. Depuis quelque temps, les lettres venaient plus rares; une fois, deux fois, il s'était présenté sans en trouver. Il avait peine à y croire. A la seconde fois, déjà sorti à demi, il revint sur ses pas, et insista pour qu'on voulût bien chercher encore. Elle le fit pour le satisfaire, sachant elle-même trop bien le résultat. Elle apporta le paquet entier des lettres restantes sur la petite tablette en dedans de la grille, et là, tous deux penchés, dans leur inquiétude si diverse, suivaient une à une les adresses; leurs têtes s'effleuraient presque à travers les barreaux; mais,

même ce jour-là, il n'eut pas l'idée de franchir la porte tout à côté pour chercher plus près d'elle, avec elle.

La pauvre mère sommeillait-elle alors? Elle se taisait dans son fauteuil du fond, et palpitait, à en mourir, autant que sa chère enfant. Que faire? Plus souffrante depuis quelques jours, elle était dans une presque impuissance de se lever. Un mouvement brusque eût éclairé sa fille, l'eût avertie qu'elle s'était trahie, eût, pour ainsi dire, donné de l'air à cet incendie secret qui autrement, toute issue fermée, avait chance de s'étouffer peut-être. La sage mère s'en flattait encore, et elle contint au dedans toute pensée.

Une troisième fois il revint, et il n'y avait pas de lettres davantage. Il insista de nouveau, lui, si convenable toujours, comme un homme que l'inquiétude égare un peu, et qui ne prend pas garde de dissimuler. Elle, au milieu de la chambre, debout, plus pâle que lui, répondait par monosyllabes sans comprendre, lorsque tout à coup, ne pouvant soutenir une lutte si inégale, elle se sentit chanceler, fit un geste comme pour se prendre à la grille, et tomba évanouie. La mère, qui, dès le commencement, n'avait rien perdu de ce trouble, s'arrachant précipitamment de son siège, où la clouait jusque-là la douleur, et essayant de soulever la défaillante : «Oh ! monsieur ! s'écriait-elle elle-même égarée ; ma chère fille ! ma pauvre fille ! qu'en avez-vous fait? Quoi? monsieur... vous ne devinez pas?» Il s'était avancé pourtant, il avait franchi la grille, et était entré dans la petite chambre pour la première fois, — trop tard !

Bien souvent, entre les sentiments humains qui se pourraient compléter et satisfaire dans un mutuel bonheur, il y a pour obstacle... Quoi? ni muraille, ni cloison, ni grille de fer, mais une simple grille de bois comme ici, et entr'ouverte encore, et on regarde à travers, et on ne devine pas, et on meurt ou on laisse mourir !

Christel reprit ses sens avec lenteur ; elle vit, en rouvrant les yeux, Hervé près d'elle, comme s'il eût attendu son retour à la vie, et elle répondit à ce premier regard par un indéfinissable sourire. Il revint tous les jours suivants ; il ne demanda plus de lettres, et il n'en vint plus (du moins de cette main-là).

Un singulier et touchant concert tacite s'établit entre ces trois êtres. Nulle explication ne fut demandée ni donnée. La mère ne parla point en particulier à sa fille. Hervé, attentif et discret, vint, revint, et s'y trouva naturellement assis, chaque après-midi, pour de longues heures. Il apprécia, dès qu'il y eut tourné son regard, ces deux personnes si distinguées, si nobles vraiment. La faiblesse de Christel continuait ; la pâleur et le froid du marbre n'avaient pas quitté ses joues ; seulement elle souriait désormais, et ses yeux, d'un bleu plus céleste, semblaient remercier d'un bonheur. Son mal réel l'obligeant à garder le repos, on ne se tenait plus dans la pièce du devant ; une personne qu'Hervé avait indiquée, une ancienne femme de charge, capable et sûre, y passait le jour, à des conditions modiques, et, tout en suivant son travail d'aiguille, répondait aux venants. C'était dans une chambre du fond proche de celle de M^me^ M..., qu'on vivait retiré. La fenêtre donnait sur un petit jardin, dont le mur, très bas et assez éloigné, laissait voir au delà, bien loin, les prairies et les collines, mais toutes dépouillées ; c'était maintenant l'hiver. Que cette chambre d'une simple et virginale élégance, qu'ornait en un coin le portrait du père, et, au-dessous, la harpe (hélas ! trop muette) de Christel, eût été agréable et riante l'été, devant cette nature bocagère, près de ces hôtes chéris ! Hervé se le disait pour la première fois aux premières neiges.

La dure saison ne fut cependant pas dénuée, pour eux, d'intimes douceurs. Sans s'interroger, ils se racon-

taient insensiblement leur vie jusque-là, et elle se rejoignait par mille points. Oh ! souvent, combien d'îles charmantes et variées à ce confluent des souvenirs ! Hervé et Christel n'avaient pas besoin de confronter longuement leurs âmes, de s'en expliquer la source et le cours :

On s'est toujours connu, du moment que l'on aime,

a dit un poète ; mais il est doux de se reconnaître, de faire pas à pas des découvertes dans une vie amie comme dans un pays sûr, de jouir jour par jour de ce nouveau, à peine imprévu, qui ressemble à des réminiscences légères d'une ancienne patrie et à ces songes d'or retrouvés du berceau. En peu de temps ils mirent ainsi bien du passé dans leur amour. La famille d'Hervé avait des alliances en Allemagne : lui-même en savait parfaitement la langue. Quelle joie pour Christel, quel attendrissement pour la mère de s'y rencontrer avec lui comme en un coin libre et vaste de la forêt des aïeux ! La petite bibliothèque de Christel possédait quelques livres favoris, venus de là-bas par sa mère ; il leur en lisait parfois, une ode de Klopstock, quelque poème de Matthisson, une littérature allemande déjà un peu vieillie, mais élevée et cordiale toujours. Un livre alors tout nouveau, et qu'il leur avait apporté, enchanta fréquemment les heures : c'étaient les *Méditations poétiques ;* plus d'une fois, en lisant ces élégies d'un deuil si mélodieux, il dut s'arrêter par le trop d'émotion et comme sous l'éclair soudain d'une allusion douloureuse. Cette harpe immobile dans un angle de la chambre attirait aussi son regard, et it eût désiré que Christel y touchât ; mais la faiblesse de la jeune fille ne le lui eût pas permis sans une extrême fatigue. On se disait que ce serait pour le printemps, et qu'elle le saluerait d'un chant plus joyeux après tant de silence. Ils eurent ainsi des soirs de bonheur, sans rien presser, sans trop prévoir.

Hervé, certes, aimait Christel : l'aimait-il de véritable amour, c'est-à-dire de ce qui n'est ni voulu ni motivé, de ce qui n'est ni la reconnaissance, ni la compassion, ni même l'appréciation profonde, raisonnée et sentie de tous les mérites et de toutes les grâces? Car l'amour en soi n'est rien de tout cela, et, en de certains moments étranges, il s'en passerait. Je n'ose affirmer tout à fait pour Hervé : mais il l'aimait avec tendresse, il la chérissait plus qu'une sœur ; et il est certain que, dès le second jour de cette intimité, il agita de naturels, de délicats et loyaux projets. Mieux il connut Mme M... et ses origines, et moins il prévit d'obstacles insurmontables à ses désirs dans sa propre famille à lui. Bien des fois déjà les propositions d'avenir avaient erré sur ses lèvres, et la seule timidité, cette pudeur de toute affection sincère, avait fait ses paroles moins précises qu'il n'aurait voulu. Un soir qu'on avait plus longuement causé de guérison et d'espérance, qu'on avait projeté pour Christel des promenades à cheval au printemps, qu'on s'était promis de se diriger sur les domaines d'Hervé, vers un bois surtout de hêtres séculaires qu'avaient habité les fées de son enfance, et dont il aimait à vanter la royale beauté, il crut le moment propice, et, après quelques mots sur sa mère, à laquelle il avait parlé, disait-il, de cette visite désirée : «Il est temps, ajouta-t-il d'un ton marqué, qu'elle connaisse celle qui lui vient.» Christel tressaillit et l'arrêta ; ce fut un simple geste, un signe de tête accompagné d'un coup d'œil au ciel, le tout si résigné, si reconnaissant, si négatif à la fois, avec un sourire si pâli, et dans un sentiment si profond et si manifeste du néant de pareils projets à l'égard d'une malade comme elle, que la mère navrée ne put qu'échanger avec Hervé un lent regard noyé de larmes.

Le printemps revenait ; avril, dès le matin, perçait avec sa pointe égayée, et les rayons autour des bourgeons,

et les oiseaux à la vitre, se jouaient comme au jour où Christel, il y avait juste un an, avait remarqué les lettres fatales pour la première fois. L'horizon champêtre du petit salon s'arrangeait au loin déjà vert, et présageait peu à peu l'ombrage et les fleurs. Christel ne quittait plus cette chambre ; on y avait placé à un bout son lit si modeste, qui, sans rideaux, sous un châle jeté, paraissait à peine. Elle se levait pourtant, et restait sur sa chaise toute l'après-midi et les soirs comme auparavant. Malgré sa faiblesse croissante, depuis quelques jours elle semblait mieux ; je ne sais quel mouvement de physionomie et de regard, plus de couleur à ses joues, avaient l'air de vouloir annoncer l'influence heureuse de la jeune saison. Hervé se disait qu'il fallait croire, ses discours aussi le disaient, et depuis deux heures, aux rayons du soleil baissant, on parlait de l'avenir. Christel s'était prêtée à l'illusion et en avait tiré parti pour tracer à Hervé, avec un détail rempli tout bas de vœux et de conseils, une vie de bonheur et de vertu, où lui, qui l'écoutait, la supposait active et présente en personne, mais où elle se savait d'avance absente, excepté d'en haut et pour le bénir : «Vous vivrez beaucoup dans vos terres, lui disait-elle ; Paris et le monde ne vous rappelleront pas trop ; il y a tant à faire autour de soi pour le bien le plus durable et le plus sûr ! Vous prendrez garde à toutes ces haines de là-bas, et vous tâcherez surtout de concilier ici.» Et la famille, et les enfants, elle venait aussi à en parler, et embellissait par eux les devoirs : «Ils auront les mêmes fées que vous sous vos mêmes ombrages.» Hervé n'essayait plus de comprendre, il nageait dans une sainte joie ; le jour tombant et de si franches paroles l'enhardissaient ; il exprima nettement ce désir prochain d'union, et cette fois, soit qu'elle fût trop faible, après tant d'efforts, ou trop attendrie, elle le laissa s'expliquer jusqu'au bout sans l'interrompre. Il avait fini, lorsqu'il vit dans l'ombre une

main qui s'avançait comme pour chercher la sienne ; il la donna et sentit qu'après une tremblante étreinte, celle de Christel ne se retirait qu'après lui avoir remis celle même de sa mère. Un long silence d'émotion suivit ; le jour était tout à fait tombé ; on n'entendait qu'un soupir. Après un certain temps, tout d'un coup la domestique entra, sans qu'on l'eût appelée, apportant un flambeau : mais la brusque lumière éclaira d'abord le front blanc de Christel renversé en arrière, et ses yeux calmes à jamais endormis.

O Mort, que tu as de formes diverses, et que celui qui t'a déjà rencontrée peut néanmoins te trouver nouvelle ! On t'a vue, quand tu te prends à la jeunesse et à la beauté, t'y acharner avec violence, y revenir coup sur coup, pour les ébranler, comme avec sa hache le bûcheron furieux, et leur livrer de longs assauts dans des agonies terribles. D'autres fois, tu t'attaques lentement et d'une ruine continue à l'enveloppe en même temps qu'au fond, tu opères degré par degré l'œuvre de destruction dans les plus florissantes natures, tu y ravages tout avec un art cruel avant de frapper le dernier coup au cœur : une vieillesse comme centenaire est empreinte sur des visages de vingt ans. Mais à d'autres fois aussi, et quand tu te sers, ô Clémente, de tes plus douces flèches, tu ne fais qu'affaiblir, diminuer insensiblement le souffle, en conservant aux traits leur harmonie et au front son pur contour, et quand tu y imprimes ton baiser glacé, il semble que ce soit une dernière couronne. — O Mort, que tu as de formes diverses ! tu en as presque autant que l'amour.

Dès le lendemain, Hervé emmena la mère et la conduisit au château de sa famille, où tous les égards délicats, et de sa part un soin vraiment filial, l'environnèrent. Ce ne fut pas pour longtemps, et, avant la fin du prochain automne, elle avait rejoint, sous les

premières feuilles tombantes du cimetière, l'unique trésor qu'elle avait perdu.

Et qu'est devenu Hervé? Oh ! ceci importe moins ; les hommes, même les meilleurs souvent, et les plus sensibles, ont tant de ressources en eux, tant de successives jeunesses ! Il a souffert, mais il a continué de vivre. Le monde l'a repris ; les passions politiques l'ont distrait, peut-être aussi d'autres passions de cœur, si ce n'en est pas profaner le nom que de l'appliquer à des attraits si passagers. Quoi qu'il soit devenu, et quoi qu'il fasse, il se ressouvient éternellement, du moins, de cette divine douleur de jeune fille, et, à ses bons et plus graves moments, sous cette neige déjà que le bel âge enfui a laissée par places à son front, il en fait le refuge secret de ses plus pures tristesses, et la source la plus sûre encore de ce qui lui reste d'inspirations désintéressées.

«— C'est trop vrai, dit alors une jeune et belle femme, et déjà éprouvée, qui avait écouté jusque-là en silence toute cette histoire ; ô hommes, combien vous faut-il donc ainsi de ces existences cueillies en passant pour vous tresser un souvenir !»

15 novembre 1839. (*Portraits de femmes.*)

MADAME DE KRÜDNER[1].

La mémoire de M^me^ de Krüdner est désormais assurée contre l'oubli, et, ce qui vaut mieux, contre le dénigrement facile qui naissait d'une demi-connaissance. On la suit dès le berceau, on assiste à ses jeux, à ses rêveries d'enfance, à son mariage, à sa première vie diplomatique, à ce premier débordement d'imagination qui cherchait un objet idéal, même dans son sage mari ; on la voit, à Venise (1784—1786), laissant s'exalter près d'elle la passion d'Alexandre de Stakieff, le jeune secrétaire d'ambassade, dont elle fera plus tard le Gustave de *Valérie*, ne favorisant pas ouvertement cette passion, ne la partageant pas au fond, mais en jouissant déjà et certainement reconnaissante. M. Eynard établit très bien, d'ailleurs, que M^lle^ de Vietinghoff, mariée à dix-huit ans au baron de Krüdner, qui avait juste vingt ans de plus qu'elle, qui était veuf ou plutôt qui avait divorcé deux fois, s'efforça sérieusement de l'aimer et de trouver en lui le héros de roman qu'elle s'était de bonne heure créé dans ses rêves. C'était dans les premiers temps un parti pris chez elle d'aimer, d'admirer son mari : «On ne sait d'abord, écrivait-elle, ce qu'on aime le plus en lui, ou de sa figure noble et élevée, ou de son esprit qui est toujours agréable et qui s'aide

1. L'article est écrit à l'occasion de la publication de la *Vie de M^me^ de Krüdner*, par Charles Eynard.

encore d'une imagination vaste et d'une extrême culture ; mais, en le connaissant davantage, on n'hésite pas : c'est ce qu'il tire de son cœur qu'on préfère ; c'est quand il s'abandonne et se livre entièrement qu'on le trouve si supérieur. Il sait tout, il connaît tout, et le savoir en lui n'a pas émoussé la sensibilité. Jouir de son cœur, aimer et faire du bonheur des autres le sien propre, voilà sa vie.» Quoique M. de Krüdner fût un homme de mérite, sa jeune femme lui prêtait assurément dans ce portrait flatté ; toute leur relation peut se résumer en deux mots : elle était romanesque, et il était positif. Ajoutons qu'il avait quarante ans quand elle en avait vingt. Durant ce séjour à Venise, «sans cesse occupée de lui, dit M. Eynard, elle passait sa vie à lui prouver sa tendresse par des attentions infructueuses à force de délicatesse. Elle entreprenait des courses lointaines et fatigantes pour lui procurer des fleurs et des fraises dans leur primeur. D'autres fois, la vue d'un danger, les caprices d'un cheval fougueux que son mari se plaisait à monter, lui causaient de si vives terreurs qu'elle en perdait connaissance...» Toutes ces recherches et ces inventions de sensibilité étaient peine perdue. Un jour, le baron de Krüdner était allé faire une visite à la campagne ; vers le soir, un orage éclate. M^me^ de Krüdner s'inquiète ; les heures s'avancent, l'orage ne cesse pas ; sa tête se monte : elle se figure le sentier qui longe la Brenta envahi par les eaux, son mari luttant avec le péril ; elle veut l'en arracher. La voilà sortie au milieu de la nuit, allant à la découverte, interrogeant les rares passants, puis raccourant au logis pour faire lever sa femme de chambre, et se mettant en route à l'aventure. M. de Krüdner, qu'elle finit par rencontrer, s'étonne, la rassure, la gronde : «Mais quelle folie, ma chère amie ! Pouviez-vous croire que je courusse le moindre danger? Vous auriez dû vous coucher. Vous vous tuerez avec une pareille sensi-

bilité.» M. Eynard, qui raconte très bien cette petite scène, ajoute que ces mots pleins de raison plongeaient un poignard dans le cœur de Mme de Krüdner : «Hélas ! pensait-elle, à ma place il se serait couché, et il aurait dormi !...»

Peu à peu Mme de Krüdner se détacha de son mari : il eut quelques aventures aussi qui le détachèrent d'elle.

Mme de Krüdner, après avoir franchement déclaré à son mari que *le lien conjugal était rompu*, habite le Nord pendant quelques années, et ne revient en Suisse, puis à Paris, que vers 1801, à cette époque d'une renaissance sociale universelle. Elle n'a pas alors moins de trente-sept ans ; elle les déguise avec art sous une grâce divine que les femmes mêmes sont forcées d'admirer ; mais elle sent que le moment est venu d'appeler à son aide les succès de l'esprit et de prolonger la jeunesse par la renommée. C'est un parti pris chez elle ; elle était forte pour les partis pris, et son imagination ensuite, sa faculté d'exaltation et de sensibilité tenaient la gageure. La tête commençait, le cœur après entrait en jeu. Elle se dit donc qu'il est temps pour elle d'ajouter, de substituer insensiblement un attrait à un autre ; elle veut devenir célèbre par le talent, et elle ne ménage pour cette fin aucun moyen. Liée avec Mme de Staël, avec Chateaubriand, qui venait de donner *Atala*, ne négligeant point pour cela son vieil ami Saint-Pierre, accueillant les poètes et n'oubliant pas les journalistes, elle dresse ses batteries pour atteindre du premier coup à un grand succès. Le roman de *Valérie* était à peu près achevé ; elle en confiait sous main le manuscrit, elle en faisait à demi-voix des lectures ; elle demandait des conseils et essayait les admirateurs. Tout était prêt pour la publication désirée, quand M. de Krüdner dérangea des mesures si bien prises en mourant brusquement d'apoplexie le 14 juin 1802.

Après deux mois de deuil et de retraite à Genève, M^me^ de Krüdner se rendit à Lyon pour y passer l'automne et l'hiver de cette même année. Elle était déjà très consolée ; elle revoyait peu à peu le monde, recommençait à danser cette *danse du schall* qu'elle dansait si bien, et ressongeait à Paris, son vrai théâtre. Mais elle ne voulait pas y revenir comme une simple mortelle, et puisqu'elle avait été forcée de le quittter au moment d'obtenir son succès littéraire, elle voulait que le retard servît du moins à rendre le retour plus éclatant. M. Eynard, sur ce point, ne nous laisse rien ignorer, et ce chapitre de son ouvrage est un des plus piquants que nous offre l'histoire secrète de la littérature. M^me^ de Krüdner se trouvait très liée avec le docteur Gay, médecin homme d'esprit [1], et très propre au manège qu'elle désirait.

Il s'agissait pour elle de revenir à Paris le plus tôt possible, sans plus tenir compte de son deuil, et en y paraissant comme forcée par ses nombreux amis et par ses admirateurs. Pour monter à souhait cette rentrée en scène, elle imagina de faire faire à Paris, par les soins du docteur Gay, des vers à sa louange dont elle envoyait de Lyon le canevas : ces vers adressés à *Sidonie* (Sidonie, c'était comme Valérie, l'héroïne d'un de ses romans, c'était elle-même), ces vers devaient se trouver insérés comme par hasard dans quelque journal de Lyon ou de Paris. Voici, au reste, la lettre qu'elle adressait à l'habile docteur ; j'en rougis pour mon héroïne, mais M. Eynard

1. Les médecins, quand ils se mêlent d'être charlatans, ne le sont pas à demi; ils connaissent mieux que d'autres la trame humaine. M. Eynard cite à ce sujet le docteur Portal et son procédé si souvent raconté pour se créer, à son arrivée à Paris, une réputation et une clientèle; mais en rapportant ce trait de charlatanisme aux premières années du siècle, il commet un anachronisme de plus de trente ans. Portal était membre de l'Académie des sciences et professeur au Collège de France dès 1770.

a déchiré le voile, et il est désormais inutile de dissimuler : «J'ai une autre prière à vous adresser, lui écrivait-elle ; faites faire par un bon faiseur des vers pour notre amie Sidonie. Dans ces vers que je n'ai pas besoin de vous recommander, et qui doivent être du meilleur goût, il n'y aura que cet envoi : *A Sidonie,* On lui dira : *Pourquoi habites-tu la province? Pourquoi la retraite nous enlève-t-elle tes grâces, ton esprit? Tes succès ne t'appellent-ils pas à Paris? Tes grâces, tes talents y seront admirés comme ils doivent l'être. On a peint ta grâce enchanteresse*[1], *mais qui peut peindre ce qui te fait remarquer?* — Mon ami, c'est à l'amitié que je confie cela : je suis honteuse pour Sidonie, car je connais sa modestie ; vous savez qu'elle n'est pas vaine : j'ai donc des raisons plus essentielles pour elle qu'une misérable vanité pour vous prier de faire ces vers, et bientôt : dites surtout qu'elle est dans la retraite, et qu'à Paris seulement on est apprécié. Tâchez qu'on ne vous devine pas. Faites imprimer ces vers dans un journal du soir... Envoyez-moi bien vite le journal où cela sera imprimé... Si le journal ne voulait pas s'en charger ou qu'il tardât trop, envoyez-moi les écrits à la main, et on les insérera ici dans un journal...» Puis vient le prêté-rendu, la récompense offerte au bon docteur, la promesse de contribuer *à lui faire acquérir* en retour *cette réputation que méritent ses talents et ses vertus :* «Oui, digne et excellent homme, j'espère bien y travailler ; j'attends avec impatience le moment où, rendue à Paris, mon temps, mes soins et mon zèle vous seront consacrés : vous me ferez connaître La Harpe, auprès duquel est déjà un de vos amis. Je travaillerai auprès de Bernardin de Saint-Pierre, de Chateaubriand, d'une foule d'étrangers de ma

1. Mme de Staël, dans le roman de *Delphine,* qui venait de paraître.

connaissance, et nous réussirons, *car les intentions pures réussissent toujours.*»

Là est surtout ce qui me choque, le jargon de pureté et de piété qui se mêle à de tels manèges. C'est, je le répète, ce qui m'effraye un peu pour l'avenir de Mme de Krüdner : lorsqu'on s'est livré une fois à de pareilles combinaisons et qu'on y excelle, est-on bien sûr, même en changeant de matière, de se guérir jamais? M. Eynard est de ceux qui croient qu'il y a un remède efficace et souverain par qui l'homme vraiment se régénère et parvient à se transformer du tout au tout. Des physiologistes et des moralistes plus positifs pensent seulement que celui qui a l'air de se convertir se retourne, et qu'à la bien suivre, la même nature, aux divers âges et dans les divers emplois, se retrouverait au fond jusque sous le déguisement. — Dans toutes ses lettres au docteur Gay, Mme de Krüdner continue de commander instamment les vers désirés et de varier l'inépuisable thème cher à son amour-propre ; elle continue de *faire l'article*, comme on dit : «Je vous ai prié d'envoyer des vers à Sidonie, nous les ferons insérer ici. Mais tout en disant qu'on avait peint son talent pour la danse, il ne faut pas dire simplement *on*, mais dire : *Un pinceau savant peignit ta danse, tes succès sont connus, tes grâces sont chantées comme ton esprit, et tu les dérobes sans cesse au monde: la retraite, la solitude, sont ce que tu préfères. Là, avec la piété, la nature et l'étude, heureuse,* etc., etc... Voilà, mon cher ami, ce que je vous demande pour elle, et je vous expliquerai pourquoi.» Cependant les vers arrivent ; elle en est enchantée, mais non satisfaite encore : elle veut plus et mieux. «Je vous remercie de vos vers, ils sont charmants. Si vous pouviez, par vos relations, en avoir du grand faiseur Delille ! N'importe ce qu'ils diraient, ce serait utile à Sidonie. Vous savez comme je l'aime !» Et elle ajoute avec une crudité dont je ne l'aurais jamais crue

capable : «Le monde est si bête ! C'est ce *charlatanisme* qui met en évidence et qui fait aussi qu'on peut servir ses amis. Je brûle de savoir votre projet et de travailler, comme je l'espère, de toutes mes forces à vous être utile.» Le docteur doit se tenir pour bien averti : le prix de ses services lui est à chaque instant offert comme à bout portant ; qu'il soit utile avec zèle, et on le lui sera en retour. On sent le trafic. Tout cela n'est ni délicat ni beau. Dans ce même temps, M^me^ de Krüdner écrivait à une amie plus simple, à M^me^ Armand, restée en Suisse, et elle lui parlait sur le ton de l'humilité, de la vertu, en faisant déjà intervenir la Providence : «Quel bonheur, mon amie ! Je ne finirais pas si je vous disais combien je suis fêtée. Il pleut des vers ; la considération et les hommages luttent à qui mieux mieux. On s'arrache un mot de moi comme une faveur ; on ne parle que de ma réputation d'esprit, de bonté, de mœurs. *C'est mille fois plus que je ne mérite ; mais la Providence se plaît à accabler ses enfants, même des bienfaits qu'ils ne méritent pas...*» Le malin fabuliste avait dit précisément la même chose :

. . . . . Dieu prodigue ses biens
A ceux qui font vœu d'être siens.

Ce voyage à Paris, qu'elle désire de toute son âme et qu'elle vient de provoquer, elle le présente comme une obligation sérieuse et plutôt pénible ; peu s'en faut qu'elle n'en parle presque déjà comme une mission sacrée : «Je regarderais comme une lâcheté, écrit-elle à M^me^ Armand, de ne pas produire un ouvrage qui peut être utile (son roman), et *voilà comme mon voyage à Paris devient un devoir*, tandis que mon cœur, mon imagination, tout m'entraîne au bord de votre lac où je brûle d'aller, dégoûtée du séjour de Paris, blasée sur ses succès, n'aimant que le repos et les affections douces.» En produisant de telles lettres, M. Eynard (qu'il y prenne

garde) ouvre, sur l'intérieur de Mme de Krüdner, tout un jour profond qu'il suffit de prolonger désormais pour donner raison à plus d'un sceptique. M. Eynard croit qu'à une certaine heure Mme de Krüdner s'est soudainement convertie et corrigée ; pour moi, j'aurais encore plus de confiance dans la sainte, s'il ne m'avait appris si bien à connaître la mondaine. Comment ne me resterait-il pas dans l'esprit un léger nuage sur le rôle que remplira près d'elle le pasteur Empeytas, depuis qu'on me l'a fait voir prenant si résolument le docteur Gay pour compère?

Dès cette époque, elle avait l'habitude de mêler Dieu à toutes choses, à celles même auxquelles sans doute il aime le moins à être mêlé. Parcourant dernièrement les papiers de Chênedollé, j'y trouvais quelques passages relatifs à Mme de Krüdner, et je remarquais qu'à cette date de 1802, dans le monde de Mme de Beaumont et de M. Joubert, on la traitait un peu légèrement [1]. Mais voici une parole plus grave, que je n'ai plus aucune raison pour dérober ; elle est de M. de Lézay, de celui même qui est une des autorités qu'on invoque le plus volontiers quand il s'agit de sa fervente amie. «Lézay prétend (dit Chênedollé) que Mme de Krüdner, dans les moments les plus décisifs avec son amant, fait une prière à Dieu en disant : *Mon Dieu, que je suis heureuse! Je vous demande pardon de l'excès de mon bonheur!* Elle reçoit ce sacrifice comme une personne qui va recevoir sa communion.» Le mot est vif, il est sanglant, venant d'un ami intime ; mais il marque quelle était alors la disposition mystico-mondaine de la sainte future, ce que j'appelle l'amalgame, et le trait s'accorde bien avec les révélations que nous devons à M. Eynard sur cette époque de transition. Ai-je donc eu

1. *Revue des Deux Mondes*, livraison du 15 juin 1849, page 919; et dans *Chateaubriand et son groupe littéraire*, tome II, page 254.

raison de dire que le trop de connaissance du dedans me gâtait désormais le personnage de Valérie, et que l'idéal y périssait?

Il y a lieu pourtant de trouver que c'est bien dommage, car le talent de M^me^ de Krüdner, à l'heure dont nous parlons, s'était dégagé des vagues déclamations de sa première jeunesse, et devenait un composé original d'élévation et de grâce. Sa plume, comme sa personne, avait de la magie. Pendant cet automne de 1802, entre autres manières de se rappeler au public de Paris, elle eut soin de faire insérer (peut-être par l'entremise de M. Michaud, alors très monté pour elle) quelques *pensées* détachées dans *le Mercure*[1]; le rédacteur disait en les annonçant: «Les pensées suivantes sont extraites des manuscrits d'une dame étrangère, qui a bien voulu nous permettre de les publier dans notre journal. Quand on pense avec tant de délicatesse, on a raison de choisir pour s'exprimer la langue de Sévigné et de La Fayette.»

Voici quelques-unes de ces pensées, qui sont en effet délicates et fines; l'esprit du monde s'y combine avec un souffle de rêve et de poésie.

«Les gens médiocres craignent l'exaltation, parce qu'on leur a dit qu'elle pouvait avoir des suites nuisibles; cependant c'est une maladie qu'on ne peut pas leur donner.

«Il y a des gens qui ont eu presque de l'amour, presque de la gloire, et presque du bonheur.

«On cherche tout hors de soi dans la première jeunesse; nous faisons alors des appels de bonheur à tout ce qui existe autour de nous, et tout nous renvoie au dedans de nous-même peu à peu.

«Les âmes froides n'ont que de la mémoire; les âmes tendres ont des souvenirs, et le passé pour elles n'est point mort, il n'est qu'absent.

1. 10 vendémiaire an XI.

«Le meilleur ami à avoir, c'est le passé.

«Dire aux hommes ne suffit pas, il faut redire, et puis redire encore ; l'enfance n'écoute pas, la jeunesse ne veut pas écouter, et si la vérité est enfin accueillie, c'est que de sa nature elle est infatigable, et qu'après avoir été tant rebutée, elle trouve enfin accès par sa persévérance.

«Les âmes fortes aiment, les âmes faibles désirent.

«La vie ressemble à la mer, qui doit ses plus beaux effets aux orages.

«C'est un bel éloge à faire de quelqu'un au milieu de la corruption du monde, que de le croire digne d'être appelé romanesque. Ce sont des titres de chevalerie où chacun ne ferait pas facilement ses preuves.

«Il y a des femmes qui traversent la vie comme ces souffles du printemps qui vivifient tout sur leur passage.»

Elle était elle-même une de ces femmes : dans le monde comme dans la pénitence, toute son ambition fut qu'on la prît pour une de ces brises vivifiantes du printemps ; et quand il n'y eut plus moyen de se faire illusion sur le printemps terrestre, elle aspira, elle avisa à paraître dès ici-bas un souffle et un soupir du printemps éternel.

Ces quelques pages du *Mercure* se terminaient par cette pensée qui exprimait à ravir son rêve et sa prétention du moment : «La mélancolie des âmes tendres et vertueuses est la station entre deux mondes. On sent encore ce que cette terre a d'attachant, mais on est plus près d'une félicité plus durable.» Cette sorte de *station* intermédiaire est précisément l'état dans lequel elle se plaisait à se dessiner alors, et dans lequel nous nous plaisions nous-mêmes à la considérer, en nous prêtant à sa coquetterie à demi angélique. Il n'y a plus moyen, après les révélations récentes, de s'en tenir à ce demi-jour douteux entre le boudoir et le sanctuaire. Nous

savons trop bien de quoi il retournait dans la coulisse, et on nous a fait toucher du doigt les ficelles.

Valérie parut en décembre 1803. «Toutes les batteries de M^me^ de Krüdner, dit M. Eynard, étaient montées pour saluer son apparition. Aucune ne manqua son effet. Amis dévoués, journalistes, littérateurs indépendants, adversaires, envieux, chacun à sa manière s'occupa de M^me^ de Krüdner et de son livre. Elle-même ne se fit pas défaut, et pendant plusieurs jours, se dévouant avec la plus persévérante ardeur à assurer son triomphe, elle courut les magasins de modes les plus en vogue pour demander incognito tantôt des écharpes, tantôt des chapeaux, des plumes, des guirlandes, des rubans *à la Valérie*. En voyant cette étrangère, belle encore et fort élégante, descendre de voiture, d'un air si sûr de son fait, pour demander les objets de fantaisie qu'elle inventait, les marchands se sentaient saisis d'une bienveillance inexprimable et d'un désir si vif de la contenter qu'il fallait bien qu'on parvînt à s'entendre... Grâce à ce manège, elle parvint à exciter dans le commerce une émulation si furieuse en l'honneur de Valérie, que pour huit jours au moins tout fut *à la Valérie*.» On est aux regrets d'apprendre de telles choses, si piquantes qu'elles soient. En les apprenant hier, une admiratrice de *Valérie*, qui avait pleuré en la lisant autrefois, disait spirituellement : «Ah ! que je voudrais reprendre mes larmes !»

Par cette page si agréablement écrite, M. Eynard nous montre que s'il avait voulu appliquer dans tout son ouvrage le même esprit de critique, il s'en fût acquitté très finement ; mais dès qu'il aborde la vie religieuse de M^me^ de Krüdner, lui qui a été si adroit à pénétrer la personne mondaine, il croit tout d'abord à la sainte : il s'arrête saisi de respect, n'examinant plus, et ne voulant pas admettre que, même sur un fond incontestable de croyance et d'illusion, c'est-à-dire

de sincérité, il a dû se glisser bien des réminiscences plus ou moins involontaires de ce premier jeu, bien des retours de cet ancien savoir-faire. Quand on a été une fois excellente comédienne, cela ne se perd jamais. Remarquez que dès lors elle entrait dans sa seconde veine ; elle commençait à voir partout le doigt de Dieu ; et, même après avoir monté de la sorte ce succès de *Valérie*, elle est toute disposée après coup à s'en émerveiller et à y dénoncer un miracle : «Le succès de *Valérie*, écrivait-elle à M^me^ Armand, est complet et inouï, et l'on me disait encore l'autre jour : Il y a quelque chose de *surnaturel* dans ce succès. *Oui, mon amie, le Ciel a voulu que ces idées, que cette morale plus pure se répandissent en France, où ces idées sont moins connues...*» En écrivant ainsi, elle avait déjà oublié ses propres ressorts humains, et elle rendait grâce de tout à Dieu. Mais cette facilité d'oubli et de confusion me rend méfiant pour l'avenir. Qui me répond qu'elle n'ait pas fait plus d'une fois de ces confusions, qu'elle n'ait pas eu plus tard de ces oublis-là?

Parmi les témoignages d'admiration en l'honneur de *Valérie*, M. Eynard cite le passage d'une lettre d'Ymbert Galloix, jeune homme de Genève, mort à Paris en 1828, et il le proclame *un jeune poète plein de génie*. Puisque j'en suis aux sévérités et à montrer que M. Eynard, sur quelques points, n'a pas eu toute la critique qu'on aurait pu exiger, je noterai (et le biographe du médecin Tissot me comprendra) qu'Ymbert Galloix, que nous avons beaucoup connu et vu mourir, n'avait réellement pas de *génie*, mais une sensibilité exaltée, maladive, surexcitée, et qu'il est mort s'énervant lui-même. Il suffirait que sur quelques articles le biographe eût apporté la même complaisance et facilité de jugement, pour que nous eussions le droit de modifier certaines de ses conclusions.

Malgré tout, c'est chez lui désormais, et nulle part

ailleurs, qu'il faut apprendre à connaître la vie religieuse de Mme de Krüdner ; journaux manuscrits, correspondance intime, entretiens de vive voix avec les principaux personnages survivants, il a tout recherché et rassemblé avec zèle, et, dans la riche matière qu'il déroule à nos yeux, on ne pourrait se plaindre, par endroits, que du trop d'abondance. Les événements de 1815 surtout, et le rôle qu'y prit Mme de Krüdner par son influence sur l'empereur Alexandre, sont présentés sous un jour intéressant, dans un détail positif et neuf, emprunté aux meilleures sources. M. Eynard a été guidé, pour le fil de cette relation délicate, par une personne d'un haut mérite, initiée dès l'origine à la confidence de Mme de Krüdner et de l'empereur, Mlle de Stourdza, depuis comtesse Edling. Sur quelques points, chemin faisant, M. Eynard, qui veut bien tenir compte avec indulgence de notre ancienne esquisse de Mme de Krüdner, a pris soin d'en rectifier les traits qu'il trouve inexacts, et de réfuter aussi l'esprit un peu léger où se jouait notre crayon. Il a raison assez souvent, je le lui accorde ; en deux ou trois cas seulement, je lui demanderai la permission de ne pas me rendre à ses autorités. Par exemple, j'ai raconté une visite de Mme de Krüdner à Saint-Lazare, l'effet que la prêcheuse éloquente produisit sur ces pauvres pécheresses, la promesse qu'elle leur fit de les revoir, et aussi son oubli d'y revenir. M. Eynard s'autorise, à cet endroit, du témoignage de M. de Gérando, qui avait conduit Mme de Krüdner à Saint-Lazare, et il me réprimande doucement du sourire que j'ai mêlé à mon éloge ; mais cette critique, qu'il le sache bien, ce n'est pas moi qui l'ai faite : c'est M. de Gérando lui-même, qui, interrogé par moi, me répondit en ce sens. Il y a différentes manières d'interroger les témoins, même les plus véridiques. Quand j'interrogeai M. de Gérando sur Mme de Krüdner, cet homme de bien me répondit comme à

une personne qui ne désirait à l'avance aucune réponse plus ou moins favorable, et qui se bornait à écouter avec curiosité. Quand M. Eynard l'interrogea, M. de Gérando vit en sa présence une personne qui désirait avant tout savoir tout le bien, et lui-même (qui d'ailleurs par nature souriait peu) il supprima son sourire. C'est ainsi que M. Eynard range parmi ses autorités bien des témoins qui faisaient leurs réserves, et qui même n'épargnaient pas la raillerie quand il leur arrivait de causer en liberté. La duchesse de Duras qu'il a l'air de ranger parmi les adhérents, était de ce nombre. — Dans le récit que j'ai fait du voyage de Mme de Krüdner en Champagne, pour la grande revue de la plaine de Vertus[1], M. Eynard me suppose plus d'imagination que je n'en ai en réalité ; il se croit trop sûr de m'avoir réfuté à l'aide du Journal de Mme Armand. J'ai pour garant de mon récit un témoin oculaire, très spirituel, appartenant à la famille chez qui Mme de Krüdner avait logé pendant le peu d'heures qu'elle passa en ces lieux. Ce peu d'heures avait tout à fait suffi pour que la prédication commençât auprès des hôtes. Les personnes enthousiastes qu'un beau zèle anime n'y mettent pas

1. «Dans les premiers jours de septembre de cette année (1815), une grande revue des troupes russes eut lieu sous les yeux d'Alexandre, dans les plaines de Vertus en Champagne. Mme de Krüdner avec son monde, sa fille, son gendre, et le jeune ministre Empeytas qui la dirigeait, était allée loger au château du Mesnil près de là. Dès le matin les voitures de l'empereur la vinrent prendre... Tête nue, ou tout au plus couverte d'un chapeau de paille qu'elle jetait volontiers, cheveux toujours blonds, séparés et pendant sur les épaules, avec une boucle quelquefois qu'elle ramenait et rattachait au milieu du front, en robe sombre, à taille longue, élégante encore par la manière dont elle la portait, et nouée d'un simple cordon, telle à cette époque on la voyait, telle dans cette plaine elle arriva dès l'aurore, telle debout, au moment de la prière, elle parut comme un Pierre l'Ermite au front des troupes prosternées.» (*Portraits de femmes*, page 401.)

tant de façons. A peine arrivée le soir au château où elle devait coucher, M^me^ de Krüdner et son monde se mirent donc à prêcher et le maître et les gens ; et, comme il y avait menace d'orage ce soir-là, le bon gentilhomme de campagne, qui craignait que le vent n'enlevât sa toiture, et qui avait hâte d'aller fermer les fenêtres de son grenier, se voyant arrêté sur l'escalier par une prédication, trouvait que c'était mal prendre son heure. J'aurais, de la sorte, bien des petites réponses à faire à M. Eynard ; mais c'est assez d'en indiquer l'esprit essentiel et le principe.

L'à, en effet, est entre nous la dissidence, et il faut oser l'articuler. Il croit à une transfiguration et à une régénération complète, là où je ne vois guère qu'une métamorphose. Un spirituel et sage moraliste, Saint-Évremond, qui avait vu en son temps bien des conversions de femmes du grand monde, a écrit d'agréables pages pour expliquer et démêler les secrets motifs et les ressorts qu'il continuait de suivre sous ces changements [1]. Une vie comme celle de M^me^ de Krüdner, et de la façon dont vient de l'écrire M. Eynard, serait la pièce à l'appui la plus commode dans laquelle un moraliste de l'école de Saint-Évremond et de Fontenelle trouverait à justifier son point de vue. Voici, j'imagine, à peu près comme il raisonnerait, et j'emprunterai le plus que je pourrai les paroles mêmes des maîtres :

«Les dames galantes qui se donnent à Dieu lui donnent ordinairement une âme inutile qui cherche de l'occupation, et leur dévotion se peut nommer une passion nouvelle, où un cœur tendre, qui croit être repentant, ne fait que changer d'objet à son amour [2].

«A qui voyons-nous quitter le vice dans le temps qu'il

1. Voir, dans les Œuvres de Saint-Évremond, la *Lettre à une dame galante qui voulait devenir dévote*, et le petit essai *Que la dévotion est le dernier de nos amours*.

2. Saint-Évremond.

flatte son imagination, dans le temps qu'il se montre avec des agréments et qu'il fait goûter des délices? On le quitte lorsque ses charmes sont usés, et qu'une habitude ennuyeuse nous a fait tomber insensiblement dans la langueur. Ce n'est donc point ce qui plaisait qu'on quitte en changeant de vie, c'est ce qu'on ne pouvait plus souffrir; et alors le sacrifice qu'on fait à Dieu, c'est de lui offrir des dégoûts dont on cherche, à quelque prix que ce soit, à se défaire [1].

«La patience, a-t-on dit [2], est l'art d'espérer. L'art du bonheur dans la dévotion est de se donner une dernière illusion plus longue que la vie, et dont on ne puisse se détromper avant la mort.

«La vie ordinaire des hommes est semblable à celle des saints: ils recherchent tous leur satisfaction, et ne diffèrent qu'en l'objet où ils la placent [3]. — Le cœur humain se retrouve partout avec les mêmes mobiles; partout c'est le désir du bien-être, soit en espoir, soit en jouissance actuelle, et le parti qui le détermine est toujours celui où il y a le plus à gagner [4].

«La dévotion, a dit Montesquieu, est une croyance qu'on vaut mieux qu'un autre; — ou du moins qu'on possède ce qui vaut mieux, qu'on est plus heureux, qu'on peut indiquer aux autres le chemin du plus gras pâturage. Si humble qu'on soit, l'amour-propre est flatté de cette idée de connaissance singulière et de privilège. — Une séduction secrète nous fait voir de la charité pour le prochain là où il n'y a rien qu'un excès de complaisance pour notre opinion [5].

«Mme de Krüdner flottait entre quarante et cinquante ans, âge ingrat pour les femmes, quand elle se convertit

1. Saint-Évremond.
2. Vauvenargues.
3. Pascal.
4. Volney, *Voyage en Égypte et en Syrie*, tome II, chap. VII.
5. Saint-Évremond.

décidément : avec ses goûts tendres, avec sa complexion sentimentale et mystique, qu'avait-elle de mieux à faire? Du moment surtout qu'elle eut découvert en elle cette faculté merveilleuse de prédication qui pouvait lui rendre l'action et l'influence, tout fut dit, elle eut un débouché pour son âme et pour son talent ; sa vocation nouvelle fut trouvée. Elle n'avait jamais été une nature bien sensuelle : elle n'avait que l'ambition du cœur et l'orgueil de l'esprit. Elle avait un immense besoin que le monde s'occupât d'elle : sous une forme inattendue, ce besoin allait être satisfait. Elle aimait à parler d'amour ; ce mot chéri allait déborder plus que jamais de ses lèvres, et des foules entières affluaient déjà à ses pieds.

«Où est dans tout cela le secret mobile? c'est l'amour-propre, toujours l'amour-propre, dont le ressort se revêt, se retourne, et a l'air de jouer en sens inverse contre lui-même. Mais tout dépend en définitive du même cordon de sonnette que tire le *moi*.

«En doutez-vous? Elle va nous l'avouer elle-même et laisser échapper son orgueil, son ivresse de sainte, sous les semblants de l'humilité : «On ne peut méconnaître, écrivait-elle d'Aarau (en avril 1816), les grandes voies de miséricorde de Dieu qui veut, avant les grands châtiments, faire avertir son peuple et sauver ce qui peut être sauvé. *Il donne à tout ce monde un tel attrait pour moi, un tel besoin de m'ouvrir leur cœur, de me demander conseil, de me confier toutes leurs peines, enfin un tel amour*, qu'il n'est pas étonnant que les gouvernements qui ne connaissent pas l'immense puissance que le Seigneur accorde aux plus misérables créatures qui ne veulent que sa gloire et le bonheur de leurs frères, n'y comprennent rien. Plus la terre s'enfuit sous nos pas, plus je méprise, plus je hais ce que les hommes ambitionnent, et *plus j'ai de pouvoir sur leur cœur*.»

«La voilà telle qu'elle était dès l'origine : régner sur les cœurs, en se déclarant une misérable créature ; voir à sa porte *servantes et duchesses*, comme elle dit, et empereur ; se croire en toute humilité l'organe divin, l'instrument choisi, à la fois vil et préféré, que lui faut-il de plus? et n'est-ce pas la gloire d'amour dans son plus délicieux raffinement?»

C'est à peu près ainsi, j'imagine, que raisonnerait, en lisant les volumes de M. Eynard, un moraliste qui saurait les tours et les retours, les façons bizarres de la nature humaine ; mais je ne puis qu'indiquer le sens et l'intention de l'analyse, aimant peu pour mon compte à pousser à bout ces sortes de procès. Seulement, à voir les excès de dévouement et de charité auxquels s'épuisait de plus en plus en vieillissant cette femme fragile, il faudrait, pour être juste, conclure avec Montesquieu : «J'appelle la dévotion une maladie du cœur qui donne à l'âme une folie dont le caractère est le plus aimable de tous.»

Le livre de M. Eynard est dédié *A mes amis Albert de Falloux et Albert de Rességuier*, avec une épigraphe tout onctueuse tirée de saint Paul, ce qui semblerait indiquer que la jeune Rome et la jeune Genève ne sont pas si brouillées qu'autrefois ; mais ces exceptions entre natures affables et bienveillantes, ces avances où il entre autant de courtoisie que de christianisme, ne prouvent rien au fond. Je me plais du moins à noter ce procédé-ci à titre de bon goût et de bonne grâce.

15 septembre 1849. (*Portraits littéraires*, III.)

MADAME RÉCAMIER.

Au mois de mai dernier a disparu une figure unique entre les femmes qui ont régné par leur beauté et par leur grâce ; un salon s'est fermé, qui avait réuni longtemps, sous une influence charmante, les personnages les plus illustres et les plus divers, où les plus obscurs même, un jour ou l'autre, avaient eu chance de passer. Les premiers en renommée, dans ce groupe de noms mémorables, ont été frappés par la mort presque en même temps que celle qui en faisait l'attrait principal et le lien. Quelques-uns à peine survivent, dispersés et inconsolés aujourd'hui ; et ceux qui n'ont fait que traverser un moment ce monde d'élite, ont le droit et presque le devoir d'en parler comme d'une chose qui intéresse désormais chacun et qui est devenue de l'histoire.

Le salon de M^me^ Récamier était bien autre chose encore, mais il était aussi, à le prendre surtout dans les dernières années, un centre et un foyer littéraire. Ce genre de création sociale, qui eut tant d'action en France et qui exerça un empire si réel (le salon même de M^me^ Récamier en est la preuve), ne remonte pas au delà du XVII^e^ siècle. C'est au célèbre hôtel de Rambouillet qu'on est convenu de fixer l'établissement de la société polie, de cette société où l'on se réunissait pour causer entre soi des belles choses et de celles de l'esprit en particulier. Mais la solennité de ce cercle Rambouillet

convient peu à l'idée que je voudrais réveiller en ce moment, et j'irais plutôt chercher dans des coins de monde plus discrets et plus réservés les véritables *précédents* du genre de salons dont le dernier sous nos yeux vient de finir. Vers le milieu du XVII^e siècle, au haut du faubourg Saint-Jacques, dans les dehors du monastère de Port-Royal, se retirait une personne célèbre par son esprit et par le long éclat de ses succès : la marquise de Sablé. Dans cette demi-retraite, qui avait un jour sur le couvent et une porte encore entr'ouverte au monde, cette ancienne amie de M. de La Rochefoucauld, toujours active de pensée, et s'intéressant à tout, continua de réunir autour d'elle, jusqu'à l'année 1678, où elle mourut, les noms les plus distingués et les plus divers, d'anciens amis restés fidèles, qui venaient de bien loin, de la ville ou de la Cour, pour la visiter, des demi-solitaires, gens du monde comme elle, dont l'esprit n'avait fait que s'embellir et s'aiguiser dans la retraite, des solitaires de profession, qu'elle arrachait par moments, à force d'obsession gracieuse, à leur vœu de silence. Ces solitaires, quand ils s'appelaient Arnauld ou Nicole, ne devaient pas être trop désagréables en effet, et Pascal, une ou deux fois, dut être de ce nombre. Ce petit salon de M^me de Sablé, si clos, si visité, et qui, à l'ombre du cloître, sans trop s'en ressentir, combinait quelque chose des avantages des deux mondes, me paraît être le type premier de ce que nous avons vu être de nos jours le salon de l'Abbaye-aux-Bois [1]. Je n'ai à parler ici que de ce dernier.

1. J'ai eu depuis la satisfaction de retrouver cette vue dans le livre de M. Cousin sur *Madame de Sablé*, 1854, fin du chapitre 1^er, page 63 : «..... Elle avait, dit-il de M^me de Sablé, de la raison, une grande expérience, un tact exquis, une humeur agréable. — Quand je me la représente telle que je la conçois d'après ses écrits, ses lettres, sa vie, ses amitiés, à moitié

M. de Chateaubriand y régnait, et, quand il était présent, tout se rapportait à lui ; mais il n'y était pas toujours, et même alors il y avait des places, des degrés, des *à-parte* pour chacun. On y causait de toutes choses, mais comme en confidence et un peu moins haut qu'ailleurs. Tout le monde, ou du moins bien du monde allait dans ce salon, et il n'avait rien de banal ; on y respirait, en entrant, un air de discrétion et de mystère. La bienveillance, mais une bienveillance sentie et nuancée, je ne sais quoi de particulier qui s'adressait à chacun, mettait aussitôt à l'aise, et tempérait le premier effet de l'initiation dans ce qui semblait tant soit peu un sanctuaire. On y trouvait de la distinction et de la familiarité, ou du moins du naturel, une grande facilité dans le choix des sujets, ce qui est très important pour le jeu de l'entretien, une promptitude à entrer dans ce qu'on disait, qui n'était pas seulement de complaisance et de bonne grâce, mais qui témoignait d'un intérêt plus vrai. Le regard rencontrait d'abord un sourire qui disait si bien : *Je comprends*, et qui éclairait tout avec douceur. On n'en sortait pas même une première fois sans avoir été touché à un endroit singulier de l'esprit et du cœur, qui faisait qu'on était flatté et surtout reconnaissant. Il y eut bien des salons distingués au XVIII^e^ siècle, ceux de M^me^ Geoffrin, de M^me^ d'Houdetot, de M^me^ Suard. M^me^ Récamier les connaissait tous et en parlait très bien ; celui qui aurait voulu en écrire avec goût aurait dû en causer auparavant avec elle ; mais aucun ne devait ressembler au sien.

C'est qu'aussi elle ne ressemblait à personne. M. de Chateaubriand était l'orgueil de ce salon, mais elle en était l'âme, et c'est elle qu'il faudrait tâcher de montrer

dans la solitude, à moitié dans le monde, sans fortune et très en crédit, une ancienne jolie femme à demi retirée dans un couvent et devenue une puissance littéraire, je crois voir, de nos jours, M^me^ Récamier à l'Abbaye-aux-Bois.»

à ceux qui ne l'ont pas connue ; car vouloir la rappeler aux autres est inutile, et la leur peindre est impossible. Je me garderai bien d'essayer ici de donner d'elle une biographie ; les femmes ne devraient jamais avoir de biographie, vilain mot à l'usage des hommes, et qui sent son étude et sa recherche. Même quand elles n'ont rien d'essentiel à cacher, les femmes ne sauraient que perdre en charme au texte d'un récit continu. Est-ce qu'une vie de femme se raconte? Elle se sent, elle passe, elle apparaît. J'aurais bien envie même de ne pas mettre du tout de date, car les dates en tel sujet, c'est peu élégant. Sachons seulement, puisqu'il le faut, que Jeanne-Françoise-Julie-Adélaïde Bernard était née à Lyon, dans cette patrie de Louise Labé, le 3 décembre 1777. De tous ces noms de baptême que je viens d'énumérer, le seul qui lui fût resté dans l'habitude était celui de *Julie* transformé en *Juliette*, quoiqu'il ne dût jamais y avoir de Roméo. Elle fut mariée à Paris dans sa seizième année (le 24 avril 1793) à Jacques-Rose Récamier, riche banquier ou qui tarda peu à le devenir. Au début du Consulat, on la trouve brillante, fêtée, applaudie, la plus jeune reine des élégances, donnant le ton à la mode, inventant avec art des choses simples qui n'allaient qu'à la suprême beauté. Nous qui n'y étions pas, nous ne pouvons parler qu'avec une extrême réserve de cette époque comme mythologique de M^me^ Récamier, où elle nous apparaît de loin telle qu'une jeune déesse sur les nuées ; nous n'en pouvons parler comme il siérait, non pas qu'il y ait rien à cacher sous le nuage, mais parce qu'une telle beauté tendre et naissante avait de ces finesses qui ne se peuvent rendre si on ne les a du moins aperçues. Qui s'aviserait de vouloir peindre l'aurore, s'il n'avait jamais vu que le couchant? Pourtant, comme on ne peut bien comprendre le caractère et le doux génie de M^me^ Récamier, cette ambition de cœur qui, en

elle, a montré tant de force et de persistance sous la délicatesse ; comme on ne peut bien saisir, disons-nous, son esprit et toute sa personne sans avoir une opinion très nette sur ce qui l'inspirait en ce temps-là, et qui ne différait pas tellement de ce qui l'inspira jusqu'à la fin, j'essayerai de toucher en courant quelques traits réels à travers la légende, qui pour elle, comme pour tous les êtres doués de féerie, recouvre déjà la vérité. Quand on veut juger M^me^ de Sévigné ou M^me^ de Maintenon, et se rendre compte de leur nature, on est bien obligé d'avoir une idée générale et une *théorie* sur elles. Pour bien entendre, par exemple, ce qu'était M^me^ de Maintenon auprès de Louis XIV, ou M^me^ de Sévigné auprès de sa fille, et quel genre de sentiment ou de passion elles y apportaient, il faut s'être posé sur la jeunesse de ces deux femmes plusieurs questions, ou plus simplement il faut s'en être posé une, la première et presque la seule toujours qu'on ait à se faire en parlant d'une femme : A-t-elle aimé? et comment a-t-elle aimé?

Je poserai donc la question, ou plutôt elle se pose d'elle-même malgré moi pour M^me^ Récamier ; et pour elle comme pour M^me^ de Maintenon, comme pour M^me^ de Sévigné (la M^me^ de Sévigné non encore mère), je répondrai hardiment : *Non*. Non, elle n'a jamais aimé, aimé de passion et de flamme ; mais cet immense besoin d'aimer que porte en elle toute âme tendre se changeait pour elle en un infini besoin de plaire, ou mieux d'être aimée, et en une volonté active, en un fervent désir de payer tout cela en bonté. Nous qui l'avons vue dans ses dernières années, et qui avons saisi au passage quelques rayons de cette bonté divine, nous savons si elle avait de quoi y suffire, et si l'amitié ne retrouvera pas en définitive chez elle de cette flamme que n'avait jamais eue l'amour.

Il faut noter deux époques très distinctes dans la

vie de M^me^ Récamier : sa vie de jeunesse, de triomphe et de beauté, sa longue matinée de soleil qui dura bien tard jusqu'au couchant ; puis le soir de sa vie après le soleil couché, je ne me déciderai jamais à dire sa vieillesse. Dans ces deux époques si tranchées de couleur, elle fut la même au fond, mais elle dut paraître bien différente. Elle fut la même par deux traits essentiels et qui seuls l'expliquent, en ce que jeune, au plus fort des ravissements et du tourbillon, elle resta toujours pure ; en ce que, retirée à l'ombre et recueillie, elle garda toujours son désir de conquête et sa douce adresse à gagner les cœurs, disons le mot, sa coquetterie ; mais (que les docteurs orthodoxes me pardonnent l'expression) c'était une coquetterie angélique.

Il y a des natures qui naissent pures et qui ont reçu *quand même* le don d'innocence. Elles traversent, comme Aréthuse, l'onde amère ; elles résistent au feu, comme ces enfants de l'Écriture que leur bon Ange sauva, et qu'il rafraîchit même d'une douce rosée dans la fournaise. M^me^ Récamier, jeune, eut besoin de cet Ange à côté d'elle et en elle, car le monde qu'elle traversa et où elle vécut était bien mêlé et bien ardent, et elle ne se ménagea point à le tenter. Pour être vrai, j'ai besoin de baisser un peu le ton, de descendre un moment de cette hauteur idéale de Laure et de Béatrix où l'on s'est accoutumé à la placer, de causer d'elle enfin plus familièrement et en prose. En définitive, je l'espère, elle n'y perdra pas.

Au moment où elle apparaît brillante sous le Consulat, nous la voyons aussitôt entourée, admirée et passionnément aimée. Lucien, le frère du Consul, est le premier personnage historique qui l'aime (car je ne puis compter Barrère, qui l'avait connue enfant autrefois). Lucien aime, il n'est pas repoussé, il ne sera jamais accueilli. Voilà la nuance. Il en sera ainsi de tous ceux qui vont se presser alors, comme de tous

ceux qui succéderont. Je voyais dernièrement, dans le palais du feu roi de Hollande, à La Haye, une fort belle statue d'Ève. Ève, dans sa première fleur de jeunesse, est en face du serpent qui lui montre la pomme : elle la regarde, elle se retourne à demi vers Adam, elle a l'air de le consulter. Ève est dans cet extrême moment d'innocence où l'on joue avec le danger, où l'on en cause tout bas avec soi-même ou avec un autre. Eh bien ! ce moment indécis, qui chez Ève ne dura point et qui tourna mal, recommença souvent et se prolongea en mille retours dans la jeunesse brillante et parfois imprudente dont nous parlons ; mais toujours il fut contenu à temps et dominé par un sentiment plus fort, par je ne sais quelle secrète vertu. Cette jeune femme, en face de ces passions qu'elle excitait et qu'elle ignorait, avait des imprudences, des confiances, des curiosités presque d'une enfant ou d'une pensionnaire. Elle allait au péril en souriant, avec sécurité, avec charité, un peu comme ces rois très chrétiens du vieux temps, un jour de semaine sainte, allaient à certains malades pour les guérir. Elle ne doutait pas de son fait, de sa douce magie, de sa vertu. Elle tenait presque à vous blesser d'abord le cœur, pour se donner ensuite le plaisir et le miracle de vous guérir. Quand on se plaignait ou qu'on s'irritait, elle vous disait avec une désespérante clémence : «Venez, et je vous guérirai.» Et elle y a réussi pour quelques-uns, pour le plus grand nombre. Tous ses amis, à bien peu d'exceptions près, avaient commencé par l'aimer d'amour. Elle en avait beaucoup, et elle les avait presque tous gardés. M. de Montlosier lui disait un jour qu'elle pouvait dire comme le Cid : *Cinq cents de mes amis*. Elle était véritablement magicienne à convertir insensiblement l'amour en amitié, en laissant à celle-ci toute la fleur, tout le parfum du premier sentiment. Elle aurait voulu tout arrêter en *avril*. Son cœur en était resté là, à ce tout

premier printemps où le verger est couvert de fleurs blanches et n'a pas de feuilles encore.

Je pourrais ici raconter de souvenir bien des choses, si ma plume savait être assez légère pour passer sur ces fleurs sans les faner. A ses nouveaux amis (comme elle voulait bien quelquefois les appeler), Mme Récamier parlait souvent et volontiers des années anciennes et des personnes qu'elle avait connues. «C'est une manière, disait-elle, de mettre du passé devant l'amitié.»

Sa liaison avec Mme de Staël, avec Mme Moreau, avec les blessés et les vaincus, la jeta de bonne heure dans l'opposition à l'Empire, mais il y eut un moment où elle n'avait pas pris encore de couleur. Fouché, voyant cette jeune puissance, eut l'idée de s'en faire un instrument. Il voulut faire entrer Mme Récamier, à l'origine, comme dame d'honneur dans la maison impériale ; il n'aimait pas la noblesse, et aurait désiré avoir là quelqu'un d'influent et de dévoué. Elle ne voulut pas se prêter à un tel rôle. Bientôt elle fut dans l'opposition, surtout par ses amis et par l'idée qu'on se faisait d'elle.

Elle n'y était pas encore, un jour qu'elle dînait chez une des sœurs de Bonaparte. On avait voulu la faire rencontrer avec le premier Consul ; il y était en effet. A table, elle devait être placée à côté de lui ; mais, par un malentendu qui eut lieu au moment de s'asseoir, elle se trouva placée à côté de Cambacérès, et Bonaparte dit à celui-ci en plaisantant : «Eh bien ! consul Cambacérès, toujours auprès de la plus jolie !»

Le père de Mme Récamier, M. Bernard, était dans les postes et royaliste ; il fut compromis sous le Consulat, arrêté et mis au secret. Elle apprit cela subitement, ayant à dîner chez elle Mme Bacciochi, sœur de Bonaparte. Celle-ci promit de tout faire pour intéresser le Consul. Après le dîner, Mme Récamier sortit et voulut voir Fouché, qui refusa de la recevoir, «de peur d'être touché, disait-il, et dans une affaire d'État». Elle courut

rejoindre, au Théâtre-Français, Mme Bacciochi, qui était avec sa sœur Pauline, laquelle était tout occupée du casque de Lafon : «Mais voyez, disait-elle, comme ce casque est mal mis, comme il est de côté !» Mme Récamier était au supplice ; Mme Bacciochi voulait rester jusqu'à la fin de la tragédie, peut-être à cause de sa sœur Pauline. Bernadotte était dans la loge ; il vit l'air altéré de Mme Récamier ; il lui offrit son bras pour la reconduire, et de voir lui-même à l'instant le Consul. C'est de ce moment que date le vif sentiment de Bernadotte pour elle ; il ne la connaissait point auparavant. Il obtint la grâce du père. Ce qui est dit dans le *Mémorial de Sainte-Hélène*, à ce sujet, est inexact. Mme Récamier ne vit pas Bonaparte à cette occasion ; ce fut Bernadotte qui se chargea de tout.

Bernadotte l'aima donc, et ce fut un de ses chevaliers. Les Montmorency, rentrés alors de l'émigration, ne l'étaient pas moins. Mathieu de Montmorency, qui fut depuis un saint, Adrien (depuis duc de Laval), bien plus tard le fils d'Adrien, qui se trouvait ainsi le rival de son père, tous l'aimaient de passion. Henri de Laval se rencontrait souvent chez elle avec le duc de Laval son père ; il tenait bon et ne sortait pas, ce dont le bon duc enrageait, et, comme il avait de l'esprit, il écrivait à Mme Récamier le plus agréablement du monde : «Mon fils lui-même est épris de vous, vous savez si je le suis ; c'est au reste le sort des Montmorency :

Ils ne mouraient pas tous, mais tous étaient frappés.»

Mme Récamier était la première à raconter ces choses, et elle en souriait avec gaieté. Elle a conservé presque jusqu'à la fin ce rire enfant, ce geste jeune qui lui faisait porter son mouchoir à la bouche comme pour ne pas éclater. Mais, dans la jeunesse, cette enfance de sentiments, avec le gracieux manège qui s'y mêlait, amena plus d'une fois (peut-on s'en étonner?) des

complications sérieuses. Tous ces hommes attirés et épris n'étaient pas si faciles à conduire et à éluder que cette dynastie pacifiée des Montmorency. Il dut y avoir autour d'elle, à de certaines heures, bien des violences et des révoltes dont cette douce main avait peine ensuite à triompher. En jouant avec ces passions humaines qu'elle ne voulait que charmer et qu'elle irritait plus qu'elle ne croyait, elle ressemblait à la plus jeune des Grâces qui se serait amusée à atteler des lions et à les agacer. Imprudente comme l'innocence, je l'ai dit, elle aimait le péril, le péril des autres, sinon le sien ; et pourquoi ne le dirai-je pas aussi? à ce jeu hasardeux et trop aisément cruel, elle a troublé, elle si bonne, bien des cœurs ; elle en a ulcéré, sans le vouloir, quelques-uns, non seulement d'hommes révoltés et aigris, mais de pauvres rivales, sacrifiées sans qu'elle le sût et blessées. C'est là un côté sérieux que sa charité finale n'a pas été tout à fait sans comprendre ; c'est une leçon que la gravité suprême qui s'attache à sa noble mémoire n'interdit pas de rappeler. Avec son instinct de pureté et de bonté céleste, elle le sentait bien elle-même : aussi, elle si admirée et si adorée, on ne la vit point regretter la jeunesse, ni ses matinées de soleil, ni ses orages, même les plus embellis. Elle ne concevait point de parfait bonheur hors du devoir ; elle mettait l'idéal du roman là où elle l'avait si peu rencontré, c'est-à-dire dans le mariage ; et plus d'une fois en ses plus beaux jours, au milieu d'une fête dont elle était la reine, se dérobant aux hommages, il lui arriva, disait-elle, de sortir un moment pour pleurer.

Telle je la conçois dans le monde et dans le tourbillon, avant la retraite. Il y aurait à son sujet une suite de chapitres à écrire que je ne puis même esquisser. L'un de ces chapitres serait celui de ses relations et de son intimité avec M^me^ de Staël, deux brillantes influences si distinctes, bien souvent croisées, presque

jamais rivales, et qui se complétaient si bien. Ce fut en 1807, au château de Coppet, chez Mme de Staël, que Mme Récamier vit le prince Auguste de Prusse, l'un des vaincus d'Iéna ; elle l'eut bientôt vaincu et conquis à son tour, prisonnier royal, par habitude assez brusque et parfois embarrassant. Cette brusquerie même le trahissait. Un jour qu'il voulait dire un mot à Mme Récamier dans une promenade à cheval, il se retourna vers Benjamin Constant qui était de la partie : «Monsieur de Constant, lui dit-il, si vous faisiez un petit temps de galop?» Et celui-ci de rire de la finesse allemande.

Un autre chapitre traiterait de la conquête aisée que Mme Récamier fit à Lyon du doux Ballanche, lequel se donna du premier jour à elle, sans même le lui dire jamais. Un autre chapitre offrirait ses relations moins simples, moins faciles d'abord, mais finalement si établies avec M. de Chateaubriand. Mme Récamier l'avait vu pour la première fois chez Mme de Staël, en 1801 ; elle le revit pour la seconde fois en 1816 ou 1817, vers le temps de la mort de Mme de Staël, et chez celle-ci encore. Mais ce n'avaient été là que des rencontres, et la liaison véritable ne se noua que tard, dans le temps où M. de Chateaubriand sortit du ministère, et à l'Abbaye-aux-Bois.

Il y aurait aussi un chapitre à faire sur la liaison étroite avec Benjamin Constant, laquelle date seulement de 1814—1815. Les lettres de celui-ci, adressées à Mme Récamier, y aideraient beaucoup ; mais elles seraient très insuffisantes, au point de vue de la vérité, si l'on n'y ajoutait la contre-partie, ce qu'il écrivait pour lui seul au sortir de là, et que bien des gens ont lu, et enfin si l'on n'éclairait le tout par les explications de moraliste qui ne se trouvent point d'ordinaire dans les plaidoiries des avocats. Mais cela me rappelle qu'il y a tout un fâcheux procès entamé à ce sujet, et j'ai hâte de me taire.

Avant le chapitre de Benjamin Constant, il y aurait encore à faire celui du voyage d'Italie en 1813, le séjour à Rome, la liaison avec Canova, le marbre de celui-ci, qui cette fois, pour être idéal, n'eut qu'à copier le modèle ; puis le séjour à Naples auprès de la reine Caroline et de Murat. Ce dernier, si je ne me trompe, resta quelque peu touché. Mais c'est assez de rapides perspectives.

Quand M^me^ Récamier vit s'avancer l'heure où la beauté baisse et pâlit, elle fit ce que bien peu de femmes savent faire : elle ne lutta point ; elle accepta avec goût les premières marques du temps. Elle comprit qu'après de tels succès de beauté, le dernier moyen de paraître encore belle était de ne plus y prétendre. A une femme qui la revoyait après des années, et qui lui faisait compliment sur son visage : «Ah ! ma chère amie, répondait-elle, il n'y a plus d'illusion à se faire. Du jour où j'ai vu que les petits Savoyards dans la rue ne se retournaient plus, j'ai compris que tout était fini.» Elle disait vrai. Elle était sensible en effet à tout regard et à toute louange, à l'exclamation d'un enfant ou d'une femme du peuple, tout comme à la déclaration d'un prince. Dans les foules, du bord de sa calèche élégante qui n'avançait qu'avec lenteur, elle remerciait chacun de son admiration par un signe de tête et par un sourire.

A deux époques, M. Récamier avait essuyé de grands revers de fortune : la première fois au début de l'Empire, la seconde fois dans les premières années de la Restauration. C'est alors que M^me^ Récamier se retira dans un appartement de l'Abbaye-aux-Bois, en 1819. Elle ne tint jamais plus de place dans le monde que quand elle fut dans cet humble asile, à une extrémité de Paris. C'est de là que son doux génie, dégagé des complications trop vives, se fit de plus en plus sentir avec bienfaisance. On peut dire qu'elle perfectionna

l'art de l'amitié et lui fit faire un progrès nouveau : ce fut comme un bel art de plus qu'elle avait introduit dans la vie, et qui décorait, ennoblissait et distribuait tout autour d'elle. L'esprit de parti était alors dans sa violence. Elle désarmait les colères, elle adoucissait les aspérités ; elle vous ôtait la rudesse et vous inoculait l'indulgence. Elle n'avait point de repos qu'elle n'eût fait se rencontrer chez elle ses amis de bord opposé, qu'elle ne les eût conciliés sous une médiation clémente. C'est par de telles influences que la société devient société autant que possible, et qu'elle acquiert tout son liant et toute sa grâce. C'est ainsi qu'une femme, sans sortir de sa sphère, fait œuvre de civilisation au plus haut degré, et qu'Eurydice remplit à sa manière le rôle d'Orphée. Celui-ci apprivoisait la vie sauvage ; l'autre termine et couronne la vie civilisée.

Un jour, en 1802, pendant cette courte paix d'Amiens, non pas dans le brillant hôtel de la rue du Mont-Blanc, que Mme Récamier occupait alors, mais dans le salon du château de Clichy où elle passait l'été, des hommes venus de bien des côtés différents étaient réunis, Adrien et Mathieu de Montmorency, le général Moreau, des Anglais de distinction, M. Fox, M. Erskine et beaucoup d'autres : on était en présence, on s'observait ; c'était à qui ne commencerait pas. M. de Narbonne, présent, essayait d'engager la conversation, et, malgré son esprit, il n'avait pu y réussir. Mme Récamier entra : elle parla d'abord à M. Fox, elle dit un mot à chacun, elle présenta chaque personne à l'autre avec une louange appropriée ; et à l'instant la conversation devint générale, le lien naturel fut trouvé.

Ce qu'elle fit là un jour, elle le fit tous les jours. Dans son petit salon de l'Abbaye, elle pensait à tout, elle étendait au loin son réseau de sympathie. Pas un talent, pas une vertu, pas une distinction qu'elle n'aimât à connaître, à convier, à obliger, à mettre en lumière,

à mettre surtout en rapport et en harmonie autour d'elle, à marquer au cœur d'un petit signe qui était sien. Il y a là de l'ambition, sans doute ; mais quelle ambition adorable, surtout quand, s'adressant aux plus célèbres, elle ne néglige pas même les plus obscurs, et quand elle est à la recherche des plus souffrants ! C'était le caractère de cette âme si multipliée de M^me^ Récamier d'être à la fois universelle et très particulière, de ne rien exclure, que dis-je? de tout attirer, et d'avoir pourtant le choix.

Ce choix pouvait même sembler unique. M. de Chateaubriand, dans les vingt dernières années, fut le grand centre de son monde, le grand intérêt de sa vie, celui auquel je ne dirai pas qu'elle sacrifiait tous les autres, (elle ne sacrifiait personne qu'elle-même), mais auquel elle subordonnait tout. Il avait ses antipathies, ses aversions et même ses amertumes, que les *Mémoires d'outre-tombe* aujourd'hui déclarent assez. Elle tempérait et corrigeait tout cela. Comme elle était ingénieuse à le faire parler quand il se taisait, à supposer de lui des paroles aimables, bienveillantes pour les autres, qu'il lui avait dites sans doute tout à l'heure dans l'intimité, mais qu'il ne répétait pas toujours devant des témoins ! Comme elle était coquette pour sa gloire ! Comme elle réussissait parfois aussi à le rendre réellement gai, aimable, tout à fait content, éloquent, toutes choses qu'il était si aisément dès qu'il le voulait ! Elle justifiait bien par sa douce influence auprès de lui le mot de Bernardin de Saint-Pierre : «Il y a dans la femme une gaieté légère qui dissipe la tristesse de l'homme.» Et ici à quelle tristesse elle avait affaire ! tristesse que René avait apportée du ventre de sa mère, et qui s'augmentait en vieillissant ! Jamais M^me^ de Maintenon ne s'ingénia à désennuyer Louis XIV autant que M^me^ Récamier pour M. de Chateaubriand. «J'ai toujours remarqué, disait Boileau en revenant de Versailles, que, quand la conver-

sation ne roulait pas sur ses louanges, le Roi s'ennuyait d'abord, et était prêt ou à bâiller ou à s'en aller.» Tout grand poète vieillissant est un peu Louis XIV sur ce point. Elle avait chaque jour mille inventions gracieuses pour lui renouveler et rafraîchir la louange. Elle lui ralliait de toutes parts des amis, des admirateurs nouveaux. Elle nous avait tous enchaînés aux pieds de sa statue avec une chaîne d'or.

Une personne d'un esprit aussi délicat que juste, et qui l'a bien connue, disait de M^me^ Récamier : «Elle a dans le caractère ce que Shakspeare appelle *milk of human kindness* (le lait de la bonté humaine), une douceur tendre et compatissante. Elle voit les défauts de ses amis, mais elle les soigne en eux comme elle soignerait leurs infirmités physiques.» Elle était donc la sœur de Charité de leurs peines, de leurs faiblesses, et un peu de leurs défauts.

Que dans ce procédé habituel il n'y eût quelques inconvénients à la longue, mêlés à un grand charme ; que dans cet air si tiède et si calmant, en donnant aux esprits toute leur douceur et tout leur poli, elle ne les amollît un peu et ne les inclinât à la complaisance, je n'oserai le nier, d'autant plus que je crois l'avoir, peut-être, éprouvé moi-même. C'était certainement un salon où non seulement la politesse, mais la charité nuisait un peu à la vérité. Il y avait décidément des choses qu'elle ne voulait pas voir et qui pour elle n'existaient pas. Elle ne croyait pas au mal. Dans son innocence obstinée, je tiens à le faire sentir, elle avait gardé de l'enfance. Faut-il s'en plaindre? Après tout, y aura-t-il encore un autre lieu dans la vie où l'on retrouve une bienveillance si réelle au sein d'une illusion si ornée et si embellie? Un moraliste amer, La Rochefoucauld, l'a dit : «On n'aurait guère de plaisir si on ne se flattait jamais.»

J'ai entendu des gens demander si M^me^ Récamier

avait de l'esprit. Mais il me semble que nous le savons déjà. Elle avait au plus haut degré non cet esprit qui songe à briller pour lui-même, mais celui qui sent et met en valeur l'esprit des autres. Elle écrivait peu ; elle avait pris de bonne heure cette habitude d'écrire le moins possible ; mais ce peu était bien et d'un tour parfait. En causant, elle avait aussi le tour net et juste, l'expression à point. Dans ses souvenirs elle choisissait de préférence un trait fin, un mot aimable ou gai, une situation piquante, et négligeait le reste ; elle se souvenait avec goût.

Elle écoutait avec séduction, ne laissant rien passer de ce qui était bien dans vos paroles sans témoigner qu'elle le sentit. Elle questionnait avec intérêt, et était tout entière à la réponse. Rien qu'à son sourire et à ses silences, on était intéressé à lui trouver de l'esprit en la quittant.

Quant à la jeunesse, à la beauté de son cœur, s'il a été donné à tous de l'apprécier, c'est à ceux qui en ont joui de plus près qu'il appartient surtout d'en parler un jour. Après la mort de M. Ballanche et de M. de Chateaubriand, quoiqu'elle eût encore M. Ampère, le duc de Noailles, et tant d'autres affections autour d'elle, elle ne fit plus que languir et achever de mourir. Elle expira le 11 mai 1849, dans sa soixante-douzième année. Cette personne unique, et dont la mémoire vivra autant que la société française, a été peinte avec bien de la grâce par Gérard dans sa fraîcheur de jeunesse. Son buste a été sculpté par Canova dans son idéal de beauté. Achille Deveria a tracé d'elle, le jour de sa mort, une esquisse fidèle qui exprime bien la souffrance et le repos.

Lundi, 26 novembre 1849. (*Causeries du lundi*, I.)

LA MARQUISE DU DEFFAND.

On a réimprimé dans ces derniers temps bien des classiques, et même de ceux qui ne le sont pas. Les Lettres de M^me^ Du Deffand, je ne sais pourquoi, n'ont pas eu cet honneur. Le recueil le plus considérable de ces Lettres a été publié pour la première fois en 1810 à Londres, d'après les manuscrits trouvés dans les papiers d'Horace Walpole. Cette édition a été reproduite à Paris en 1811, en 1812, en 1824, avec quelques corrections et aussi quelques *suppressions*. On ne s'est pas donné la peine, depuis, de réimprimer le texte en l'épurant, en le comparant avec l'édition de Londres pour rétablir les quelques endroits retranchés ou altérés. Et pourtant M^me^ Du Deffand méritait bien ce soin, car elle est un de nos classiques par la langue et par la pensée, et l'un des plus excellents. C'est ce caractère que je voudrais essayer de déterminer en elle aujourd'hui.

J'ai parlé une fois ici de M^me^ de Sévigné, et tout récemment de M^me^ Sand. Entre ces deux femmes si éloignées et si distantes, quels sont les noms qui comptent véritablement, qui méritent de figurer en première ligne dans la série des femmes célèbres par leur talent d'écrivain? Tout à côté de M^me^ de Sévigné, avec moins d'imagination dans le style et de génie de détail, mais avec une invention poétique et romanesque pleine de tendresse, et une légèreté, une justesse d'expression

incomparable, on trouve M^me^ de La Fayette. Puis on a M^me^ de Maintenon, esprit juste, tête saine, parole agréable et parfaite dans un cercle tracé. A l'autre extrémité de la chaîne, nous rencontrons M^me^ de Staël. Mais entre M^me^ de Staël et M^me^ de Maintenon, quelle lacune! On trouverait bien encore, au commencement du XVIII^e^ siècle, cette autre M^me^ de Staal (M^lle^ de Launay), auteur des charmants Mémoires, esprit élevé et ferme autant que fin; mais elle n'a pas assez longtemps vécu, et, par les circonstances de sa condition première, elle n'a jamais été assez avant mêlée dans le plein milieu de la société, pour la personnifier de loin à nos yeux. Tout le XVIII^e^ siècle, on peut le dire, ferait donc défaut et n'aurait, pour le représenter littérairement, que des femmes d'un mérite inégal et d'un goût mélangé, s'il n'avait à offrir M^me^ Du Deffand. Celle-ci se rattache par ses origines à l'époque de Louis XIV, à cette langue excellente qui en est sortie. Née en 1697, morte en 1780, elle a traversé presque tout le XVIII^e^ siècle, dont, encore enfant, elle avait devancé d'elle-même les opinions hardies, et, à aucun moment, elle ne s'est laissé gagner par ses engouements de doctrine, par son jargon métaphysique ou sentimental. Elle est avec Voltaire, dans la prose, le classique le plus pur de cette époque, sans même en excepter aucun des grands écrivains.

Née d'une famille noble de Bourgogne, M^lle^ de Chamrond avait reçu une éducation très irrégulière, très incomplète, et ce fut son esprit seul qui en fit tous les frais. On raconte que dans un couvent de la rue de Charonne, où elle était élevée, elle avait de bonne heure conçu des doutes sur les matières de foi, et elle s'en expliquait assez librement. Ses parents ne lui envoyèrent pas moins que Massillon en personne pour la réduire. Le grand prédicateur l'écouta, et dit pour toute parole en se retirant: «Elle est charmante.» L'abbesse

insistant pour savoir quel livre il fallait donner à lire à cette enfant, Massillon répondit, après un moment de silence : «Donnez-lui un catéchisme de cinq sous.» Et l'on n'en put tirer autre chose. Il semblait désespérer d'elle dès le premier jour. Mme Du Deffand eut cela de particulier du moins, entre les esprits forts de son siècle, de n'y point mettre de bravade, de sentir que la philosophie qu'on affiche cesse d'être de la philosophie, et elle se contenta de rester en parfaite sincérité avec elle-même. Quand Mlle Aïssé mourante désira un confesseur, ce fut Mme Du Deffand qui, avec Mme de Parabère, aida à le lui procurer.

Mme Du Deffand regrettait souvent de n'avoir pas eu une autre éducation, et maudissait celle qu'elle avait reçue : «On se fait quelquefois, disait-elle, la question si l'on voudrait revenir à tel âge? Oh ! je ne voudrais pas redevenir jeune, à la condition d'être élevée comme je l'ai été, de ne vivre qu'avec les gens avec lesquels j'ai vécu, et d'avoir le genre d'esprit et de caractère que j'ai ; j'aurais tous les mêmes malheurs que j'ai eus : mais j'accepterais avec grand plaisir de revenir à quatre ans, d'avoir pour gouverneur un Horace...» Et là-dessus elle se traçait l'idéal de tout un plan d'éducation sous un homme éclairé, instruit, tel que l'était son ami Horace Walpole. Le plan qu'elle imaginait était sérieux et beau, mais l'éducation qu'elle se donna, ou plutôt qu'elle ne dut qu'à la nature et à l'expérience, fit d'elle une personne plus originale et plus à part. On n'aurait pas su tout ce qu'elle était ni tout ce qu'elle valait comme esprit, comme droiture et lumière de jugement, si elle n'avait pas tout tiré d'elle-même. De tout temps, elle fut la personne qui demanda le moins à son voisin ce qu'il fallait penser.

On la maria, selon le bel usage, à un homme qui ne lui convenait que par la naissance. Elle le jugea du premier coup d'œil, le prit en dégoût, le quitta, essaya par

moments de se remettre avec lui, en trouva l'ennui trop grand, et finit par se passer avec franchise toutes les fautes et les inconséquences qui pouvaient nuire à la considération, même en ce monde de mœurs relâchées et faciles. Dans sa fleur de beauté sous la Régence, elle en respira l'esprit ; elle fut la maîtresse du Régent et de bien d'autres. Allant de mécompte en mécompte, elle cherchait toujours à réparer sa dernière faute par quelque expérience nouvelle. Plus tard, dans sa vieillesse, on la voit, jusqu'à la fin, faire tant qu'elle peut de nouvelles connaissances pour combler les vides ou diversifier le goût des anciennes : elle dut faire à plus forte raison la même chose en amour durant la première moitié de sa vie. Pourtant, à partir d'un certain moment, on la trouve établie sur un pied assez honorable de liaison régulière avec le président Hénault, homme d'esprit, mais incomparablement inférieur à elle. Elle s'accommodait finalement de lui, comme l'eût fait une personne sensée dans un mariage de raison. Vers ce temps (1740), M^me^ Du Deffand a un salon qui est devenu un centre ; elle est liée avec tout ce qu'il y a d'illustre dans les Lettres et dans le grand monde. De tout temps amie de Voltaire, elle l'est aussi de Montesquieu, de d'Alembert. Elle les connaît et les juge dans leur personne, dans leur caractère plus volontiers encore que dans leurs écrits ; elle apprécie leur esprit à sa source, sans dévotion à aucun, avec indépendance. Si elle les lit, son jugement s'échappe aussitôt et ne se laisse arrêter à aucune considération du dehors. Les mots les plus vifs et les plus justes qu'on ait retenus sur les hommes célèbres de son temps, c'est elle qui les a dits.

Le trait distinctif de son esprit était de saisir la vérité, la réalité des choses et des personnes, sans illusion d'aucun genre. «N'est-il pas insupportable, disait-elle de son monde factice, de n'entendre jamais la vérité?» Et comme si elle avait cherché pourtant quelque chose

Et comme si elle avait cherché pourtant quelque chose au delà, quand elle avait découvert cette réalité, elle n'était pas satisfaite, et le dégoût, l'ennui commençait. L'*ennui* était son grand effroi, son redoutable ennemi. Nature ardente sous ses airs de sécheresse, elle voulait repousser ce mortel ennui à tout prix ; il semblait qu'elle portât en elle je ne sais quel instinct qui cherchait vainement son objet. Une des personnes de sa société qu'elle appréciait le plus était la duchesse de Choiseul, femme du ministre de Louis XV, personne bonne, vertueuse, régulière à la fois et charmante, et qui n'avait d'autre défaut à ses yeux que d'être trop parfaite ; elle lui écrivait un jour : «Vous ne vous ennuyez donc point, chère grand'maman (c'était un sobriquet de société qu'elle lui donnait), et je le crois, puisque vous le dites. *Votre vie n'est point occupée, mais elle est remplie.* Permettez-moi de vous dire ce que je pense, c'est que si elle n'était pas occupée, elle ne serait pas remplie. Vous avez bien de l'expérience ; mais il vous en manque une que, j'espère, vous n'aurez jamais : c'est *la privation du sentiment, avec la douleur de ne s'en pouvoir passer.*» Nous touchons là le point profondément douloureux de cette nature qu'on a crue sèche et qui ne l'était pas. C'est par ce sentiment à la fois d'impuissance et de désir que M^me^ Du Deffand fait, en quelque sorte, le lien entre le XVIII^e^ siècle et le nôtre. M^me^ de Maintenon aussi s'ennuyait, mais ce n'était pas de même ; c'était plus raisonnablement. Si je ne craignais de commettre un anachronisme de langage, je ne croirais pas en commettre un au moral, en disant qu'il y avait déjà en M^me^ Du Deffand de ce qui sera *Lélia*, mais Lélia sans aucune phrase.

Elle cherchait donc autour d'elle cette ressource qu'une femme trouve bien rarement en elle-même et en elle seule. Elle cherchait un *autre* ou plutôt elle ne le cherchait plus. Elle l'aurait vainement espéré dans la

société où son regard inexorable ne voyait guère qu'une collection de ridicules, de prétentions et de sottises. Les hommes de Lettres de son temps, quand ils s'appelaient Voltaire, Montesquieu ou d'Alembert, l'amusaient assez, mais il n'y avait dans aucun d'eux de quoi pleinement la satisfaire ; leurs atomes et les siens ne s'étaient jamais accrochés qu'à demi. Elle avait eu un vif attrait d'esprit pour l'aimable M^me^ de Staal (de Launay) qu'elle perdit de bonne heure. Elle avait pourtant un ami vrai, Formont ; un ami d'habitude, le président Hénault, et assez de liaisons du monde pour combler une autre existence moins exigeante ; mais le tout ensemble ne suffisait au plus qu'à distraire la sienne. Dans un voyage de santé qu'elle fit aux eaux de Forges pendant l'été de 1742, elle écrivit plusieurs lettres au président Hénault et en reçut bon nombre de lui. On a cette Correspondance, qui est curieuse par le ton. M^me^ Du Deffand, à peine arrivée, attend les lettres du président avec une impatience qui ne se peut imaginer, et elle lui déduit les preuves de ce goût qu'elle a pour lui, de peur qu'il n'en ignore : «J'ai vu avec douleur que j'étais aussi susceptible d'ennui que je l'étais jadis ; j'ai seulement compris que la vie que je mène à Paris est encore plus agréable que je ne le pouvais croire, et que je serais infiniment malheureuse s'il m'y fallait renoncer. Concluez de là que vous m'êtes aussi nécessaire que ma propre existence, puisque tous les jours, je préfère d'être avec vous à être avec tous les gens que je vois : ce n'est pas une douceur que je prétends vous dire, c'est une démonstration géométrique que je prétends vous donner.» A ces douceurs d'un ordre si raisonné, le président répond par des galanteries de sa façon, et qui ne sont pas toutes très délicates. Il lui donne des nouvelles de la Cour et de ses propres soupers : «Notre souper fut excellent, et, ce qui vous surprendra, nous nous divertîmes. Je vous avoue qu'au

sortir de là, si j'avais su où vous trouver, j'aurais été vous chercher ; il faisait le plus beau temps du monde, la lune était belle...» On peut juger si Mme Du Deffand le plaisante sur cette *lune* ; elle réduit cet éclair de sentiment à sa juste valeur, et, tout en essayant de lui dire quelques paroles aimables, elle livre la clef de sa propre nature au physique et au moral. Ici j'affaiblirai un peu son aveu, et je le traduirai : au physique indifférence, et au moral point de roman [1].

Ajoutez-y une activité dévorante qui ne savait comment se donner le change, et vous commencerez à la comprendre.

Telle elle était à l'âge où expirent les derniers rayons de la jeunesse. C'est une dizaine d'années après, qu'elle sentit graduellement sa vue s'affaiblir, et qu'elle entrevit dans un avenir prochain l'horrible cécité. Poursuivie de cette idée de solitude et d'éternel ennui, elle essaya alors de se donner une compagne dans Mlle de Lespinasse. On sait l'histoire : la jeune demoiselle de compagnie, après quelques années, se brouilla avec sa patronne, et lui enleva toute une partie de sa société, d'Alembert en tête. La défection fit éclat et partagea la société en deux camps. On prit fait et cause pour ou contre Mlle de Lespinasse ; en général, le jeune monde et la littérature, les Encyclopédistes en masse furent pour elle. Ce qu'on peut dire, c'est que l'union ne pouvait guère subsister entre ces deux femmes, y eussent-elles chacune beaucoup mis du leur. Elles avaient l'une et l'autre trop d'esprit, un esprit trop exigeant, et elles étaient de générations trop différentes. Mme Du Deffant représentait le siècle avant Jean-Jacques, avant l'exaltation romanesque ; elle avait pour maxime que «le ton de roman est à la passion ce que le cuivre est à l'or». Et Mlle de Lespinasse était de cette seconde moitié du

1. J'oserai plus dans une note; elle disait tout net: «*Ni empérament, ni roman.*»

siècle dans laquelle entrait à toute force le roman. Le divorce, tôt ou tard, devait éclater.

M^me^ Du Deffand en était là, aveugle, ayant un appartement dans le couvent de Saint-Joseph, rue Saint-Dominique (quelques chambres du même appartement qu'avait occupé autrefois M^me^ de Montespan, la fondatrice) ; elle avait soixante-huit ans ; elle vivait dans le très grand monde, comme si elle n'était pas affligée de la plus triste infirmité, l'oubliant tant qu'elle le pouvait, et tâchant de la faire oublier à tous à force d'adresse et d'agrément ; se levant tard, faisant de la nuit le jour ; donnant à souper chez elle ou allant souper en compagnie, ayant pour société intime le président Hénault, Pont-de-Veyle, le monde des Choiseul dont elle était parente, les maréchales de Luxembourg et de Mirepoix, et d'autres encore dont elle se souciait plus ou moins, lorsque arriva d'Angleterre à Paris, dans l'automne de 1765, un Anglais des plus distingués par l'esprit, Horace Walpole : ce fut le grand événement littéraire et romanesque (pour le coup, c'est bien le mot) de la vie de M^me^ Du Deffand, celui à qui nous devons sa principale Correspondance et tout ce qui la fait mieux connaître. Cette vieille aveugle s'éprit à l'instant de l'esprit vif, hardi, délicat et coloré d'Horace Walpole, lequel n'était taillé sur le patron d'aucun de ceux qu'elle voyait depuis cinquante ans. Elle sentit en lui aussitôt et les qualités propres à cet homme si distingué et celles de la race forte à laquelle il appartenait : elle lui en sut gré également ; et elle qui n'avait jamais aimé d'amour, qui n'avait eu que des caprices et point de roman ; qui, en fait d'amitiés, n'en comptait que trois jusqu'alors sérieuses dans sa vie, celle de Formont et celle de deux femmes, dont l'une encore l'avait trompée ; cette moraliste à l'humeur satirique devint tout d'un coup tendre, émue autant qu'amusée, d'une sollicitude active, passionnée ; elle ne s'appartint plus. Bref, aveugle et à

soixante-huit ans, elle trouva à placer son cœur, et cette fois (pour la rareté du cas) elle le plaça sur un Anglais, homme recherché, répandu, qui n'avait pas cinquante ans, dont elle aurait pu être la mère, qui devait passer sa vie loin d'elle, et qu'elle embarrassait fort par ses vivacités de tendresse. Tant il est vrai qu'elle était destinée, comme on l'a dit, à être toujours sage en jugement, et à faire toujours des sottises en conduite.

Mais nous, nous ne trouvons pas que c'était une sottise : car c'est le beau côté de Mme Du Deffand, celui qui la relève, qui nous montre que, pour avoir économisé jusque-là sa sensibilité, elle n'en était pas dépourvue, qu'elle était capable de passion même. Enfin, si l'on pardonne à Mme de Sévigné d'avoir aimé follement sa fille, on pardonnera à Mme Du Deffand d'avoir eu pour Walpole cette passion qu'on ne sait comment qualifier, qui lui était entrée par l'esprit dans le cœur, mais qui était fervente, élevée et pure.

La première fois qu'Horace Walpole la vit à Paris, il en écrivit à l'un de ses amis (6 octobre 1765). Après quelques détails sur ses propres variations d'impressions et d'humeur depuis son arrivée :

«A présent, ajoutait-il, je commence, tout à fait à l'anglaise, à m'octroyer le droit d'être à ma guise. Je ris, je dis ce qui me passe par la tête, et je les force de m'écouter. Il y a deux ou trois maisons où je suis entièrement sur ce pied-là... Je ne paye point tribut à leurs grands auteurs du jour. Chaque femme, ici, en a un ou deux qui ne bougent de chez elle... Le vieux président Hénault est la pagode de chez Mme Du Deffand, une vieille aveugle, une débauchée d'esprit, chez qui j'ai soupé la nuit dernière. Le président est presque tout à fait sourd et a plus que fait son temps.»

En écrivant ainsi, il ne se doutait pas encore que celle qu'il appelait une *débauchée d'esprit* allait se prendre pour lui d'une véritable passion d'esprit, et que cette passion chez elle deviendrait une passion de cœur, la

seule peut-être qu'elle ait eue, et qui dura quinze ans, aussi vive le dernier jour que le premier.

Je viens de regarder d'assez près à cette relation de Walpole et de Mme Du Deffand, et je trouve qu'en général on n'est pas juste envers tous deux. De Walpole on ne veut guère voir que la crainte qu'il avait, dans ce monde moqueur d'alors, d'encourir un ridicule par cette passion affichée de la vieille aveugle : et quant à Mme Du Deffand, nous la jugeons trop comme l'ont fait Grimm, Marmontel, la coterie encyclopédique, à travers laquelle la tradition nous est venue. Nous la jugeons trop, en un mot, comme si nous étions du bord de son ennemie, Mlle de Lespinasse, ou de celui de Mme Geoffrin. Le jugement sérieux, véritable, sur Mme Du Deffand, c'est dans les Lettres de Walpole qu'il faut le chercher ; car Walpole, malgré ses rigueurs plus apparentes que réelles, appréciait sa vieille amie à tout son prix et l'admirait extrêmement. Il revint plusieurs fois à Paris exprès pour elle. Dans une lettre adressée au poète Gray et qu'il écrivait trois mois après celle que j'ai citée (janvier 1766), il disait, en dessinant à ravir les deux figures rivales de Mme Geoffrin et de Mme Du Deffand :

«Sa grande ennemie, Mme Du Deffand, a été un moment maîtresse du Régent; elle est maintenant tout à fait vieille et aveugle; mais elle a gardé toute sa vivacité, saillies, mémoire, jugement, passions et agrément. Elle va à l'Opéra, à la Comédie, aux soupers et à Versailles; elle donne à souper deux fois la semaine; elle se fait lire toutes les nouveautés; elle fait de nouvelles chansons et des épigrammes, en vérité admirables, et se ressouvient de tout ce qu'on a fait en ce genre depuis quatre-vingts ans[1]. Elle correspond avec

1. On cite un couplet d'elle sur son ami le duc de Choiseul. Elle avait autrefois fait une parodie de la tragédie d'*Inès de Castro* sur l'air de *Mirliton*. Dans un temps où Mme de Prye et elle étaient encore jeunes, elles n'avaient rien imaginé de mieux, pour tromper l'ennui, que de s'envoyer tous les matins les couplets satiriques qu'elles composaient l'une contre l'autre. N'oublions pas non plus que

Voltaire, dicte de charmantes lettres à son adresse, le contredit, n est bigote ni pour lui ni pour personne, et se rit à la fois du Clergé et des philosophes. Dans la discussion où elle incline aisément, elle est pleine de chaleur, et pourtant elle n'a presque jamais tort. Son jugement sur chaque sujet est aussi juste que possible: sur chaque point de conduite elle se trompe autant qu'on le peut; car elle est tout amour et tout aversion, passionnée pour ses amis jusqu'à l'enthousiasme, s'inquiétant toujours qu'on l'aime, qu'on s'occupe d'elle, et violente ennemie, mais franche.»

D'après ce premier portrait auquel Walpole ajoutera encore plus d'un coup de pinceau, on peut déjà voir une M^me^ Du Deffand bien autrement vive et animée qu'on ne s'est plu à nous la peindre d'ordinaire.

Walpole quitte Paris le 17 avril 1766, après un séjour de sept mois, et M^me^ Du Deffand lui écrit dès le 19. Il est vrai qu'elle avait déjà reçu une lettre de lui la veille, et cette lettre était surtout pour lui recommander le secret, la prudence. A quoi bon, dira-t-on, tant de prudence? C'est qu'alors il y avait un cabinet noir; on décachetait les lettres, et une lettre trop tendre, trop vive, de la part d'une femme de soixante-dix ans, une telle lettre divulguée pouvait aller au roi, à la Cour, amuser les courtisans, faire composer, sur ce commerce un peu singulier, quelques-uns de ces couplets satiriques comme M^me^ Du Deffand elle-même en savait si bien faire. Walpole ne se serait pas volontiers accommodé de cela. M^me^ Du Deffand était plus aguerrie : «On s'est moqué de nous, dites-vous; mais ici on se moque de tout, et l'on n'y pense pas l'instant d'après.» Cette crainte de Walpole revient sans cesse; il modère le plus qu'il peut sa vieille amie; il la raille d'être *romanesque, sentimentale*; il la pique en la taxant de métaphysique, ce qu'elle abhorre le plus. Elle lui répond avec colère, avec

M^me^ Du Deffand était de Bourgogne; elle semble tenir de cette verve du terroir, qui inspira tant de piquants *noëls* aux Piron et aux La Monnoye.

soumission, avec sentiment. Elle est ingénieuse à revenir sans cesse sur ce qu'il lui défend, sur cette pensée constante qui n'est que vers lui. S'il est malade, s'il n'écrit pas assez souvent, elle le menace agréablement des plus violentes extrémités :

«Remarquez bien, dit-elle, que ce ne sont point des lettres que j'exige, mais de simples bulletins: si vous me refusez cette complaisance, aussitôt je dirai à Viart (*son secrétaire*): Partez, prenez vos bottes, allez à tire-d'aile à Londres, publiez dans toutes les rues que vous y arrivez de ma part, que vous avez ordre d'y résider auprès d'Horace Walpole, qui est mon tuteur, que je suis sa pupille, que j'ai pour lui une passion effrénée, et que peut-être j'arriverai incessamment moi-même; que je m'établirai à Strawberry-Hill, et qu'il n'y a point de scandale que je ne sois prête à donner.

Ah! mon tuteur, prenez vite un flacon, vous êtes prêt à vous évanouir; voilà pourtant ce qui vous arrivera, si je n'ai pas de vos nouvelles deux fois la semaine.»

Ici elle se moque. D'autres fois elle est triste, amère, et jette sur la vie un coup d'œil désespéré :

«Ah! mon Dieu! que vous avez bien raison! l'abominable, la détestable chose que l'amitié! par où vient-elle? à quoi mène-t-elle? sur quoi est-elle fondée? quel bien en peut-on attendre ou espérer? Ce que vous m'avez dit est vrai; mais pourquoi sommes-nous sur terre, et surtout pourquoi vieillit-on?... J'admirais hier au soir la nombreuse compagnie qui était chez moi; hommes et femmes me paraissaient des machines à ressort qui allaient, venaient, parlaient, riaient, sans penser, sans réfléchir, sans sentir; chacun jouait son rôle par habitude: M^me^ la duchesse d'Aiguillon crevait de rire; M^me^ de Forcalquier dédaignait tout; M^me^ de La Vallière jabotait sur tout. Les hommes ne jouaient pas de meilleurs rôles, et moi j'étais abîmée dans les réflexions les plus noires: je pensais que j'avais passé ma vie dans les illusions; que je m'étais creusé moi-même tous les abîmes dans lesquels j'étais tombée; que tous mes jugements avaient été faux et téméraires, et toujours trop précipités, et qu'enfin je n'avais parfaitement bien connu personne; que je n'en avais pas été connue non plus, et que peut-être je ne me connaissais pas moi-même. On désire un appui, on se laisse charmer par l'espérance de l'avoir trouvé; c'est un songe que les circonstances dissipent et sur qui elles font l'effet du réveil.»

On a les deux tons. Ce dernier ton, c'est-à-dire l'accent pénétrant et sérieux, qui va au fond de tout, n'est point rare dans ces Lettres de M^me^ Du Deffand. Walpole, en bon Anglais qu'il est malgré ses traits d'esprit à la française, lui a fait lire Shakspeare ; elle l'a aussitôt goûté, elle s'est récriée comme à la découverte d'un monde nouveau : «Oh ! j'admire votre Shakspeare. Je lus hier *Othello*, je viens de lire *Henri VI* ; je ne puis vous exprimer quel effet m'ont fait ces pièces, elles m'ont ressuscitée.» Elle aussi, à sa manière, elle a sa vue du fond comme Shakspeare, et sa Lettre LXIV^e^ est ce que j'appelle chez elle son monologue d'Hamlet. J'engage les curieux à relire le passage qui commence par ces mots : «Dites-moi pourquoi, détestant la vie, je redoute la mort...» et qui finit par ces mots : «J'avoue qu'un rêve vaudrait mieux.» Un critique anglais, au moment où les Lettres parurent à Londres, remarquait avec justesse que M^me^ Du Deffand semble avoir combiné dans la trempe de son esprit quelque chose des qualités des deux nations, le tour d'agrément et la légèreté de l'une avec la hardiesse et le jugement vigoureux de l'autre.

Ce qu'elle avait aimé tout d'abord dans Walpole, c'était sa liberté de penser et de juger. Elle aimait le vrai avant tout, et qu'on fût bien soi-même. Le goût de son temps l'excédait : «Ce qu'on appelle aujourd'hui éloquence m'est devenu si odieux, que j'y préférerais le langage des halles ; à force de rechercher l'esprit, on l'étouffe.» Ses jugements littéraires, qui durent paraître d'une excessive sévérité dans le moment, se trouvent presque tous confirmés aujourd'hui. «Ce Saint-Lambert, dit-elle, est un esprit froid, fade et faux ; il croit regorger d'idées, et c'est la stérilité même.» Ce qu'elle dit là de Saint-Lambert, elle le disait, sauf variantes, de bien d'autres. Comme elle choisit dans Voltaire ! comme elle distingue en lui le bon à travers le médiocre, ce qui est de source d'avec le *rabâchage* ! Elle fait de

même chez Jean-Jacques : «Ne sachant que lire, j'ai repris l'*Héloïse* de Rousseau ; il y a des endroits fort bons, mais ils sont noyés dans un océan d'éloquence verbiageuse.» Sur Racine, sur Corneille, elle a des jugements sains et droits. Il n'y a qu'un seul ouvrage qu'elle voudrait avoir fait, un seul, parce qu'il lui paraît, à tous égards, avoir atteint la perfection, et cet ouvrage est *Athalie*. On a dit d'elle qu'en fait de lectures, *elle ne s'était jamais rien refusé que le nécessaire*. C'est un mot spirituel, mais léger. Sans doute elle n'avait pas eu de fonds de lecture régulière, systématique. Comme on ne lui avait pas dit d'avance ce qu'il fallait admirer, elle n'avait que son avis net, son instinct franc et lumineux ; d'ordinaire il la guidait bien.

«Vous autres Anglais, disait-elle à Walpole, vous ne vous soumettez à aucune règle, à aucune méthode; vous laissez croître le génie sans le contraindre à prendre telle ou telle forme; vous auriez tout l'esprit que vous avez, si personne n'en avait eu avant vous. Oh! nous ne sommes pas comme cela; nous avons des livres; les uns sont *l'art de penser;* d'autres *l'art de parler, d'écrire, de comparer, de juger,* etc.»

Mais si elle a l'air ici de flatter Walpole et d'épouser le goût de sa nation, elle ne le complimente pas toujours, et sait au besoin lui résister. Elle tient bon pour Montaigne, qu'il ne goûtait pas ; elle s'en étonne, elle lui oppose ses raisons en maint endroit :

«Je suis bien sûre que vous vous accoutumerez à Montaigne; on y trouve tout ce qu'on a jamais pensé, et nul style n'est aussi énergique; il n'enseigne rien, parce qu'il ne décide de rien; c'est l'opposé du dogmatisme: il est vain, — eh! tous les hommes ne le sont-ils pas? et ceux qui paraissent modestes ne sont-ils pas doublement vains? Le *je* et le *moi* sont à chaque ligne; mais quelles sont les connaissances qu'on peut avoir, si ce n'est pas le *je* et le *moi?* Allez, allez, mon tuteur, c'est le seul bon philosophe et le seul bon métaphysicien qu'il y ait jamais eu.»

Et dans un autre passage charmant où elle le compare à Walpole dans son manoir de Strawberry-Hill, elle conclut : «Allez, allez, Horace ressemble plus à Michel qu'il ne croit.» Ce qu'elle aime aussi dans Montaigne, c'est qu'il avait un ami et qu'il croyait à l'amitié. Ainsi cette personne, incrédule à tout, dans l'extrême vieillesse était arrivée à croire à quelque chose, et c'est pour cela qu'il lui sera beaucoup pardonné.

M^me^ de Sévigné était alors très en vogue dans la société ; on lisait le recueil de ses Lettres, assez récemment publié ; on s'en prêtait d'inédites sur le procès de Fouquet. Horace Walpole raffolait d'elle et ne l'appelait que *Notre-Dame-de-Livry*. Oh ! que de fois M^me^ Du Deffand, pour lui plaire, envia le style de cette *sainte de Livry !* «Mais gardez-vous bien de l'imiter ! lui disait Walpole ; votre style est à vous, comme le sien est à elle.» M^me^ de Sévigné, d'ailleurs, est parfaitement jugée par M^me^ Du Deffand, ainsi que son cousin Bussy. M^me^ de Maintenon n'est pas moins saisie au naturel : «Je persiste à trouver que cette femme n'était point fausse, mais elle était sèche, austère, insensible, sans passion...» Tout ce portrait de M^me^ de Maintenon est à lire chez M^me^ Du Deffand, et reste le plus ressemblant de tous ceux qu'on a pu faire. On serait même tenté de le lui appliquer en partie à elle-même dans les conclusions, si M^me^ Du Deffand, en aimant Walpole, n'avait démenti par ce rajeunissement inespéré son antique renom de sécheresse.

Walpole était un curieux, un amateur, antiquaire, bibliophile, ayant toutes sortes de goûts et peut-être même quelques manies. M^me^ Du Deffand lui portait envie de ce qu'il ne s'ennuyait jamais dans la solitude ; mais, avec son goût sévère, elle ne comprenait pas qu'on aimât pêle-mêle tant de choses, qu'on pût lire à la fois Shakspeare et *la Guerre de Genève* de Voltaire, admirer M^me^ de Sévigné et se plaire aux romans d'un

Crébillon fils. Elle le lui dit. En fait d'histoire pourtant et de Mémoires, elle se félicite d'avoir un rapport de goût avec lui. On me permettra de citer encore ce passage, parce qu'on a accusé M^me^ Du Deffand de ne point aimer Plutarque, et que je suis sûr que, si elle ne l'a point aimé, c'est qu'elle a découvert un tant soit peu de rhéteur en lui :

«J'aime les noms propres aussi, dit-elle; je ne puis lire que des faits écrits par ceux à qui ils sont arrivés, ou qui en ont été témoins; je veux encore qu'ils soient racontés sans phrases, sans recherche, sans réflexions; que l'auteur ne soit point occupé de bien dire; enfin je veux le ton de la conversation, de la vivacité, de la chaleur, et, par-dessus tout, de la facilité, de la simplicité. Où cela se trouve-t-il? Dans quelques livres qu'on sait par cœur, et qu'on n'imite pas assurément dans le temps présent.»

C'est assez indiquer le côté que j'appelle classique dans le sens élevé du mot chez M^me^ Du Deffand, celui par lequel elle est en dehors et au-dessus de son siècle. Je n'insisterai pas ici sur les portraits qu'elle a tracés des personnes de sa société. Elle excellait dans le *portrait* et y fixait les ridicules, les sottises, d'une façon pittoresque, ineffaçable. Elle ne voyait volontiers dans les différentes manières d'être que des variétés de la sottise universelle. Du fond de son fauteuil, aveugle qu'elle était, elle voyait tout; elle emploie perpétuellement ce mot *voir*; elle oublie qu'elle n'a plus d'yeux, et on l'oublie en l'écoutant. Elle jugeait même du jeu des acteurs, des actrices, et c'est elle qui a marqué d'un mot le caractère de M^lle^ Raucourt à ses débuts : «*C'est une démoniaque sans chaleur.*»

J'ai dit qu'Horace Walpole revint d'Angleterre la voir plusieurs fois. Il est curieux de recueillir les impressions de ce spirituel et clairvoyant ami; il se relève dans notre esprit et se fait absoudre de ses petites duretés et froideurs à son égard par la manière dont il parle d'elle à d'autres qu'elle. Il ne rougit point, je vous assure,

de parler de sa *chère vieille amie*. A chaque voyage, il la trouve comme rajeunie, et il est bien pour quelque chose dans le miracle.

«A soixante-treize ans, dit-il (7 septembre 1769), elle a le même feu qu'à vingt-trois. Elle fait des couplets, les chante, se ressouvient de tous ceux qu'on a faits. Ayant vécu depuis la plus agréable époque jusqu'à celle qui est la plus raisonneuse, elle unit les bénéfices des deux âges sans leurs défauts, tout ce que l'un avait d'aimable sans la vanité, tout ce que l'autre a de raisonnable sans la morgue. Je l'ai entendue discuter avec toutes sortes de gens sur toutes sortes de sujets, et je ne l'ai jamais trouvée en faute. Elle rabat les savants, redresse les disciples, et trouve le mot pour chacun. Aussi vive d'impressions que M^me^ de Sévigné (quel éloge dans la bouche de Walpole!), elle n'a aucune de ses préventions, mais un goût plus universel. Avec une machine des plus frêles, son énergie de vitalité l'emporte dans un train de vie qui me tuerait, s'il me fallait rester ici. Si nous revenons à une heure du matin de souper à la campagne, elle vous propose de s'en aller faire un tour aux boulevards ou à la foire, parce qu'il est *de trop bonne heure* pour se coucher. J'eus grand'peine, la nuit dernière, de lui persuader, quoiqu'elle ne fût pas bien, de ne pas rester debout jusqu'à deux ou trois heures pour la comète; car elle avait, à cette intention, fait dire à un astronome d'apporter son télescope chez le président Hénault, dans l'idée que cela m'amuserait.»

Le pauvre président Hénault, on le voit, n'était pas mort; mais, depuis des années, il n'en valait guère mieux, et n'était qu'une ruine. M^me^ Du Deffand, jusqu'à la fin de sa vie, resta la même, vive, infatigable, d'une *faiblesse herculéenne*, comme disait Walpole. Elle ne dormait plus : elle avait plus que jamais besoin de passer sa nuit dans le monde : «Quand cela nuira à ma santé, disait-elle, ou que cela ne s'accordera pas avec le régime des gens avec qui j'aime à vivre, *je me coucherai à minuit s'il le faut*.» Comme le vieux Venceslas, elle ne voulait s'endormir que le plus tard possible :

Ce que j'ôte à mes nuits, je l'ajoute à mes jours.

Dans un des voyages qu'il fit à Paris (août 1775), Walpole, au débotté, voit arriver à son hôtel M^me^ Du Deffand ; elle assiste à sa toilette, ce qui n'a nul inconvénient, remarque-t-elle, puisqu'elle ne voit rien. Walpole va souper avec elle et ne la quitte qu'à deux heures et demie dans la nuit, et le matin, avant d'avoir les yeux bien ouverts, il avait déjà une lettre à lire de sa part. «Bref, dit-il, son âme est immortelle, et force son corps à lui tenir compagnie.»

Il y a deux traditions sur M^me^ Du Deffand : la tradition purement française, qui nous est arrivée à travers ceux qu'elle avait jugés si sévèrement, à travers les gens de Lettres et les Encyclopédistes ; il y a autre chose encore, la tradition directe et plus vraie, plus intime, et c'est chez Walpole qu'il faut l'aller puiser comme à sa source. On y trouve avec surprise une femme ardente, passionnée, capable de dévouement, et même bonne. «Ah ! mon Dieu ! la grande et estimable vertu que la bonté ! s'écrie-t-elle en un endroit. Je fais tous les jours la résolution d'être bonne, je ne sais si j'y fais des progrès...» Rapprochez de cela, en contraste, un de ces mots terribles comme elle en dit, à la manière de La Rochefoucauld : «Il n'y a pas une seule personne à qui on puisse confier ses peines sans lui donner une maligne joie, et sans s'avilir à ses yeux.» Eh bien ! les deux traditions, celle qui la fait insensible, et celle qui la montre passionnée, doivent se combiner pour donner une vue complète. Mais la clef profonde de ce cœur est dans son sentiment pour Walpole. M^me^ Du Deffand regrette à un certain endroit que Walpole n'ait pas été son *fils*, ce qui eût été possible à la rigueur d'après les âges. Et, en effet, on peut voir dans cette soudaine passion d'une vieillesse stérile une sorte de tendresse maternelle qui n'a jamais eu son objet, et qui tout à coup s'éveille sans savoir son vrai nom. Pour n'en être pas choqué et en saisir l'instinct secret, appelez-la une

tendresse d'adoption. Elle aime Walpole comme la plus tendre des mères aurait aimé un fils longtemps perdu et tout à coup retrouvé. Beaucoup de ces passions singulières et bizarres, où la sensibilité s'abuse, ne sont souvent ainsi que des revanches de la nature qui nous punit de n'avoir pas fait les choses simples en leur saison.

Je ne dirai rien des lettres de M^me^ Du Deffand au point de vue historique, et du jour curieux qu'elles jettent sur la fin de Louis XV et sur les premières années de Louis XVI. Je ne dirai même rien de l'esprit et du ton de sa société qui se perpétua assez fidèlement après elle dans le cercle des Beauvau, et jusque dans le salon de la princesse de Poix sous l'Empire. Je ne veux plus que rappeler une chose, c'est cette dernière lettre si contenue et si touchante qu'elle dicta pour Walpole. Le fidèle secrétaire Viart, qui venait de l'écrire, ne put la relire tout haut à sa maîtresse sans laisser éclater ses sanglots ; elle lui dit alors ce mot si profondément triste dans son naïf étonnement : «*Vous m'aimez donc?*» La plaie de toute sa vie est là, incrédulité et désir. — Elle avait recommandé que son chien *Tonton* fût envoyé à Walpole pour qu'il s'en chargeât après elle. Le fidèle Viart, dans la lettre où il raconte à Walpole les détails de la maladie et de la mort, ajoute en terminant : «Je garderai *Tonton* jusqu'au départ de M. Thomas Walpole ; j'en ai le plus grand soin. Il est très doux ; il ne mord personne ; il n'était méchant qu'auprès de sa maîtresse.» Or, dans une lettre de Walpole, datée du 4 mai 1781, je lis ces mots : «Le petit chien de ma pauvre chère M^me^ Du Deffand est arrivé. Elle m'avait fait promettre d'en prendre soin la dernière fois que je la vis ; ce que je ferai très religieusement, et je rendrai la pauvre bête aussi heureuse que possible.» Je n'ai pas voulu faire comme Buffon, et oublier le chien de l'aveugle.

Lundi, 11 mars 1850. (*Causeries du lundi*, I.)

MADEMOISELLE DE LESPINASSE.

En parlant une fois avec intérêt de M^me^ Du Deffand, je ne me suis pas interdit pour cela de m'occuper une autre fois de M^lle^ de Lespinasse. Le critique ne doit point avoir de partialité et n'est d'aucune coterie. Il n'épouse les gens que pour un temps, et ne fait que traverser les groupes divers sans s'y enchaîner jamais. Il passe résolument d'un camp à l'autre ; et de ce qu'il a rendu justice d'un côté, ce ne lui est jamais une raison de la refuser à ce qui est vis-à-vis. Ainsi, tour à tour, il est à Rome ou à Carthage, tantôt pour Argos et tantôt pour Ilion. M^lle^ de Lespinasse, à un certain moment, s'est brouillée à mort avec M^me^ Du Deffand, après avoir vécu dix années dans l'intimité avec elle. Les amis furent forcés alors d'opter entre l'une ou l'autre de ces rivales déclarées, et il n'y eut moyen pour aucun de continuer de se maintenir auprès de toutes les deux. Pour nous n'avons pas à opter : nous avons paru rester très attaché et très fidèle à M^me^ Du Deffand, nous n'en serons pas moins très attentif aujourd'hui à M^lle^ de Lespinasse.

Les titres de M^lle^ de Lespinasse à l'attention de la postérité sont positifs et durables. Au moment de sa mort, elle fut universellement regrettée, comme ayant su, sans nom, sans fortune, sans beauté, et par le seul agrément de son esprit, se créer un salon des plus en

vogue et des plus recherchés, à une époque qui en comptait de si brillants. Toutefois, ce concert flatteur de regrets qui s'adressaient à la mémoire de l'amie de d'Alembert n'aurait laissé d'elle qu'une idée un peu vague et bientôt lointaine, si la publication qu'on fit, en 1809, de deux volumes de *Lettres* d'elle, n'était venue la révéler sous un aspect tout différent, et montrer non plus la personne aimable et chère à la société, mais la femme de cœur et de passion, la victime brûlante et dévorée. Ces deux volumes de *Lettres* de Mlle de Lespinasse à M. de Guibert sont un des monuments les plus curieux et les plus mémorables de la passion. On a publié en 1820, sous le titre de *Nouvelles Lettres* de Mlle de Lespinasse, un volume qui ne saurait être d'elle, qui n'est digne ni de son esprit ni de son cœur, et qui est aussi plat que l'autre est distingué, ou, pour mieux dire, unique. Je prie qu'on ne confonde pas du tout ce plat volume de 1820, pure spéculation et fabrication de librairie, avec les deux volumes de 1809, les seuls qui méritent confiance, et dont je veux parler. Ces Lettres d'amour adressées à M. de Guibert furent publiées par la veuve même de M. de Guibert, assistée dans ce travail par Barrère, le Barrère de la Terreur, ni plus ni moins, qui aimait fort la littérature, comme on sait, et surtout celle de sentiment. Au moment où ces Lettres parurent, ce fut un grand émoi dans la société où vivaient encore, à cette date, quelques anciens amis de Mlle de Lespinasse. On déplora fort cette publication indiscrète ; on réprouva la conduite des éditeurs qui déshonoraient ainsi, disait-on, la mémoire d'une personne jusque-là considérée, et qui livraient son secret à tous sans en avoir le droit. On invoqua la morale et la pudeur ; on invoqua la renommée même de Mlle de Lespinasse. Cependant on jouissait avidement de cette lecture qui passe de bien loin en intérêt les romans les plus enflammés, et qui est véritablement la nouvelle

Héloïse en action[1]. Aujourd'hui la postérité, indifférente aux considérations de personnes, ne voit plus que le livre ; elle le classe dans la série des témoignages et des peintures immortelles de la passion, et il n'en est pas un si grand nombre qu'on ne les puisse compter. Dans l'antiquité, on a Sapho pour quelques accents et quelques soupirs de feu qui nous sont arrivés à travers les âges ; on a la *Phèdre* d'Euripide, la *Magicienne* de Théocrite, la *Médée* d'Apollonius de Rhodes, la *Didon* de Virgile, l'*Ariane* de Catulle. Parmi les modernes, on a les Lettres latines d'Héloïse ; celles d'une Religieuse portugaise ; *Manon Lescaut*, la *Phèdre* de Racine, et quelques rares productions encore, parmi lesquelles les Lettres de Mlle de Lespinasse sont au premier rang. Oh ! si feu Barrère n'avait jamais rien fait de pis dans sa vie que de publier ces Lettres, et s'il n'avait jamais eu de plus grosse affaire sur la conscience, nous dirions aujourd'hui de grand cœur en l'absolvant : *Que la terre lui soit légère !*

La vie de Mlle de Lespinasse commença de bonne heure par être un roman et plus qu'un roman. «Quelque jour, écrivait-elle à son ami, je vous conterai des choses qu'on ne trouve point dans les romans de Prévost ni dans ceux de Richardson... Quelque soirée, cet hiver,

1. Voici une anecdote que je tiens d'original. Dans la saison où ces Lettres parurent, une brillante société était réunie aux bains d'Aix en Savoie. On était allé en visite à Chambéry; au retour, il y avait une voiture où se trouvaient Mme de Staël, Benjamin Constant, Mme de Boigne, Adrien de Montmorency, etc. Pendant ce voyage, maint accident survint au dehors, tempête, tonnerre, empêchements et retards de toute sorte. En arrivant à Aix, les personnes qui étaient dans la voiture trouvèrent les gens de l'hôtel sur la porte tout inquiets et les interrogeant. Mais eux, les voyageurs, ils n'avaient rien vu ni remarqué de ces petits accidents: c'est que Mme de Staël avait parlé pendant tout ce temps-là, et qu'elle parlait des Lettres de Mlle de Lespinasse, et de ce M. de Guibert, qui avait été sa première flamme.

quand nous serons bien tristes, bien tournés à la réflexion, je vous donnerai le passe-temps d'entendre un récit qui vous intéresserait si vous le trouviez dans un livre, mais qui vous fera concevoir une grande horreur pour l'espèce humaine... Je devais naturellement me dévouer à haïr, j'ai mal rempli ma destinée.» Elle était fille adultérine de Mme d'Albon, une dame de condition de Bourgogne, dont la fille légitime avait épousé le frère de Mme Du Deffand. C'est chez ce frère que, dans un voyage en Bourgogne, Mme Du Deffand rencontra à la campagne la jeune fille, alors âgée de vingt ans, opprimée, assujettie à des soins domestiques inférieurs et dans une condition tout à fait dépendante. Elle s'éprit d'elle à l'instant, ou mieux, elles s'éprirent l'une de l'autre, et on le conçoit ; si on ne regarde qu'au mérite des esprits, il n'arrive guère souvent que le hasard en mette aux prises de plus distingués. Mme Du Deffand n'eut de cesse qu'elle n'eût tiré cette jeune personne de sa province, et qu'elle ne l'eût logée avec elle au couvent de Saint-Joseph pour lui tenir compagnie, lui servir de lectrice et lui être d'une ressource continuelle. La famille n'avait qu'une crainte : c'était que cette jeune personne ne profitât de sa position nouvelle et des protecteurs qu'elle y trouverait, pour revendiquer le nom d'Albon et sa part d'héritage. Elle l'aurait pu, à la rigueur, car elle était née du vivant de M. d'Albon, mari de sa mère. Mme Du Deffand crut devoir prendre ses précautions, et lui dicta assez peu délicatement ses conditions là-dessus, avant de la faire venir près d'elle ; pour quelqu'un qui appréciait si bien son esprit, c'était bien mal connaître son cœur. Cet arrangement de vie commune se fit en 1754, et dura jusqu'en 1764 : dix ans de ménage et de concorde, c'était bien long, plus long qu'on n'aurait pu l'espérer entre deux esprits aussi égaux en qualité et associés à des éléments aussi impétueux. Mais, vers la fin, Mme

Du Deffand, qui se levait tard et n'était jamais debout avant six heures du soir, s'aperçut que sa jeune compagne recevait en son particulier chez elle, une bonne heure auparavant, la plupart de ses habitués, et qu'elle prenait ainsi pour elle seule la primeur des conversations. Elle se sentit lésée dans son bien le plus cher, et poussa les hauts cris, comme s'il se fût agi d'un vol domestique. L'orage fut terrible et ne se termina que par une rupture. Mlle de Lespinasse quitta brusquement le couvent de Saint-Joseph ; ses amis se cotisèrent pour lui faire un salon et une existence rue de Bellechasse. Ces amis, c'étaient d'Alembert, Turgot, le chevalier de Chastellux, Brienne le futur archevêque et cardinal, l'archevêque d'Aix Boisgelin, l'abbé de Boismont, enfin la fleur des esprits d'alors. Cette brillante colonie suivit la spirituelle émigrante et sa fortune. Dès ce moment, Mlle de Lespinasse vécut à part et devint, par son salon et par son influence sur d'Alembert, une des puissances reconnues du XVIIIe siècle.

Heureux temps ! toute la vie alors était tournée à la sociabilité ; tout était disposé pour le plus doux commerce de l'esprit et pour la meilleure conversation. Pas un jour de vacant, pas une heure. Si vous étiez homme de Lettres et tant soit peu philosophe, voici l'emploi régulier que vous aviez à faire de votre semaine : dimanche et jeudi, dîner chez le baron d'Holbach ; lundi et mercredi, dîner chez Mme Geoffrin ; mardi, dîner chez M. Helvétius ; vendredi, dîner chez Mme Necker. Je ne parle pas des déjeuners du dimanche de l'abbé Morellet, qui ne vinrent, je crois, qu'un peu plus tard. Mlle de Lespinasse, n'ayant moyen de donner à dîner ni à souper, se tenait très exactement chez elle de cinq heures à neuf heures du soir, et son cercle se renouvelait tous les jours dans cet intervalle de la *première soirée*.

Ce qu'elle était comme maîtresse de maison et

comme lien de société, avant et même depuis l'invasion et les délires de sa passion funeste, tous les Mémoires du temps nous le disent. Elle s'était fort attachée à d'Alembert, enfant illégitime comme elle, et qui, comme elle, avait négligé avec fierté de se mettre en quête pour des droits qu'il n'aurait pas dus à la tendresse. D'Alembert logeait d'abord rue Michel-le-Comte, chez sa nourrice, la bonne vitrière ; il y avait bien loin de là à la rue de Bellechasse. Une maladie grave qui lui survint, et durant laquelle Mlle de Lespinasse l'alla soigner, lui fit ordonner par les médecins un meilleur air, et le décida à aller demeurer tout simplement avec son amie. Depuis ce jour, d'Alembert et Mlle de Lespinasse firent ménage, mais en tout bien tout honneur, et sans qu'on en jasât autrement. La vie de d'Alembert en devint plus douce, la considération de Mlle de Lespinasse s'en accrut.

Mlle de Lespinasse n'était point jolie ; mais, par l'esprit, par la grâce, par le don de plaire, la nature l'avait largement récompensée. Du premier jour qu'elle fut à Paris, elle y parut aussi à l'aise, aussi peu dépaysée que si elle y avait passé sa vie. Elle profita de l'éducation de ce monde excellent où elle vivait, comme si elle n'en avait pas eu besoin. Son grand art en société, un des secrets de son succès, c'était de sentir l'esprit des autres, de le faire valoir, et de sembler oublier le sien. Sa conversation n'était jamais au-dessus ni au-dessous de ceux à qui elle parlait ; elle avait la mesure, la proportion, la justesse. Elle reflétait si bien les impressions des autres et recevait si visiblement l'effet de leur esprit, qu'on l'aimait pour le succès qu'on se sentait avoir près d'elle. Elle poussait cette disposition jusqu'à l'art : «Ah ! que je voudrais, s'écria-t-elle un jour, connaître le faible de chacun !» D'Alembert a relevé ce mot et le lui a reproché comme venant d'un trop grand désir de plaire,

et de plaire à tous. Même dans ce désir et dans les moyens qu'il lui suggérait, elle restait vraie, elle était sincère. Elle disait d'elle-même et pour expliquer son succès auprès des autres, qu'elle avait *le vrai de tout*, tandis que d'autres femmes n'ont *le vrai de rien*. En causant, elle avait le don du mot propre, le goût de l'expression exacte et choisie ; l'expression vulgaire et triviale lui faisait mal et dégoût : elle en restait tout étonnée et ne pouvait en revenir. Elle n'était pas précisément simple, tout en étant très naturelle. De même dans sa mise, «elle donnait, a-t-on dit, l'idée de la richesse qui, par choix, se serait vouée à la simplicité.» Son goût littéraire était plus vif que sûr ; elle aimait, elle adorait Racine, comme le maître du cœur, mais elle n'aimait pas pour cela le trop fini, elle aurait préféré le rude et l'ébauché.

Ce qui la prenait par une fibre secrète l'exaltait, l'enlevait aisément ; il n'est pas jusqu'au *Paysan perverti* auquel elle ne fît grâce, pour une ou deux situations qui lui étaient allées à l'âme. Elle a imité Sterne dans deux chapitres, qui sont peu de chose. Comme écrivain, là où elle ne songe pas à l'être, c'est-à-dire dans sa Correspondance, sa plume est nette, ferme, excellente, sauf quelques mots tels que ceux de *sensible* et de *vertueux*, qui reviennent trop souvent et qui attestent l'influence de Jean-Jacques. Mais nul lieu commun d'ailleurs, nulle déclamation ; tout est de source et vient de nature.

Arrivons vite à son titre principal, à sa gloire d'amante. Malgré sa tendre amitié pour d'Alembert, amitié qui fut sans doute un peu plus à l'origine, on peut dire que Mlle de Lespinasse n'aima que deux fois dans sa vie : elle aima M. de Mora et M. de Guibert. C'est la lutte de ces deux passions, l'une expirante, mais puissante encore, l'autre envahissante et bientôt souveraine, c'est ce combat violent et acharné qui constitue

le drame déchirant auquel nous a initiés la publication des Lettres. Les contemporains de Mlle de Lespinasse, ses amis les plus proches et les mieux informés, n'y avaient rien compris ; Condorcet, écrivant à Turgot, lui parle souvent d'elle et de ses crises de santé, mais sans rien paraître soupçonner du fond ; ceux qui, comme Marmontel, en avaient deviné quelque chose, se sont trompés tout à côté, et ont pris le change sur la date et l'ordre des sentiments. D'Alembert lui-même, si intéressé à bien voir, ne connut le mystère que par la lecture de certains papiers, après la mort de son amie. Ne cherchons donc la vérité sur les sentiments secrets de Mlle de Lespinasse que dans ses propres aveux et chez elle seule.

Elle aimait M. de Mora depuis déjà cinq ou six ans quand elle rencontra, pour la première fois, M. de Guibert. Le marquis de Mora était le gendre du comte d'Aranda, ce ministre célèbre qui avait chassé les Jésuites d'Espagne ; il était fils du comte de Fuentès, ambassadeur d'Espagne à la Cour de France. Tout atteste que M. de Mora, fort jeune encore, était un homme d'un mérite supérieur et destiné à un grand avenir, s'il avait vécu. Nous n'en avons pas seulement pour garant Mlle de Lespinasse, mais les moins sujets à s'engouer parmi les contemporains ; l'abbé Galiani, par exemple, qui, apprenant à Naples la mort de M. de Mora, écrivait à Mme d'Épinay (18 juin 1774) : «Je n'ose parler de Mora. Il y a longtemps que je l'ai pleuré. Tout est destinée dans ce monde, et l'Espagne n'était pas digne d'avoir un M. de Mora». Et encore (8 juillet) : «Il y a des vies qui tiennent à la destinée des empires. Annibal, lorsqu'il apprit la défaite et la mort d'Asdrubal son frère, qui valait plus que lui, ne pleura point, mais il dit : *Je sais à présent quelle sera la destinée de Carthage.* J'en dis de même sur la mort de M. de Mora.» M. de Mora était venu en

France vers 1766 ; c'est alors que Mlle de Lespinasse l'avait connu et l'avait aimé. Il avait fait plusieurs absences dans l'intervalle, mais il revenait toujours. Sa poitrine s'étant prise, on lui ordonna le climat natal. Il quitta Paris, pour n'y plus revenir, le vendredi 7 août 1772. Mlle de Lespinasse, qui, bien que philosophe et incrédule, était sur un point superstitieuse comme l'eût été une Espagnole, comme l'est une amante, remarqua qu'ayant quitté Paris un *vendredi*, ce fut un *vendredi* aussi qu'il repartit de Madrid (6 mai 1774), et qu'il mourut à Bordeaux le *vendredi* 27 mai. Quand il partit de Paris, la passion de Mlle de Lespinasse et celle qu'il lui rendait n'avaient jamais été plus vives. On en prendra idée quand on saura que, dans un voyage qu'il fit à Fontainebleau dans l'automne de 1771, M. de Mora avait écrit à son amie *vingt-deux* lettres en *dix* jours d'absence. Les choses étaient montées à ce ton, et l'on s'était quitté avec tous les serments et toutes les promesses, lorsque Mlle de Lespinasse, au mois de septembre 1772, rencontra pour la première fois au Moulin-Joli, chez M. Watelet, M. de Guibert.

M. de Guibert, alors âgé de vingt-neuf ans, était un jeune colonel pour lequel toute la société s'était mise depuis peu en frais d'enthousiasme. Il venait de publier un *Essai de Tactique*, précédé d'un discours sur l'état de la politique et de la science militaire en Europe. Il y avait là des idées généreuses, *avancées*, comme on dirait aujourd'hui. Il discutait le système de guerre du grand Frédéric. Il allait concourir à l'Académie sur des sujets d'éloges patriotiques ; il avait en portefeuille des tragédies sur des sujets nationaux. «Il ne prétend à rien moins, disait La Harpe, qu'à remplacer *Turenne*, *Corneille* et *Bossuet*.» Il serait trop aisé après coup et peu juste de venir faire une caricature de M. de Guibert, de cet homme que tout le monde, à commencer par Voltaire, considéra

d'emblée comme voué à la grandeur et à la gloire, et qui a tenu si médiocrement la gageure. Héros avorté de cette époque de Louis XVI qui n'a eu que des promesses, M. de Guibert entra dans le monde la tête haute et sur le pied d'un génie ; ce fut sa spécialité pour ainsi dire que d'avoir du *génie*, et vous ne trouvez pas une personne du temps qui ne prononce ce mot à son sujet. «Une âme, s'écriait-on, qui de tous côtés s'élance vers la gloire !» Il était là dans une attitude difficile à soutenir, et la chute, à la fin, pour lui fut d'autant plus rude. Reconnaissons toutefois qu'un homme qui put être à ce point aimé de Mlle de Lespinasse, et qui, ensuite, eut le premier l'honneur d'occuper Mme de Staël, devait avoir de ces qualités vives, animées, qui tiennent à la personne, qui donnent le change sur les œuvres tant que leur *père* est là présent. M. de Guibert avait ce qui divertit, ce qui remue et ce qui impose ; il avait toute sa valeur dans un cercle brillant, mais se refroidissait vite et était comme dépaysé au sein de l'intimité. Dans l'ordre des sentiments, il avait le mouvement, le tumulte et le fracas de la passion, non pas la chaleur.

Mlle de Lespinasse, qui finit par le juger ce qu'il était et par l'estimer à son taux sans pouvoir jamais s'empêcher de l'aimer, avait commencé avec lui par l'admiration. «L'amour, a-t-on dit, commence d'ordinaire par l'admiration, et il survit difficilement à l'estime, ou du moins il n'y survit qu'en se prolongeant par des convulsions.» Ce fut là, en elle, l'histoire de cette passion funeste qui fut si prompte qu'on a peine à y distinguer des degrés. Elle avait alors (faut-il le dire?) quarante ans ; elle regrettait amèrement le départ de M. de Mora, ce véritable homme délicat et sensible, ce véritable homme supérieur, quand elle s'engagea à aimer M. de Guibert, ce faux grand homme, mais qui était présent et séduisant. Sa première lettre est datée du

samedi soir 15 mai 1773. M. de Guibert allait partir et faire un long voyage en Allemagne, en Prusse, peut-être en Russie. On a la Relation imprimée de ce voyage de M. de Guibert, et il est curieux de mettre ces notes spirituelles, positives, instructives souvent, parfois emphatiques et romantiques, en regard des lettres de sa brûlante amie. M. de Guibert, au départ, a déjà un tort. Il dit qu'il part le mardi 18 mai, puis le mercredi, et il se trouve qu'il n'est parti que le jeudi 20, et sa nouvelle amie n'en avait rien su. Il est évident que ce n'est pas elle qui a eu la dernière pensée et le dernier adieu. Elle en souffre déjà, elle se reproche d'en souffrir ; elle vient de recevoir une lettre de M. de Mora, toute pleine de confiance en elle ; elle est prête à lui tout sacrifier, «mais il y a deux mois, ajoute-t-elle, je n'avais pas de sacrifice à lui faire.» Elle croit qu'elle aime encore M. de Mora, et qu'elle peut arrêter, immoler à volonté le nouveau sentiment qui la détache et l'entraîne loin de lui. La lutte commence, elle ne cessera plus un moment. M. de Mora absent, malade, fidèle (quoi qu'en ait dit cette méchante langue de M^me^ Suard), lui écrit, et, à chaque lettre, va raviver sa blessure, ses remords. Que sera-ce quand, revenant exprès pour elle, il va tomber plus malade et mourir en route à Bordeaux? Ainsi, jusqu'à la fin, on la verra partagée dans son délire entre le besoin, le désir de mourir pour M. de Mora, et l'autre désir de vivre pour M. de Guibert : «Concevez-vous, mon ami, l'espèce de tourment auquel je suis livrée? J'ai des remords de ce que je vous donne, et des regrets de ce que je suis forcée de retenir.» Mais nous ne sommes qu'au commencement.

M. de Guibert, qui est à la mode et assez fat, laisse après lui, en partant, plus d'un regret. Il y a deux femmes, dont l'une qu'il aime, lui répond assez mal ; et dont l'autre, de qui il est aimé, l'occupe peu. La pauvre M^lle^ de Lespinasse s'intéresse à ces personnes,

à l'une surtout, et elle essaye de se glisser entre les deux. Que voulez-vous? quand on aime tout de bon, on n'est pas fier, et elle se dit avec le Félix de *Polyeucte :*

> J'entre en des sentiments qui ne sont pas croyables;
> J'en ai de violents, j'en ai de pitoyables,
> J'en ai même de...

Elle n'ose achever avec Corneille : *J'en ai même de bas*. Elle voudrait pour elle une place à part ; elle ne sait trop encore laquelle :

«Réglons nos *rangs*, dit-elle, donnez-moi ma place; mais, comme je n'aime pas à en changer, donnez-la-moi un peu bonne. Je ne voudrais point celle de cette malheureuse personne, elle est mécontente de vous; et je ne voudrais point non plus celle de cette autre personne, vous en êtes mécontent. Je ne sais pas où vous me placerez, mais faites, s'il est possible, que nous soyons tous les deux contents; ne chicanez point; accordez-moi beaucoup, vous verrez que je n'abuse point. Oh! vous verrez comme je sais bien aimer! Je ne fais qu'aimer, je ne sais qu'aimer.»

Voilà l'éternelle note qui commence, elle ne cessera plus. Aimer, c'est là son lot. Phèdre, Sapho ni Didon ne l'eurent jamais plus entier ni plus fatal. Elle se trompe sur elle-même quand elle dit : «J'ai une force ou une faculté qui rend propre à tout : c'est de savoir souffrir, et beaucoup souffrir sans me plaindre.» Elle sait souffrir, mais elle se plaint, elle crie ; elle passe en un clin-d'œil de la convulsion à l'abattement : «Enfin, que vous dirai-je? l'excès de mon inconséquence égare mon esprit, et le poids de la vie écrase mon âme. Que dois-je faire? que deviendrai-je? Sera-ce Charenton ou ma paroisse qui me délivrera de moi-même?» Elle compte les lettres qu'elle reçoit ; sa vie dépend du facteur : «Il y a un certain courrier qui, depuis un an, donne la fièvre à mon âme.» Pour se calmer dans l'attente, pour obtenir un sommeil qui la fuit, elle ne trouve rien de mieux que de recourir à l'opium, dont

on la verra doubler les doses avec le progrès de son mal. Que lui importe la destinée des autres femmes, ces femmes du monde qui «la plupart n'ont pas besoin d'être aimées, car elles veulent seulement être *préférées?*» Elle, c'est être aimée qu'elle veut, ou plutôt c'est aimer, dût-elle ne pas être payée de retour : «Vous ne savez pas tout ce que je *vaux;* songez donc que je sais souffrir et mourir ; et voyez après cela si je ressemble à toutes ces femmes, qui savent plaire et s'amuser.» Elle a beau s'écrier par instants : «Oh ! je vous hais de me faire connaître l'espérance, la crainte, la peine, le plaisir : je n'avais pas besoin de tous ces mouvements ; que ne me laissiez-vous en repos? Mon âme n'avait pas besoin d'aimer ; elle était remplie d'un sentiment tendre, profond, partagé, *répondu,* mais douloureux cependant ; et c'est ce mouvement qui m'a approchée de vous : vous ne deviez que me plaire, et vous m'avez touchée ; en me consolant, vous m'avez attachée à vous...» Elle a beau maudire ce sentiment violent qui s'est mis à la place d'un sentiment plus égal et plus doux, elle a l'âme si prise et si ardente, qu'elle ne peut s'empêcher d'en être transportée comme d'ivresse : «Je vis, j'existe si fort, qu'il y a des moments où je me surprends à aimer à la folie jusqu'à mon malheur.»

Tant que M. de Guibert est absent, elle se contient un peu, si on peut appeler cela se contenir. Il revient pourtant à la fin d'octobre (1773), après avoir été distingué du grand Frédéric, avoir assisté aux manœuvres du camp de Silésie, et resplendissant d'un nouvel éclat[1]. C'est ici qu'il est impossible, avec un peu d'attention, de

1. Dans une lettre de Condorcet à Turgot, datée du 20 décembre 1773, on lit: «Mlle de Lespinasse avait été passablement depuis mon arrivée; il y a environ huit jours qu'elle va en empirant. L'insomnie et l'accablement augmentaient, et la toux est revenue hier. Peu de personnes ont été plus maltraitées, et l'ont moins mérité.» Voilà le contre-coup de l'arrivée de M. de Guibert qui se fait sentir.

ne pas noter un moment décisif, le moment qu'il faudrait voiler, et qui répond à celui de la grotte dans l'épisode de Didon. Une année après, dans une lettre de Mlle de Lespinasse, datée de minuit (1775), on lit ces mots qui laissent peu de doute : «C'est le 10 février de l'année dernière (1774) que je fus enivrée d'un poison dont l'effet dure encore...» Et elle continue cette commémoration délirante et douloureuse, dans laquelle l'image, le spectre de M. de Mora, mourant à deux cents lieues de là, revient se mêler à l'image plus présente et plus charmante qui l'enveloppe d'un attrait funeste.

A partir de ce moment, la passion est au comble, et, durant les deux volumes, il n'y a plus une page qui ne soit de flamme. Des personnes scrupuleuses, tout en lisant et goûtant ces Lettres, ont fort blâmé M. de Guibert de ne les avoir pas détruites, de ne les avoir pas rendues à Mlle de Lespinasse, qui les lui redemande souvent. Il ne paraît pas, en effet, que l'ordre et l'exactitude aient été au nombre des qualités de M. de Guibert : il brouille volontiers les lettres de son amie, il les mêle à ses autres papiers, il les laisse volontiers tomber de ses poches par mégarde, en même temps qu'il oublie de cacheter les siennes. Il lui en rend quelquefois ; mais il s'en trouve alors dans le nombre qui ne sont pas d'elle. Voilà M. de Guibert au naturel. Pourtant, je ne vois pas pourquoi on le rendrait responsable et coupable aujourd'hui du plaisir que nous font ces Lettres. Il en a sans doute beaucoup rendu ; il y en a eu beaucoup de détruites. Mais Mlle de Lespinasse en écrivait tant ! Ce n'en est qu'une poignée conservée au hasard que nous avons ici. Qu'importe? le fil est bien suffisant. C'est presque partout la même lettre toujours nouvelle, toujours imprévue qui recommence.

Je ne veux qu'y prendre çà et là quelques mots pour donner l'idée de ce qui est partout à l'état de lave et de torrent :

«Mon ami, je vous aime comme il faut aimer, avec excès, avec folie, transport et désespoir...

«Mon ami, je n'ai plus d'opium dans la tête ni dans le sang, j'y ai pis que cela, j'y ai ce qui ferait bénir le Ciel, chérir la vie, si ce qu'on aime était animé du même mouvement.

«Oui, vous devriez m'aimer à la folie; je n'exige rien, je pardonne tout, et je n'ai jamais un mouvement d'humeur. Mon ami, je suis parfaite, car je vous aime en perfection.

«Savez-vous pourquoi je vous écris? C'est parce que cela me plaît: vous ne vous en seriez jamais douté, si je ne vous l'avais dit.

«Vous n'êtes pas mon ami, vous ne pouvez pas le devenir: je n'ai aucune sorte de confiance en vous; vous m'avez fait le mal le plus profond et le plus aigu qui puisse affliger et déchirer une âme honnête: vous me privez, peut-être pour jamais, dans ce moment-ci, de la seule consolation que le Ciel accordait aux jours qui me restent à vivre: enfin, que vous dirai-je? vous avez tout rempli: le passé, le présent et l'avenir ne me présentent que douleur, regrets et remords; eh bien! mon ami, je pense, je juge tout cela, et je suis entraînée vers vous par un attrait, par un sentiment que j'abhorre, mais qui a le pouvoir de la malédiction et de la fatalité...

«Que diriez-vous de la disposition d'une malheureuse créature qui se montrerait à vous pour la première fois, agitée, bouleversée par des sentiments si divers et si contraires? Vous la plaindriez: votre bon cœur s'animerait; vous voudriez secourir, soulager cette infortunée. Eh bien! mon ami, c'est moi; et ce malheur, c'est vous qui le causez, et cette âme de feu et de douleur est de votre création...»

Et à travers ces déchirements et ces plaintes, un mot charmant, le mot éternel et divin, revient à bien des endroits, et il rachète tout. Voici une de ses lettres en deux lignes, et qui en dit plus que toutes les paroles :

«De tous les instants de ma vie (1774).

«Mon ami, je souffre, je vous aime, et je vous attends.»

Il est très rare en France de rencontrer, poussé à ce degré, le genre de passion et de *mal sacré* dont Mlle de Lespinasse fut la victime. Ce n'est pas un reproche que je fais (Dieu m'en garde!) aux aimables personnes de notre nation : c'est une simple remarque que d'autres

ont exprimée avant moi. Un moraliste du XVIIIe siècle, qui savait son monde, M. de Meilhan, a dit : «En France, les grandes passions sont aussi rares que les grands hommes.» M. de Mora ne trouvait pas même que les femmes espagnoles pussent entrer en comparaison avec son amie : «Oh ! elles ne sont pas dignes d'être vos écolières, lui disait-il sans cesse ; votre âme a été chauffée par le soleil de Lima, et mes compatriotes semblent être nées sous les glaces de la Laponie.» Et c'était de Madrid qu'il écrivait cela. Il ne la trouvait comparable qu'à une Péruvienne, à une fille du Soleil. «Aimer et souffrir, s'écrie-t-elle en effet, le Ciel ou l'enfer, voilà à quoi je me dévouerais, voilà ce que je voudrais sentir ; voilà *le climat que je voudrais habiter*.» Et elle prend en pitié le climat tempéré où l'on vit, où l'on végète, où l'on agite l'éventail autour d'elle : «Je n'ai connu que le climat de l'Enfer, quelquefois celui du Ciel.» — «Ah ! mon Dieu ! dit-elle encore, que la passion m'est naturelle, et que la raison m'est étrangère ! Mon ami, jamais on ne s'est fait voir avec cet abandon.» C'est cet abandon qui fait l'intérêt et l'excuse de cette situation morale, la plus vraie et la plus déplorable qui se soit jamais trahie au regard.

Cette situation d'âme est même si visiblement déplorable, qu'elle s'offre à nous sans danger, je le crois, tant l'idée de maladie y est inhérente, et tant il s'y montre pêle-mêle de délire, de fureur et de malheur. Tout en admirant une nature capable d'une si forte manière de sentir, on est tenté, en lisant, de supplier le Ciel de détourner de nous, et de ce que nous aimons, une telle fatalité invincible, un tel coup de tonnerre. J'essaierai de noter la marche de cette passion, autant qu'on peut noter ce qui est l'irrégularité et la contradiction même. Avant le voyage de M. de Guibert en Allemagne, Mlle de Lespinasse l'aime, mais n'a pas encore cédé. Elle l'admire, elle s'exalte, elle souffre cruelle-

ment déjà, et se fait du poison de tout. Il revient, elle s'enivre, elle cède ; elle a des remords ; elle le juge mieux ; elle voit avec effroi sa méprise ; elle le voit tel qu'il est, homme de bruit, de vanité, de succès, non d'intimité, ayant, avant tout, besoin de se répandre, agité, excité du dehors sans être profondément ému. Mais à quoi sert-il de devenir clairvoyante? L'esprit d'une femme, si grand qu'il soit, a-t-il jamais arrêté son cœur? «L'esprit de la plupart des femmes sert plus à fortifier leur folie que leur raison.» C'est La Rochefoucauld qui dit cela, et Mlle de Lespinasse le justifie. Elle continue donc de l'aimer tout en le jugeant. Elle souffre de plus en plus ; elle l'appelle et le gourmande avec un mélange d'irritation et de tendresse : «Remplissez donc mon âme, ou ne la tourmentez plus ; faites que je vous aime toujours, ou que je ne vous aie jamais aimé ; enfin, faites l'impossible, calmez-moi, ou je meurs.» Au lieu de cela, il a des torts ; il trouve moyen, dans sa légèreté, de blesser même son amour-propre ; elle le compare avec M. de Mora ; elle rougit pour lui, pour elle-même, de la différence : «Et c'est vous qui m'avez rendue coupable envers cet homme ! Cette pensée soulève mon âme, je m'en détourne.» Le repentir, la haine, la jalousie, le remords, le mépris de soi et quelquefois de lui-même, elle éprouve en un instant tous les tourments des damnés. Pour s'assoupir, pour se distraire et faire trêve à son supplice, elle recourt à tout. Elle essaie de *Tancrède* qui la touche et qu'elle trouve beau, mais rien n'est au ton de son âme. Elle essaie de la musique d'*Orphée* qui réussit mieux, et qui lui procure de douloureuses délices. Elle recourt surtout à l'opium pour suspendre sa vie et engourdir sa sensibilité dans les attentes. Elle prend quelquefois la résolution de ne plus ouvrir les lettres qu'elle reçoit ; elle en garde une cachetée pendant *six jours*. Il y a des jours, des semaines, où elle se croit presque guérie,

revenue à la raison, au calme ; elle célèbre la raison et sa douceur : ce calme même est une illusion. Sa passion n'a fait la morte que pour se réveiller plus ardente et plus ulcérée. Elle ne regrette plus alors ce calme trompeur, insipide : «Je vivais, disait-elle ; mais il me semblait que j'étais *à côté de moi*.» Elle le hait, elle le lui dit, mais on sait ce que cela veut dire : «Vous savez bien que quand je vous hais, c'est que je vous aime à un degré de passion qui égare ma raison.» Sa vie se passe ainsi à aimer, à haïr, à défaillir, à renaître, à mourir, c'est-à-dire à aimer toujours. Tout finit chaque fois par un pardon, par un raccommodement, par une étreinte plus violente. M. de Guibert pense à sa fortune et à son établissement ; elle s'en occupe pour lui. Oui, elle s'occupe de le marier. Quand il se marie (car il a le front de se marier au plus fort de cette passion), elle s'y intéresse ; elle loue sa jeune femme qu'elle rencontre : hélas ! c'est peut-être à cette louange généreuse que nous devons la conservation des Lettres, que tout d'ailleurs, entre de telles mains rivales, semblait devoir anéantir. On croirait que ce mariage de M. de Guibert va tout rompre ; la noble insensée le croit d'abord elle-même ; mais erreur ! la passion se rit de ces impossibilités sociales et de ces barrières. Elle continue donc, malgré tout, à aimer M. de Guibert, sans plus rien lui demander que de se laisser aimer. Après bien des luttes, tout est revenu le dernier jour, comme s'il n'y avait rien eu de brisé entre eux. Aussi bien, elle se sent mourir ; elle redouble l'usage de l'opium. Elle ne veut plus que vivre au jour le jour, sans avenir : la passion a-t-elle donc de l'avenir? «Je ne me sens le besoin d'être aimée qu'aujourd'hui ; rayons de notre dictionnaire les mots *jamais, toujours*.» Le second volume n'est plus qu'un cri aigu avec de rares intermittences. On n'imagine pas quelles formes inépuisables elle sait donner au même sentiment : le fleuve de feu déborde à chaque pas

en sources rejaillissantes. Résumons avec elle : «Tant de contradictions, tant de mouvements contraires sont vrais et s'expliquent par ces trois mots : *Je vous aime.*»

Remarquez qu'à travers cette vie d'épuisement et de délire, Mlle de Lespinasse voit le monde ; elle reçoit ses amis tant qu'elle peut ; elle les étonne bien parfois avec ses variations d'humeur, mais ils attribuent cette altération chez elle à ses regrets de l'absence, puis de la mort de M. de Mora. «Ils me font l'honneur de croire que je suis restée abîmée par la perte que j'ai faite.» Ils l'en louent et l'en admirent, ce qui redouble sa honte. Le pauvre d'Alembert, qui demeure sous le même toit, essaie vainement de la consoler, de l'entretenir ; il ne peut comprendre qu'elle le repousse par moments avec une sorte d'horreur. Hélas ! c'était l'horreur qu'elle avait de sa propre dissimulation avec un tel ami. Cette longue agonie eut son terme. Mlle de Lespinasse expira le 23 mai 1776, à l'âge de quarante-trois ans et demi. Sa passion pour M. de Guibert durait depuis plus de trois ans.

Au milieu de cette passion qui dévore et qui semble ne souffrir rien d'étranger, ne croyez pas que la Correspondance ne laisse point voir l'esprit charmant qui s'unissait à ce noble cœur. Que de moqueries fines en passant sur le *bon* Condorcet, sur le chevalier de Chastellux, sur Chamfort, sur les personnes de la société ! que de grâce ! Les sentiments élevés, généreux, le patriotisme et la virilité des vues, se révèlent aussi en plus d'un endroit, et nous font apprécier la digne amie de Turgot et de Malesherbes. Quand elle cause avec lord Shelburne, elle sent tout ce qu'il y a de grand et de vivifiant pour la pensée à être né sous un Gouvernement libre. «Comment n'être pas désolé d'être né dans un Gouvernement comme celui-ci? Pour moi, faible et malheureuse créature que je suis, si j'avais à renaître, j'aimerais mieux être le dernier membre de la Chambre des Communes,

que d'être même le roi de Prusse.» Si peu disposée qu'elle soit à bien augurer en rien de l'avenir, elle a un moment de transport et d'espoir quand elle voit ses amis devenus ministres, et qui mettent courageusement la main à l'œuvre de la régénération publique. Mais, même alors, qu'est-ce donc qui l'occupe le plus? Elle se fait apporter les lettres qui viennent de M. de Guibert, partout où elle est, chez Mme Geoffrin, chez M. Turgot lui-même, à table, pendant le dîner. — «Que lisez-vous donc ainsi? lui demandait une voisine, la curieuse Mme de Boufflers. C'est sans doute quelque Mémoire pour M. Turgot?» — «Eh! oui, justement, Madame, c'est un Mémoire que j'ai à lui remettre tout à l'heure, et je veux le lire avant de le lui donner.»

Ainsi tout pour elle se rapporte à la passion, tout l'y ramène, et c'est la passion seule qui donne la clef de ce cœur étrange et de cette destinée si combattue. Le mérite inappréciable des Lettres de Mlle de Lespinasse, c'est qu'on n'y trouve point ce qu'on trouve dans les livres ni dans les romans; on y a le drame pur au naturel, tel qu'il se révèle çà et là chez quelques êtres doués: la surface de la vie tout à coup se déchire, et on lit à nu. Il est impossible de rencontrer de tels êtres, victimes d'une passion sacrée et capables d'une douleur si généreuse, sans éprouver un sentiment de respect et d'admiration, au milieu de la profonde pitié qu'ils inspirent. Pourtant, si l'on est sage, on ne les envie pas; on préférera un intérêt calme, doucement animé; on traversera, comme elle le fit un jour, les Tuileries par une belle matinée de soleil, et avec elle on dira: «Oh! qu'elles étaient belles! le divin temps qu'il faisait! l'air que je respirais me servait de calmant; j'aimais, je regrettais, je désirais; mais tous ces sentiments avaient l'empreinte de la douceur et de la mélancolie. Oh! cette manière de sentir a plus de charme que l'ardeur et les secousses de la passion! Oui,

je crois que je m'en dégoûte ; je ne veux plus aimer fort ; j'aimerai doucement...» Et pourtant, au même moment où elle dit qu'elle aimera doucement, elle ajoute : «*mais jamais faiblement*.» Et voilà la morsure qui la reprend. Oh ! non, ceux qui ont une fois goûté au poison ne s'en guérissent jamais.

Lundi, 20 mai 1850. (*Causeries du lundi*, II.)

FIN

BIBLIOGRAPHIE

Charles-Augustin Sainte-Beuve, né en 1804 à Boulogne-sur-Mer; mort en 1869 à Paris.

Œuvres. — 1° Poésies: *Vie, poésies et pensées de Joseph Delorme*, 1829, 2e éd. augmentée, 1830; *Les Consolations*, 1830, 1834; *Pensées d'août*, 1837; 2° Roman: *Volupté*, 1834; 3° Œuvres critiques: *Tableau de la poésie française au XVIe siècle*, 1828, 1843; *Port-Royal*, 3e éd., 7 vol., 1867—71; *Étude sur Virgile*, 1857; *Chateaubriand et son groupe littéraire*, 2 vol., 1861; *Portraits littéraires*, 3 vol., 1862—64; *Portraits de femmes*, 1852; *Portraits contemporains*, 5 vol., 1869—71; *Causeries du lundi*, 15 vol., 1857—72; *Table*, 1881; *Nouveaux lundis*, 13 vol., 1863—70; *Premiers lundis*, 3 vol., 1874—75 (articles de jeunesse). — *Correspondance*, 2 vol., 1877—78; *Nouvelle Correspondance*, 1880; *Correspondance avec M. et Mme Juste Olivier*, 1904.

Biographie et Critique. — G. Levallois, *Sainte-Beuve*, 1872; D'Haussonville, *Sainte-Beuve, sa vie et ses œuvres*, 1875; Pons, *Sainte-Beuve et ses Inconnues*, 1879; L. Séché, *Études d'histoire romantique, Sainte-Beuve;* 2 vol., 1904; Brunetière, *Évolution de la critique*, 1889; E. Faguet, *Politiques et Moralistes*, 3e série; G. Michaut, *Études sur Sainte-Beuve*, 1905.

TABLE DES MATIÈRES

Pages

Madame de Sévigné. (*Portraits de femmes*) 1
Madame de Staël. (Extrait des *Portraits de femmes*). . . 21
Madame Roland. (*Portraits de femmes*). 81
Madame de Rémusat. (*Portraits de femmes*) 109
Madame de Pontivy. (*Portraits de femmes*) 143
Christel. (*Portraits de femmes*) 167
Madame de Krüdner. (*Portraits littéraires*, III) 187
Madame Récamier. (*Causeries du lundi*, I) 205
La Marquise Du Deffand. (*Causeries du lundi*, I) 221
Mademoiselle de Lespinasse. (*Causeries du lundi*, II) . . 240
Bibliographie 261

Mais au moins les convenances sont observées. p.7.

A l'époque dont nous parlons, loin d'être un obstacle à [illegible] religieux ou politique. Ce genre de vie était le plus propre à l'observer; il suppriait de regarder quelquefois du côté de l'oeil et dans l'orage de sa chambre et duis d'on pouvait, la reste du temps, vaquer à ses goûts et à ses amis. — p.9.

Mme de Staël représente toute une société nouvelle, Mme de Sévigné une société évanouie. p. 15.

Quand on a mangé jusqu'à [illegible] à la campagne. — p. 20.

IMPRIMERIE SPAMER, LEIPZIG